









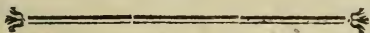
CSP

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

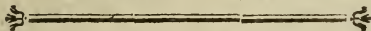
11
R. I. S.
No. 16
1872

LE MAGASIN
DES
PAUVRES, ARTISANS,
DOMESTIQUES,
ET GENS
DE LA CAMPAGNE.

Par Mad^e. LE PRINCE DE BEAUMONT.



PREMIERE PARTIE.



Nouvelle Édition, revue & augmentée.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET PONTIUS,
à l'entrée de la rue Saint Dominique, près du
Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

405927

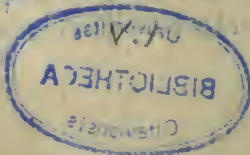
CSP

PC

1442

25

1775



A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR LE COMTE
DE TORRE-PALMA,

Mort Ambassadeur de la Cour d'Espagne à Turin , après l'avoir été à la Cour de Vienne.

O VOUS qu'une mort prématurée vient d'enlever à la plus tendre des Epouses ! souffrez que mes foibles mains repandent quelques fleurs sur un tombeau arrosé de ses larmes. Du séjour des Bienheureux où vos vertus vous ont sans doute placé , daignez recevoir un hommage qui ne peut plus être suspect de flatterie. Il étoit destiné à cette chere Moitié de vous-même, dans le cœur de laquelle vous vivez encore : mais sa modestie m'a donné des entraves : l'encens le plus mérité lui est insupportable , elle m'en avoit interdit le plus léger grain. Je recueille soigneusement celui qu'elle prodigue toutes les fois qu'elle prononce votre nom : hé ! quel jour s'est-il écoulé sans qu'il se soit mêlé à tous ses discours , depuis celui où elle vous a perdu ?

Cette rare sagacité qui engagea votre Souverain à vous confier ses intérêts & sa gloire, dans les diverses ambassades où vous l'avez représenté, vous fit découvrir dans la jeune d'Albornos de Montemar, le germe de toutes les grandes qualités que vous vouliez y cultiver. En vain, réunissoit-elle à la beauté les graces plus touchantes encore; en vain, étoit elle petite fille d'un Héros qui a reculé les bornes de la Monarchie Espagnole (*); il falloit encore d'autres qualités à celle que vous vouliez associer à votre sort! & vous comprîtes qu'elle les réuniroit toutes.

Avec quelle complaisance ne mites-vous pas en œuvre les heureuses dispositions qu'elle avoit reçues de la nature, & qui s'étoient étendues par les exemples d'une Maison où tout respire la vertu. Epoux qui regardez vos compagnes comme des esclaves, & qui, du ton d'un despote, leur intimez vos ordres; vous qui les traitez comme des automates propres seulement à amuser les yeux; venez apprendre du Comte de Torre-Palma, qu'on peut faire de son Epouse un ami

(*) En 1732, Dom Carillo d'Albornos, Duc de Montemar, conquit Oran, & depuis les deux Siciles.

solide , & par quelle voie on parvient à ce rare bonheur.

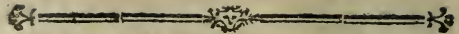
Prendre une Epouse qui finit à peine son troisieme lustre , lorsqu'on touche à la fin du dixieme , c'est s'exposer à un avenir desagréable. Vous futes bientôt , ô vertueux Comte ! faire oublier à la vôtre la disproportion de vos âges. Vous réussites à lui inspirer cette docilité si nécessaire & si répugnante à une jeune personne qui entre dans le monde : & par quels moyens ? Vous joignites à l'égalité d'humeur la mieux soutenue , à cette sérénité qui de l'ame passe sur le visage , à cette douceur , à cette complaisance qui faisoit votre caractère particulier ; vous y joignites , dis-je , la pratique d'une vertu bien rare chez un homme en qui l'expérience a de beaucoup augmenté les lumieres naturelles. Vous eutes pour elle ces déférences , cette docilité que vous étiez en droit d'en exiger. Forcée par vos ordres réitérés à vous communiquer ses vues sur les affaires les plus importantes , elle vous vît avec surprise deferer à des avis que vous aviez arrachés pour ainsi dire. Confuse de voir un homme , dont elle connoissoit la capacité , si peu abonder en son sens , elle eût rougi de trouver en elle le moindre attachement au sien. Elle vous

vous dans ce moment une obéissance sans borne, & comprit qu'elle ne devoit rien épargner pour se rendre digne de la haute estime dont vous lui donniez des preuves si flatteuses. Ce desir développa en un instant ses heureuses dispositions : attentive à vous étudier, elle devint votre émule. Les sentiments d'un Christianisme solide & éclairé, de l'attachement & de la fidélité la plus parfaite au Souverain, de la bien-séance la plus universelle, passèrent de votre cœur dans le sien ; & dans votre union fut vérifiée cette parole de l'Écriture : Ils ne feront qu'un.

Quelle preuve de confiance ne donnâtes-vous pas à votre Compagne, ô vertueux Comte ! lorsque vous exigeâtes de sa tendresse, le plus essentiel, mais le plus pénible de tous les devoirs. Vous connoissiez l'importance des derniers devoirs de la vie ; vous n'ignoriez pas qu'une pitié criminelle engage ceux qui environnent un malade à le flatter sur sa situation. Vous chargeâtes donc votre Épouse de vous annoncer sans détour le danger de votre état, lorsqu'il plairoit à Dieu de vous visiter par la maladie. Votre confiance en elle ne fut pas trompée : l'œil sec, le cœur déchiré, elle eut le courage de vous prononcer votre arrêt, & reçut de vous, dans cette

occasion critique , les derniers exemples de cette fermeté chrétienne , qui est la suite & la récompense d'une vie remplie de bonnes œuvres ; exemple qu'elle regarde comme un héritage plus précieux que celui que vous lui avez laissé. Vos dernières dispositions furent des actes de justice & de bienfaisance. Oui , si la justice exigeoit cette preuve authentique de votre estime , la bienfaisance vous en faisoit une loi : en remettant entre ses mains la portion de vos biens dont vous étiez le maître , c'étoit assurer une ressource aux malheureux , au moment même qu'ils sembloient perdre celle qu'ils trouvoient toujours sûrement en vous. S'ils ont perdu un père tendre , ils le verront revivre dans la mère que vous leur laissez.

Veillez , Ame bienheureuse , veillez du haut du Ciel au bonheur de cette digne Epouse : mais que votre amour pour les hommes , suspende le desir d'une réunion qui altèreroit notre bonheur en consommant le sien ; le monde a long-temps besoin des grands exemples de vertu qu'elle est en état de donner , & qui deviennent si rares.



A M A D A M E
 LA COMTESSE
 DE TORRE-PALMA.

PARDON , Madame , pardon , de m'être écartée de vos ordres : c'est de la meilleure foi du monde que je me félicitois d'avoir trouvé un biais pour vous moins louer. Si malgré moi j'ai passé les bornes que vous m'avez prescrites , excusez-en la nécessité. Pouvois-je parler de votre illustre Epoux , sans relever ce qui faisoit son bonheur & sa gloire ? La mienne est dans les sentiments d'amitié dont vous m'honorez , & dont vous me commandez de me parer. Vous m'ordonnez le même sentiment à votre égard ; & vous êtes obéie sans qu'il en coûte rien au profond respect avec lequel je suis ,

M A D A M E ,

Votre très-humble &
 très-obeïssante servante ,
 DE BEAUMONT.

INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

MERE - JEANNE , LA BONNE.

MERE - JEANNE.

JE vous demande bien pardon ; Mademoiselle , de l'incommodité que je vous cause en prenant la liberté de vous venir voir ; mais notre petite Jeanne m'a dit que vous aviez tant pris de peine pour lui apprendre à lire , que je n'ai pu m'empêcher de venir vous remercier , quand j'ai su que vous étiez dans la paroisse.

LA BONNE.

Vous me faites plaisir , ma bonne Jeanne. Votre petite est une bonne enfant , dont on est très - content où

elle est : elle a une grande envie de s'instruire de son devoir envers Dieu & envers ses Maîtres. Elle m'a bien priée de vous offrir ses respects , ainsi qu'à toute sa famille.

M E R E - J E A N N E .

C'est bien de la liberté qu'elle a prise , Mademoiselle. Il est vrai que c'est un bon cœur d'enfant. Pour ce qui est d'apprendre son devoir , elle en a grand besoin. Nous autres pauvres gens , nous avons beau vouloir servir Dieu , nous ne savons comment il faut s'y prendre. Si l'on savoit lire dans les livres comme ceux qui sont dans les villes , on pourroit s'instruire & enseigner ses enfants ; mais je n'y connois que du blanc & du noir , & suis fort ignorante : ainsi je n'ai pas pu lui en dire beaucoup. Je lui ai pourtant bien

INTRODUCTION. 3

recommandé d'être sage , & de ne faire tort à personne : sur cela son pere (Dieu veuille avoir son ame ,) auffi - bien que moi , nous n'avons , Dieu merci , rien à nous reprocher.

LA BONNE.

C'est bien le principal. Servir Dieu de tout son cœur , ne faire tort à personne , c'est le moyen de gagner le Ciel.

MERE - JEANNE.

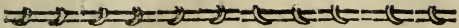
C'est bien vous autres gens riches qui pouvez servir Dieu : mais nous autres pauvres misérables , qui sommes obligés de travailler pour gagner notre vie , à peine avons-nous le temps de dire un *Pater* & un *Ave* matin & soir , & d'aller à l'Eglise le dimanche.

INTRODUCTION.

LA BONNE.

Vous vous trompez , Mere-Jeanne , si vous croyez que les gens riches ont plus de facilité à servir Dieu que vous. Ah çà , je dois passer six mois dans votre bourg : si vous voulez rassembler toutes vos bonnes amies , au sortir de l'Eglise , les dimanches & les fêtes , nous parlerons ensemble des moyens de servir Dieu , & vous verrez qu'il vous est beaucoup plus aisé qu'à nous de gagner le Ciel. Adieu , ma bonne Jeanne : je vous attends dimanche prochain.





N O M S

DES INTERLOCUTEURS.

LA BONNE.

JEANNE , *mere de famille , & veuve.*

MARIE , *servante du Seigneur de la
Paroisse.*

NICOLAS , *riche Fermier.*

NANON , *qui garde les troupeaux de
Nicolas.*

PIERRE , *valet de Nicolas , ivrogne ,
jureur & brutal.*

CHARLOT , *filz de Nicolas , qui
apprend le métier de Tailleur.*

Madame PERNOT , *femme de l'Épi-
cier du bourg.*

THOMAS , *Manœuvre , & grand
ivrogne.*

LA FLEUR , *valet d'un Gentilhomme
qui est à la campagne pour quelque
temps.*

6 INTERLOCUTEURS.

PAUL , *Tisserand, voleur de fil.*

ANDRÉ , *Meûnier du village, voleur de farine.*

BABET , *femme aveugle qui demande l'aumône.*

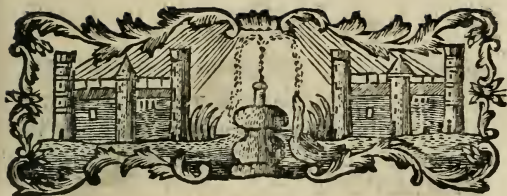
ANNE , *autre femme, qui demande l'aumône en filant.*

MARION , *fille de Mere - Jeanne , qui apprend le métier de Couturiere dans une ville voisine.*

THÉRESE , *autre fille de Mere-Jeanne , fille de boutique dans la même ville.*

Plusieurs autres Paysans & Paysannes.





LE MAGASIN

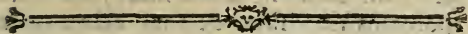
DES

PAUVRES, ARTISANS,

DOMESTIQUES,

ET GENS DE LA CAMPAGNE.

PREMIERE PARTIE.



PREMIER DIMANCHE.

LA BONNE.

EH! mon Dieu, Mere-Jeanne, vous m'avez amené des hommes: je ne voulois que vos bonnes amies.

LE FERMIER.

Mere-Jeanne nous a dit que vous vouliez apprendre aux femmes à ga-

A 4

gner le Ciel. Nous y voulons aller aussi, quoique nous soyons des hommes; il faut bien nous en montrer le chemin. On dit qu'il est bien étroit, Mademoiselle.

LA BONNE.

Oui, le chemin du Ciel est bien étroit pour les grands & pour les riches; mais pour vous, mes bonnes gens, il est bien aisé.

LE FERMIER.

Cela ne se peut pas, Mademoiselle. Vous autres gens riches, vous avez tout le temps de prier Dieu, vous pouvez donner beaucoup aux pauvres, aller au sermon. Pour nous, nous ne pouvons rien faire de tout cela: on a son ouvrage; il faut penser à payer la taille, ensuite sa ferme. On a peur de la grêle; on craint la pluie dans un temps, on la veut dans un autre; en un mot, on est si occupé qu'on n'a pas le temps de prier Dieu.

M A R I E.

Encore avez-vous plus de temps que moi, qui ai tous les jours dix personnes à servir & à contenter, sans

compter les survenants. Je suis debout depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir : c'est tout ce que je puis faire que d'aller en courant à la messe - basse le dimanche ; & je n'aurois pas le temps de venir ici, si Madame n'avoit pris une femme pour m'aider pendant les six mois que Mademoiselle sera dans ce pays, afin que je puisse m'instruire.

L A B O N N E.

Vous croyez donc, mes bonnes gens, qu'il est nécessaire d'être à l'église toute la journée pour gagner le Ciel? Point du tout. C'est en faisant ce que vous faites tous les jours, que vous pouvez devenir des Saints & des Saintes : il ne faut qu'offrir à Dieu vos actions, vos travaux, vos peines, & bien faire tout ce que vous faites pour l'amour de lui.

M A R I E.

Apprenez-nous donc, s'il vous plait, Mademoiselle, la maniere de faire nos actions pour l'amour de Dieu. Il me semble que je voudrois bien l'aimer de tout mon cœur ; on dit qu'il est si bon.

LA FEMME AVEUGLE.

Il y paroît bien. Il est fort aisé aux riches d'aimer Dieu, puisqu'il leur a fait tant de bien ; mais nous autres misérables, qu'il n'a mis au monde que pour avoir du mal, on voit bien qu'il ne nous aime pas : comment donc pouvons - nous l'aimer ?

LA BONNE.

Que dites-vous, ma chere ? Les pauvres sont les favoris du bon Dieu, & vous dites qu'il ne se soucie guere d'eux ! Demandez-lui pardon de cette parole ; vous l'offensez beaucoup. Ne savez-vous pas que Jesus, qui est le maître de tout l'or & de tout l'argent qui est dans le monde, a choisi d'être pauvre comme vous ? qu'il n'a pas donné de richesses à Marie sa sainte Mere, quoiqu'il ne tint qu'à lui de la faire Reine ? que saint Joseph, son pere-nourricier, étoit un pauvre Charpentier obligé de travailler toute la journée ? qu'il a choisi pour ses amis & ses compagnons douze pauvres gens, des pêcheurs de poissons ; qu'il les nourrissoit de pain d'orge, & qu'il leur a souvent laissé souffrir la faim, quoi-

qu'il pût faire des miracles pour les bien nourrir ?

LE MANŒUVRE.

A votre compte , je devrois remercier Dieu d'avoir une femme & deux enfans à nourrir avec huit sous que je gagne par jour ; de n'avoir qu'un mauvais habit de toile tout déchiré ; de vivre de pain ; de travailler toute l'année à l'ardeur du soleil ; ou bien d'être trempé jusqu'aux os : & au bout de tout cela , j'ai l'espérance de demander l'aumône quand je serai vieux , ou tout au plus de mourir à l'hôpital , à moins que je ne me casse la tête , les bras ou les jambes avant ce temps.

LA BONNE.

Si je vous disois que le Roi , qui fait tout ce que vous souffrez , a dessein de vous donner dans dix ans de bonnes rentes pour vivre à votre aise , cela vous consoleroit-il de tout ce que vous souffrez aujourd'hui ? travailleriez-vous de bon cœur pour gagner ces rentes ?

LE MANŒUVRE.

Je dirois que vous vous moquez de moi ; que le Roi ne me connoît pas ,

& que je mourrai sur un fumier, si je n'ai que ce qu'il me donnera. Mais je ne demande point de rentes : je serois content si je gagnois assez pour nourrir ma femme & mes enfants.

LA BONNE.

Il faut toujours parler du Roi avec grand respect, mon ami ; il fait plus pour vous que vous ne pensez ; je vous l'apprendrai par la suite. Mais les dons de Dieu sont infinis, il commencera par vous donner le moyen de nourrir votre famille, si cela est avantageux pour sa gloire & votre salut ; & il ne se contentera pas de vous donner si peu de chose, si vous travaillez pour lui, & que vous l'aimiez. Il vous donnera le Ciel, où vous serez parfaitement heureux, & où vous ne manquerez de rien, puisqu'il sera lui-même votre trésor.

LE MANŒUVRE.

Je ne puis pas travailler pour Dieu, qui n'a pas besoin de mon travail. Que lui importe que je porte du mortier, ou que je reste les bras croisés ? Il n'en sera ni pis ni mieux. C'est pour nour-

rir ma femme & mes enfans que je prends cette peine.

LA BONNE.

Je fais, mon bon ami, que Dieu n'a pas besoin de votre travail : mais il est si bon, que si vous lui dites souvent que c'est pour l'amour de lui & pour lui obéir que vous faites ce travail, il vous en récompensera cent millions de fois plus que les seconds maîtres pour lesquels vous travaillez à la journée. D'ailleurs, n'est-ce pas Dieu qui vous a donné cette femme & ces enfans ? Ne sont-ils pas les siens plus que les vôtres ? Si vous les regardez comme un présent que Dieu vous a fait, & que vous les nourrissez pour l'amour de lui, assurément il vous en donnera une récompense.

LE MANŒUVRE.

Vous nous dites souvent, Mademoiselle, qu'il faut faire les choses pour l'amour de Dieu : comment puis-je l'aimer, je ne le connois pas ?

LA BONNE.

Si je vous priois de m'aimer un peu,

de me rendre quelque service, refuseriez - vous de le faire, mon cher ami?

LE MANŒUVRE.

Moi, refuser de faire ce que vous me commanderiez ! moi, ne pas vous aimer ! J'aimerois mieux être une année toute entière sans entrer au cabaret. Allez, Mademoiselle, j'ai bon cœur ; & quand on me rend un service, je ne suis pas ingrat. Vous avez été si bonne pour ma pauvre femme dans sa dernière couche : commandez seulement, & vous verrez.

LA BONNE.

Je ne veux point vous tromper, mon cher : ce n'est point moi qui ai donné quelque chose à votre femme ; c'étoit une personne charitable, qui la connoît, qui l'aime, & qui m'a donné cet argent pour vous le remettre. Or c'est cette personne qui a besoin que vous lui rendiez quelque petit service, & qui m'a demandé si vous l'aimiez un peu.

LE MANŒUVRE.

On ne devine pas ces choses - là ; je vous suis bien obligé de me le dire,

pas moins. Pour ce qui est de servir & d'aimer cette honnête personne, elle n'a qu'à commander : je ne la connois pas, mais je connois son argent, & les hardes qu'elle a données à mon enfant.

LA BONNE.

On peut donc aimer ceux qui nous font du bien, quoiqu'on ne les connoisse pas. Or, mon ami, c'est Dieu qui connoît & aime votre femme, qui m'a donné cet argent, & qui m'a commandé de l'assister ; c'est à lui que vous en avez toute l'obligation : ainsi il faut être au moins pour Dieu comme vous êtes pour moi : je dis au moins, mon enfant, car si vous avez bon cœur, comme vous le dites, il faut être beaucoup mieux, parce qu'il vous a fait beaucoup plus de bien. N'est-ce pas lui qui vous a donné la vie, qui vous conserve la santé, qui vous fait mille autres biens, & qui veut vous en faire encore davantage ? N'est-ce pas Dieu qui vous donnera le Ciel, si vous êtes assez heureux pour y aller, comme je l'espère ; car il vous donne la monnoie avec laquelle on peut acheter le Ciel ?

LE MANŒUVRE.

Il me la donne donc bien secrètement , car je ne m'en suis jamais aperçu. Et quelle est cette monnoie , Mademoiselle ?

LA BONNE.

Cette monnoie , mon enfant , c'est la pauvreté , le travail , les peines , les incommodités. Vous pouvez , si vous voulez , ne pas faire un pas , pas une seule action qui ne gagne le Ciel , qui ne vous conduise au Ciel. Vous êtes dans le chemin qui y mène tout droit ; & ce que je vous dis , mon ami , je le dis à tous ceux qui m'écoutent. Oui , mes bonnes gens , votre état , c'est-à-dire , votre pauvreté , votre travail , vos peines , sont des moyens sûrs d'aller au Ciel. Je suis jalouse de vous ; & il est certain que les personnes riches auront beaucoup plus de peine à être sauvées.

L'AVEUGLE.

Tenez , Mademoiselle , je ne ferois croire cela. Je fais tous les jours mille péchés d'impatience ; je gronde ,

je murmure contre les riches qui me refusent l'aumône ; je me plains de Dieu qui ne me donne que du mal : est-ce que c'est-là le chemin du Ciel ?

LA BONNE.

Non , assurément. Mais , dites moi , ma bonne , quand vous avez bien grondé & murmuré , cela vous donne-t-il du pain ?

L'AVEUGLE.

Non , Mademoiselle ; mais cela me soulage , ce qui n'empêche pas que je ne sois très-malheureuse , aussi-bien que tous ceux qui sont obligés de mendier leur pain. Il me semble , si j'étois riche , que j'aimerois Dieu tout autant qu'on voudroit.

LA BONNE.

Vous vous trompez , ma chere : tous tant que vous êtes , vous pouvez servir Dieu plus facilement que les riches , & je vais tâcher de vous apprendre comment il faut le servir. Mais , mes bonnes gens , je pourrois vous parler toute ma vie sans vous faire aucun bien , si Dieu ne bénissoit pas mes paroles.

Prions donc le Seigneur de nous envoyer son Saint-Esprit , afin qu'il parle à vos cœurs pendant que je parlerai à vos oreilles. Mettez-vous à genoux , & dites tout bas ce que je vais dire tout haut.

Mon Dieu , faites-nous la grace de bien apprendre ce que nous devons faire pour vous plaire & vous servir : donnez-nous votre Saint-Esprit , pour bien comprendre les choses qu'on va nous dire , & donnez-nous la force de les faire.

La première chose qu'il faut faire , mes bonnes gens , pour entrer dans le chemin du Ciel , c'est de se mettre dans la grace de Dieu. Nanon , entendez-vous ce que cela veut dire , *être dans la grace de Dieu* ? Ne craignez pas de me répondre , mon enfant : je suis votre amie , je vous prie de le croire ; ainsi ne foyez point honteuse. Si vous ne le savez pas , je vous l'apprendrai : je ne le savois pas non plus avant qu'on me l'eût appris.

N A N O N .

Oh ! pardonnez-moi , Mademoiselle , je fais que vous êtes bien savante , car

vous lisez toute la journée. Pour moi , j'ai la tête si dure , que je n'ai pu apprendre mon catéchisme. C'est pour cela que je n'ai pas fait ma première communion , quoique j'aie seize ans.

MERE-JEANNE.

Tenez , Mademoiselle , il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur ; c'est que nous avons un Curé qui lan- tiponne & qui épilogue sur tout. Il veut ceci , & puis il faut encore cela ; on n'a jamais fait. Celui qui étoit avant lui n'y entendoit pas tant de finesse : il vous faisoit trois ou quatre questions ; & si on lui répondoit comme il faut , tout étoit dit. Il ne m'en demanda pas davantage , quand je fis ma première communion ; & voici déjà deux carêmes que celui-ci tient nos enfants deux heures par jour , comme si l'on n'avoit autre chose à faire qu'à l'écouter. A quoi cela est-il bon ? Pendant ce temps-là , l'ouvrage demeure ; & il ne s'en embarrasse guere : il a toujours son dîner prêt , lui.

LA BONNE.

Ah ! pauvre Mere-Jeanne , pouvez-

vous parler ainsi ! Vous demandez à quoi cela est bon d'être bien instruite ! Cela sert à aller au Ciel. On n'y va point quand , par sa faute , on ne fait pas ce qu'on devroit savoir. Vous dites que l'ouvrage ne se fait pas : mais votre plus grand ouvrage est celui de vous sauver , de ne point aller dans l'Enfer. La vie est si courte, ma pauvre Jeanne ! Vous avez eu beaucoup de mal jusqu'à présent ; eh bien ! tout cela est passé : si vous aviez fait bonne chère , que vous vous fussiez bien divertie , cela seroit passé aussi , & il ne vous en resteroit rien. Ce sera la même chose au moment de la mort : les peines & les plaisirs qu'on aura eus paroîtront comme un songe. Il ne servira de rien alors d'avoir été riche & heureux ; mais il servira de beaucoup d'avoir été instruit de sa religion , d'avoir aimé le bon Dieu , de l'avoir servi. D'ailleurs , le service de Dieu ne recule point l'ouvrage : au contraire , il l'avance : Dieu le bénit. Epreuvez-le ; vous verrez que je vous dis la vérité.

MÈRE - JEANNE.

Pour ce qui est d'aimer Dieu , cela n'est pas difficile ; je l'aime de tout

mon cœur, quoique je ne fasse pas grand' priere.

LA BONNE.

Quand on aime bien le bon Dieu , on craint de l'offenser ; car , on ne veut pas donner sujet de se plaindre à ceux qu'on aime.

MÈRE - JEANNE.

Eh ! en quoi est-ce que j'offenserois Dieu ? Tenez , Mademoiselle , je vais tous les ans à confesse pour faire mes pâques , & je dis toujours la même chose. Je ne fais tort à personne , & je n'ai pas du bien d'autrui ce qu'il en tiendrait dans mon œil. Oh dame ! je ne crains pas qu'on puisse rien reprocher sur cet article à Mere - Jeanne & aux siens. On va à l'église : on dit sa priere , tantôt bien , tantôt mal ; car on a ses affaires & les chagrins dans la tête ; une pauvre veuve sur-tout n'en manque pas. On s'impatiente , on se met en colère par-ci par-là ; & alors on querelle , on dit des injures : mais tournez la main , il n'y paroît plus. On ne va pas inventer du mal contre son prochain , mais on en parle ; &

je ne crois pas qu'il y ait grand mal à cela , quand on ne dit que la vérité : on s'en confesse pourtant ; car il faut bien dire quelque chose. On murmure par-ci par-là contre ceux qui nous donnent du chagrin. On ment quelquefois ; mais c'est pour excuser celui-ci , pour appaiser celui-là , pour gagner sa pauvre vie ; car les gens voudroient avoir la marchandise pour rien. Là , en bonne conscience , croyez-vous que Dieu voulût m'envoyer en Enfer pour ces bagatelles ? car je ne fais point d'autres péchés. A cette heure , vous en savez autant que mon Confesseur.

LA BONNE.

En voilà bien assez , Mere-Jeanne , & puisque vous me priez de vous parler en conscience , je ne vois pas trop , si vous mouriez à présent , comment Dieu pourroit vous donner le Ciel , car vous le servez très-mal.

MERE-JEANNE.

Allez , allez , Mademoiselle , Dieu est bon , & n'est pas si sévère que vous voudriez nous le faire croire. Vous vous entendez (Dieu me pardonne) avec

notre Curé, qui m'a remise à la Pentecôte pour faire mes pâques. Ce qui me console, c'est que la moitié des gens de la paroisse n'ont pas eu l'absolution non plus que moi ; car tel Curé, tel Vicaire : ils sont aussi scrupuleux l'un que l'autre.

LA BONNE.

Vous me donnez une grande estime pour vos Pasteurs, Mère-Jeanne. Ah ça ; il n'y a qu'un mot qui serve : voulez-vous aller au Ciel, ou aller en Enfer ? On ne peut aller au Ciel quand on vit comme vous vivez, j'en suis bien sûre. Je crois, à la vérité, que vous êtes une fort honnête femme ; mais cela ne suffit pas. Je vous le répète, vous êtes dans un fort mauvais chemin.

LE FERMIER.

Eh ! dans quel chemin sommes-nous donc, nous autres ? Mère-Jeanne est la perle de la paroisse pour l'honneur : ce que j'en dis, ce n'est pas parce qu'elle est ma commere, c'est parce que cela est vrai. A votre compte, qu'est-ce donc qu'il faut faire pour aller au Ciel ?

LA BONNE.

Hair le péché , aimer & servir Dieu. N'est-il pas vrai, mon cher , que vous ne voudriez pas payer mon valet , s'il alloit vous demander ses gages ? Vous lui diriez fort bien : mon ami , vous ne m'avez pas servi , pourquoi voulez-vous que je vous paye ? allez trouver les gens pour qui vous avez travaillé : c'est à eux de vous donner de l'argent , & non à moi : je ne dois les gages qu'à mes domestiques. Eh bien ! le bon Dieu vous dira ce que vous diriez à mon valet : Vous ne m'avez pas servi , je ne dois pas vous récompenser ; cela ne seroit pas juste.

LE FERMIER.

Quand vous me diriez cent fois la même chose , je vous répondrois toujours de même. Vous pouvez servir Dieu tant qu'il vous plaît , Mademoiselle ; ceux qui ont leur pain gagné n'ont que cela à faire , & peuvent aller à l'église depuis le matin jusqu'au soir : nous ne le pouvons pas , nous-autres. Il faut travailler , si l'on veut manger du pain & payer ses maîtres ; encore ,
avec

avec tout le mal qu'on a , il faut bien tirer pour y parvenir.

LA BONNE.

Je vois ce qui vous trompe , mon ami : vous croyez , quand je vous exhorte à servir Dieu , que je veux vous dire d'aller plus souvent à l'église : ce n'est point du tout cela. Vous feriez mal , si vous négligiez votre ouvrage pour y aller plus d'une fois par jour : encore quand l'ouvrage pressé bien fort , c'est assez d'y aller les dimanches & les fêtes.

LE FERMIER.

Pour ce qui est de cela , je n'ai jamais manqué d'aller à la messe , & d'y faire aller tout notre monde. Que faut-il faire de plus , Mademoiselle ?

LA BONNE.

Je vous l'ai dit : il faut s'instruire , & se mettre dans la grace de Dieu par une confession bonne & sincère. Ensuite , quand vous aurez eu le bonheur de rentrer dans la grace de Dieu , il faudra faire les plus grands efforts pour la conserver , en évitant le péché , & en pratiquant les vertus de votre état ;

c'est-à-dire, en faisant bien & pour l'amour de Dieu les choses que vous faites tous les jours. La première chose qu'il faut faire, est donc d'apprendre son catéchisme ; & cela n'est pas fort difficile. Dites-moi, ma chère Nanon, pourquoi est-ce que le bon Dieu vous a mis au monde ?

N A N O N.

Pour le connoître, l'aimer, le servir, & par ce moyen obtenir la vie éternelle.

L A B O N N E.

Cela est fort bien répondu. Ce n'est donc pas pour boire, pour manger, pour avoir de beaux habits, pour danser, pour vous divertir, que Dieu vous a mis au monde. Ce n'est pas non plus pour vivre à votre aise, pour devenir riche, pour vous marier. Le bon Dieu veut bien que vous preniez de la nourriture, que vous vous amusiez honnêtement après le travail, que vous fassiez tout ce qui sera en votre pouvoir pour gagner votre vie ; mais il veut que vous fassiez ces choses pour lui plaire. Maître Nicolas, je vous le disois tout à l'heure : vous ne voudriez pas payer mon valet, & vous payez

les vôtres. Si les vôtres, au lieu de vous servir & de faire votre ouvrage, alloient toute la journée travailler pour vos voisins, vous leur refuseriez avec raison leur nourriture & leurs gages. Nous sommes les serviteurs du bon Dieu, & nous devons faire son ouvrage; il commande à Maître Nicolas de faire valoir sa ferme; à Nanon, de garder les troupeaux; à Charlot, de s'appliquer à faire des habits, pour gagner le pain que lui donne son maître, & ne pas faire perdre à son pere l'argent-qu'il a donné pour son apprentissage; à Marie, de faire la cuisine, & de ménager le bien de ses maîtres comme si c'étoit le sien propre. En un mot, l'ouvrage que nous faisons tous les jours, c'est Dieu qui nous commande de le faire, & il faut le faire pour lui obéir & pour lui plaire. Alors, si nous le faisons bien, nous ferons ce pour quoi Dieu nous a mis au monde. Mais, dites moi, Charlot; nous parlons beaucoup du bon Dieu; nous disons qu'il faut le servir & travailler pour lui: le connoissons-nous? Pourriez-vous me dire ce qu'il est?

CHARLOT.

On me l'a bien appris quand j'ai

fait ma première communion ; mais , comme il y a trois ans passés , je l'ai tout-à-fait oublié.

LE MANŒUVRE.

Je n'ai pas plus de mémoire que M. Charlot ; mais je fais qu'il est bien bon , puisqu'il vous a mis au cœur de nous assister , Mademoiselle.

LA BONNE.

Voilà une des meilleures manières de connoître le bon Dieu , mon ami : c'est de le regarder comme infiniment bon ; parce que c'est lui qui nous a donné tout ce que nous avons , & qu'il veut nous faire beaucoup plus de bien encore. Il faut encore penser qu'il est un pur esprit , c'est-à-dire , qu'il n'a pas de corps.

NANON.

Voilà une chose que je ne puis comprendre , Mademoiselle. Il me semble qu'une chose qui n'a point de corps n'est rien du tout.

LA BONNE.

Vous avez de pensées , Nanon : ces pensées n'ont ni corps , ni bras , ni

jambes ; cependant elles sont quelque chose. Or, vos pensées ressemblent un peu au bon Dieu, excepté qu'il est infiniment plus grand. Il est par-tout : actuellement il est au milieu de nous, & est en même temps dans tous les autres lieux du monde. Il nous voit, il nous écoute : il compte nos bonnes & nos mauvais actions, pour nous récompenser quand nous faisons bien, ou nous punir lorsque nous faisons mal. Il connoît non-seulement toutes nos actions, mais encore toutes nos pensées, tous nos desirs.

LE TISSERAND.

Mais, Mademoiselle, pourquoi Dieu a-t-il la fantaisie de compter ainsi toutes nos actions ? Qu'est-ce que cela lui fait à lui ?

LA BONNE.

Retenez bien, mon ami, quand on parle de Dieu, qu'il ne faut jamais le faire sans respect : le bon Dieu n'a point de fantaisie ; il fait tout avec sagesse & raison. Supposez que je vous aie donné une piece de toile à faire ; seriez-vous bien-aïse que votre apprentif vous volât mon fil ?

LE TISSERAND.

Non, en vérité, Mademoiselle, car il faudroit que j'en achetasse d'autre pour faire votre toile; cela ne m'accorderoit point du tout.

LA BONNE.

Supposez encore que je fusse Juge, & que vous vinssiez vous plaindre à moi de ce que ce domestique vous auroit volé, & que je refusasse de le punir; me croiriez-vous un honnête homme? & ne penseriez-vous pas que je serois un Juge qui aime l'injustice?

LE TISSERAND.

Je le dirois, parce que cela seroit vrai. Que ferions-nous, mon Dieu! si les Juges refusoient de punir les méchants? Ils viendroient nous égorger dans nos maisons. Ah vraiment ce seroit une belle chose! il en reste encore assez, quoiqu'on les pende.

LA BONNE.

Ne me demandez donc plus pourquoi Dieu tient compte de nos actions. Il est juste; & hait l'injustice; il aime

les hommes , & doit veiller sur les méchants pour mettre les bons en sûreté. Il reste assez de voleurs , de médifants , de gens coleres , durs , impitoyables , quoiqu'il les damne. Ce seroit bien pis , s'il ne nous avoit pas avertis qu'il punira les mauvaises actions , on en commettrait bien davantage ; comme il y auroit bien plus de voleurs , s'il n'y avoit point de justice.

LE TISSERAND.

Je ne trouve point à redire que Dieu condamne ceux qui ne pensent qu'à tourmenter les autres ; mais je suis fâché qu'il punisse les péchés qui ne font mal à personne : par exemple , on ment pour avoir la paix ; quel mal y a-t-il à cela ?

LA BONNE.

Dieu est la vérité , il ne peut souffrir le mensonge ; & puis , quand nous ferons notre examen de conscience , nous verrons qu'il y a peu de mensonges qui ne fassent mal à quelqu'un.

Pierre me diroit-il bien si Dieu a eu un commencement ; s'il aura une fin ?

PIERRE.

Je n'y étois pas , Mademoiselles.

Monfieur le Curé dit que Dieu n'a pas eu de commencement ; je le crois fur fa parole , car je ne fais rien au contraire.

LA BONNE.

Et pourquoi croyez-vous Monfieur votre Curé , quand il vous parle de la religion ?

PIERRE.

Vous m'en demandez plus que je n'en fais , Mademoifelle : c'est la coutume ; il eft payé pour nous instruire , & je crois qu'il eft plus habile que les autres.

LA BONNE.

Faites beaucoup d'attention à ce que je vais vous dire , mes bonnes gens. Vous devez croire, M. le Curé , quand il vous explique l'Évangile & vous apprend votre devoir , parce qu'il vous parle de la part de Dieu , & qu'il ne vous dit que les chofes que Dieu lui a commandé de vous enseigner. Ce n'est pas lui que vous écoutez lorsqu'il vous instruit , c'est Dieu lui-même , parce qu'il vous tient fa place.

LE FERMIER.

Il n'y a rien à dire au Curé que nous

avons aujourd'hui ; c'est un brave homme : mais avant lui , nous avions un ivrogne , un brutal. Je crois aisément ce que celui d'aujourd'hui nous dit : pour le défunt , je n'y avois pas grande confiance , il mentoit tout comme un autre ; aussi tout ce qu'il nous disoit entroit par une oreille & sortoit par l'autre. Faudroit-il croire un Curé qui ressembleroit au défunt ?

LA BONNE.

Oui, mon ami. Jesus-Christ, qui savoit qu'il y auroit de mauvais Prêtres, nous a dit de faire ce qu'ils diroient, mais de ne pas faire ce qu'ils font. C'est votre Evêque qui doit examiner si votre Curé ne vous enseigne point mal ; & s'il vous disoit des choses contraires à l'Évangile, on lui ôteroit bientôt sa place.

Le bon Dieu est éternel, comme on vous l'a appris, c'est-à-dire, qu'il n'a jamais eu de commencement, & qu'il n'aura jamais de fin ; c'est ce que veut dire le mot *éternel*. Il n'y a qu'un Dieu, mes bonnes gens ; mais il y a trois personnes en Dieu, qui sont le Pere, le Fils & le Saint-Esprit. Le Pere est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint - Esprit est

Dieu ; & ces trois personnes ne font pas trois Dieux , mais un seul Dieu. Le Pere n'est pas plus grand , plus sage que le Fils ; le Fils n'est pas plus sage , plus puissant que le Saint-Esprit. Ces trois personnes font égales entr'elles : c'est ce qu'on appelle la Sainte Trinité.

LE FERMIER.

Je veux bien croire tout cela , parce que Dieu l'a dit ; mais , par ma foi , je n'y comprends pas un mot. Il faut laisser cela aux Prêtres & aux savants.

LA BONNE.

Les Prêtres & les savants ne le comprennent pas mieux que vous , Nicolas. Dieu nous commande de le croire , & non pas de le comprendre , car cela est impossible : notre esprit est trop petit , & Dieu est trop grand pour y entrer. Cela s'appelle un mystere , c'est-à-dire , une chose qu'on croit sur la parole de Dieu sans la comprendre ; & il y en a plusieurs. Par exemple : Dieu avoit créé l'homme pour être toujours heureux ; mais le premier homme ayant mieux aimé obéir au Diable qu'à son Créateur , il devint très-misérable & ses enfants aussi. Quand nous venons

au monde, nous sommes les ennemis de Dieu, les esclaves du Diable; & nous aurions été perdus sans ressource, si Dieu n'avoit eu pitié de nous.

MADAME PERNOT.

Mais ce n'est pas notre faute, si le premier homme a fait une sottise; pourquoi faut-il que nous en soyons punis?

LA BONNE.

Je vous l'ai dit, ma chere Madame, c'est un mystere que nous ne pouvons comprendre; mais nous avons une grande consolation. Si le premier homme, qui s'appelloit Adam, nous a rendus ennemis de Dieu avant notre naissance, nous avons aussi obtenu le pardon de Dieu, sans rien faire pour cela. C'est Jesus-Christ, la seconde personne de la Sainte Trinité, qui s'est fait homme, & qui a souffert pour obtenir grace pour le péché d'Adam & pour les nôtres. Vous dites cela tous les jours dans le symbole, qu'on appelle des Apôtres: faites-moi le plaisir de le répéter tout haut, & en françois, Madame Pernot.

MADAME PERNOT.

Je crois en Dieu le Pere tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre.

LA BONNE.

Arrêtons-nous un moment sur cette premiere partie du symbole: il ne faut pas le dire en courant & sans attention. Voici, à peu près, ce qu'il faut penser: Ce soleil qui est si beau, qui nous donne de si longs jours, qui nous éclaire, qui nous échauffe, qui fait mûrir les biens de la terre; c'est Dieu qui l'a fait pour nous procurer tous ces biens. Il a aussi créé la terre, à laquelle il a commandé de produire du bled, du vin, des fruits, les légumes, & toutes les autres choses qui servent à nous nourrir. Il nous a donné aussi de quoi nous faire des habits dans la laine des moutons. C'est pour nous qu'il a créé toutes ces richesses, qu'il fait pourrir les grains dans la terre, pour germer ensuite. Que nous lui avons d'obligations!

LE FERMIER.

Nous lui en aurions bien davantage, s'il n'y avoit ni grêle, ni ces grands

vents qui détruisent nos bleds ; aussi-bien que ces gelées des mois d'avril & de mai , qui gâtent nos vignes & nos autres fruits. Est-ce aussi le bon Dieu qui a fait cela ?

L A B O N N E.

Un pere , qui aime ses enfants & qui est honnête - homme , ne se contente pas d'avoir du bled dans sa maison pour les nourrir ; il y tient aussi des verges pour les châtier quand ils font des sottises , & les forcer à être bons par la crainte du fouet. Ces grêles , ces vents , cette gelée , sont les verges dont Dieu se sert pour nous punir de nos fautes , & nous faire penser à lui quand nous l'oublions.

P I E R R E.

Oh ! pour cela , il n'y a rien de plus vrai. Jamais notre maître n'est si dévot , que quand on a besoin de la pluie ou du beau temps.

M A D A M E P E R N O T.

Permettez-moi de vous dire , Mademoiselle , que les champs des personnes les plus dévotes sont tout aussi-bien grêlés que ceux des plus méchants.

LA BONNE.

Dieu afflige souvent les personnes pieuses , pour leur donner occasion de pratiquer la patience. D'ailleurs , ceux qui sont les plus vertueux ne laissent pas de faire des fautes ; & Dieu qui les aime , leur fournit les moyens de faire pénitence en cette vie , afin qu'ils ne soient pas forcés de la faire dans l'autre : c'est une grande grace , Madame Pernot. Continuez , s'il vous plait , à nous réciter le symbole des Apôtres.

MADAME PERNOT.

Et en Jesus - Christ son Fils unique notre Seigneur : Qui a été conçu du Saint-Esprit : Est né de la Vierge Marie : Qui a souffert sous Ponce-Pilate : Qui a été crucifié : Qui est mort : Qui a été enseveli : Qui est descendu aux Enfers : Qui est ressuscité des morts le troisième jour : Qui est monté aux Cieux : Est assis à la droite de Dieu le Pere tout-puissant : D'où il viendra juger les vivants & les morts.

LA BONNE.

Voici , mes bonnes gens , ce que

vous devez croire par rapport à Jesus-Christ : Qu'il est la seconde Personne de la Sainte Trinité : Qu'il est Dieu , égal à son Pere, aussi grand , aussi bon , aussi sage , aussi éternel que lui : Qu'il s'est fait homme : Que la sainte Vierge Marie est sa mere ; mais qu'il n'a pas de pere parmi les hommes , & que le Saint-Esprit l'a formé dans le sein de Marie , où il a pris un corps & une ame semblables aux nôtres ; en sorte qu'il est véritablement Dieu & véritablement homme.

MADAME PERNOT.

Je crois toutes ces choses , parce qu'on me les a enseignées dans mon enfance ; mais je ne comprends pas bien pourquoi Dieu s'est fait homme. Je ne comprends pas non plus comment il a pu souffrir. Il me vient souvent dans la pensée , qu'étant Dieu , il ne le pouvoit pas.

LA BONNE.

Je vous ai dit , ma chere Madame , que Dieu , qui est très-juste & très-saint , hait le péché , & qu'il faut qu'il le punisse , comme un Juge est obligé en honneur & en conscience de punir.

un voleur & un meurtrier. Or, le péché est un si grand mal, qu'il méritoit l'Enfer. Pour nous empêcher d'y aller, Jesus - Christ s'est chargé de faire une partie de la pénitence que nous ne pourrions pas faire, quand nous jeûnerions toute notre vie au pain & à l'eau. Supposons que Babet doive mille livres à Pierre, qui pour cela l'a fait mettre en prison : la pauvre Babet y resteroit toute sa vie, parce qu'elle ne pourroit jamais gagner mille livres pour payer Pierre. Alors j'ai pitié de Babet ; je tire mille livres de ma poche pour payer sa dette & la faire sortir de prison. C'est toute la même chose par rapport à Dieu. Nous lui devons, non pas beaucoup d'argent, mais de grandes pénitences pour les péchés que nous avons commis. Quand nous n'aurions commis qu'un seul péché mortel, toutes les pénitences que nous pourrions faire dans cette vie, les peines de l'Enfer même, ne suffiroient pas pour payer ce péché : c'est comme si nous offrions un liard pour payer cent mille écus. Dans ce malheureux état, Jesus a eu pitié de nous ; il a voulu payer notre dette, pour nous empêcher d'aller en Enfer. Mais, comme il étoit Dieu, il ne pou-

voit souffrir : ainsi , par amour pour nous, il a pris un corps & une ame semblables aux nôtres ; & dans ce corps , il a souffert la faim , la soif , le chaud , la fatigue , les coups , les injures , la mort même , qui lui a été moins sensible que l'ingratitude des Juifs qui l'ont crucifié ; car il leur avoit fait beaucoup de bien : & Jesus a donné toutes ces souffrances à son Pere pour payer cette grande dette , que nous ne pouvions acquitter nous-mêmes , parce que nous étions trop pauvres.

LE FERMIER

Sur ce pied-là , Mademoiselle , nous ne devons plus rien à Dieu , puisque Jesus a souffert & payé pour nous. Si vous aviez payé à Pierre les mille livres que lui devoit Babet , & que vous en eussiez tiré une bonne quittance , il ne seroit plus en droit de lui rien demander. Qu'est-ce donc que nous crie M. le Curé depuis le matin jusqu'au soir : *Si vous ne faites pénitence , vous irez en Enfer ?* N'est-elle pas toute faite cette pénitence , s'il est vrai , comme vous venez de nous le dire , que Jesus l'a faite pour nous ?

LA BONNE.

Ce que vous dites est de bon sens, Maître Nicolas, & j'allois vous faire une réponse pour cette difficulté, lorsque vous m'avez interrompue. Supposons, encore une fois, que Babet est en prison pour ces mille livres qu'elle n'est pas en état de rendre : je veux bien payer sa dette ; mais je ne veux pas qu'elle devienne une fainéante. Je fais qu'elle a vingt sous dans sa poche, & qu'elle peut filer. Je lui dis donc : Babet, je veux bien donner tout l'argent que vous ne pouvez donner vous-même ; mais c'est à condition que vous donnerez ce que vous pourrez : donnez-moi ces vingt sous que vous avez dans votre poche, & promettez-moi de me donner un liard toutes les semaines ; c'est bien peu de chose, cependant je m'en contenterai, parce que vous ne pouvez pas m'en donner davantage. Voilà ce qu'a fait Jesus : il a payé pour nous une très-grosse somme, parce que nous ne pouvions pas la payer nous-mêmes ; mais c'est à condition que nous ferions tout ce qui seroit en notre pouvoir. Il ne paye pas pour les paresseux, qui ne veulent rien faire.

Ainsi M. le Curé a raison de vous dire qu'il faut faire pénitence : c'est le liard que je demande à Babet chaque semaine ; sans quoi , je ne payerois pas les mille livres.

LA FLEUR.

C'est tout comme mon maître fit l'an passé : il mourut un de ses fermiers qui lui devoit une somme considérable. S'il avoit voulu être payé de toute cette somme , les enfans de ce fermier n'auroient eu qu'à aller demander l'aumône : il les assembla , & voici ce qu'il leur dit : Je ne veux pas vous ruiner ; payez - moi en honnêtes - gens ce que vous pourrez , & je vous donnerai quittance du reste. Mon Maître savoit fort bien ce que ces gens - là pouvoient lui donner ; mais il disoit qu'il vouloit voir s'ils avoient de la conscience , & s'ils méritoient ce qu'il vouloit faire pour eux. C'étoit de braves personnes ; ils avoient de quoi payer la moitié de la somme , & le donnerent. Il la reçut ; & le lendemain il leur envoya des bestiaux qu'il avoit achetés de l'argent qu'il avoit reçu , afin de remettre leur ferme sur un bon pied : car il dit qu'il faut encourager les gens fideles. Il leur a donné

dix ans pour payer ces bestiaux ; & ils lui ont déjà rendu le quart de la somme.

MÈRE - JEANNE.

Plût à Dieu que j'eusse rencontré un aussi honnête homme à la mort de mon pauvre mari. Il devoit à son maître, qui étoit un gros richard, qui rouloit sur l'or & sur l'argent ; cependant il nous mit sur la paille, moi & mes enfants, & fit tout vendre pour être payé.

LA BONNE.

Mais, ma pauvre Jeanne, cet homme ne vous fit point de tort : après-tout, votre mari lui devoit ; il étoit juste de le payer.

MÈRE - JEANNE.

J'entends bien cela, Mademoiselle ; aussi je ne dis pas que cet homme fût un voleur ; mais qu'il avoit le cœur dur comme un caillou. S'il avoit voulu nous donner un peu de temps, j'aurois travaillé, je l'aurois payé petit à petit ; & moi & mes enfants, nous aurions prié Dieu pour lui tous les jours de notre vie. Tenez, si un Maître avoit fait pour

moi ce que le Maître de la Fleur a fait pour les enfants de son fermier, vous pouvez être assurée que j'aurois donné pour lui avec plaisir la dernière goutte de mon sang.

LA BONNE.

Je vois que Mere-Jeanne a un bon cœur, qu'elle est reconnoissante. Eh bien, ma chere amie, Dieu a fait pour vous ce que votre Maître n'a pas fait. Vous lui deviez beaucoup; il pouvoit vous mettre, non sur la paille, mais dans le feu de l'Enfer avec les Démons. Au lieu de cela, Jesus vous a dit: Payez en conscience à la justice de mon Pere le peu que vous pourrez, je payerai le reste avec mes souffrances & mon sang. Si vous aviez fait tout ce qui étoit en votre pouvoir, ma pauvre Jeanne, ces pénitences, ces bonnes-œuvres auroient encore été employées à votre profit, pour vous acheter le Ciel; comme vous voyez que le Maître de la Fleur a dépensé l'argent qu'il avoit reçu des enfants de son défunt fermier à leur avancer du bétail, qui dans la suite les mettra fort à leur aise. Aimez donc ce bon Jesus, ma chere: il n'exige pas que vous donniez pour lui jusqu'à la

derniere goutte de votre sang ; il ne veut que votre cœur. Il veut que vous observiez ses commandemens ; ce qui vous rendra heureuse dès cette vie : que vous lui offriez votre travail , vos peines , vos fatigues ; ce qui les adoucira. Y a-t-il rien de si juste après ce qu'il a fait & souffert pour vous ? Serez - vous assez ingrate pour ne vouloir rien faire pour lui ?

MERE - JEANNE.

Tenez , Mademoiselle , ce que vous venez de me dire m'a été tout droit au cœur. J'ai été bien misérable de n'avoir pas pensé à ces choses avant ce jour. Vous n'avez qu'à me dire tout ce qu'il faut faire pour plaire au bon Jesus : je vous promets de vous obéir.

LA BONNE.

Je suis fort édifiée de vos bonnes dispositions , Mere - Jeanne , & je crois que tous ceux qui sont ici pensent de même. Mais , mes bonnes gens , faites bien attention à ces paroles du symbole : *D'où il viendra juger les vivants & les morts.* Que penseriez - vous des enfants du fermier à qui cet honnête Gentilhomme a fait tant de bien , s'ils

ne lui savoient aucun gré de ses présents ? Si au lieu de faire valoir sa ferme , ils ne cherchoient qu'à la détruire ; s'ils vendoient le fumier , au lieu de le mettre sur la terre ; s'ils coupoient les bois , s'ils laissoient sa vigne sans échalaïs : en un mot , s'ils le haïssioient , & ne cherchoient qu'à lui faire du mal.

MERE - JEANNE.

Je penserois qu'il faudroit les noyer bien vite , ou les tuer , comme on fait un loup ou un serpent ; car ils seroient pires que ces animaux.

LA BONNE.

Je vous le répète : Jesus a plus fait pour vous que ce Gentilhomme n'a fait pour les enfans de son fermier : car il ne leur a donné que son argent ; & il nous a donné son sang, ses souffrances & sa vie même. Nous serions donc plus méchants que les plus cruels animaux , si nous étions ingrats , si nous refusions de l'aimer , & si , au lieu de nous attacher à le servir comme le meilleur de tous les Maîtres , nous passions notre vie à l'offenser & à lui déplaire. Aussi en serions-nous rigoureusement punis ,

quand ils viendra juger les vivants & les morts.

N A N O N .

Je ne comprends pas du tout cela , Mademoiselle. Dieu ne pourra pas juger les personnes qui seront mortes : n'est-il pas vrai que si un voleur meurt dans la prison , les Juges ne le condamnent plus à être brûlé ou pendu ; il ne le sentiroit pas ?

L A B O N N E .

Il n'y a que notre corps qui meurt , ma bonne Nanon ; mais notre ame , cette chose qui est en nous & qui pense , cette ame , dis-je , ne mourra point ; & au moment qu'elle quittera notre corps , elle paroîtra devant Dieu pour être jugée. Mais ce n'est pas tout : un jour viendra que le soleil n'éclairera plus ; la lune paroîtra couverte de sang ; la terre tremblera horriblement ; il tombera une grêle épouvantable , qui tuera beaucoup d'hommes & d'animaux : enfin il tombera une pluie de feu , qui brûlera tout ce qu'il y aura de vivant sur la terre. Après cela , il viendra un Ange qui sonnera de la trompette , en disant : *Levez-vous , Morts , & venez*
au

au jugement. En même temps tous les hommes qui seront morts depuis le commencement du monde , sortiront de leurs tombeaux , & reviendront sur la terre avec leurs propres corps. Les corps des bons alors seront beaux , brillants , même ceux qui auront été vieux & laids pendant qu'ils étoient en vie. Au contraire, la plus belle fille du monde qui aura eu le malheur de mourir dans le péché , retrouvera un corps plus horrible qu'un cadavre qui pourrit depuis six mois.

N A N O N.

Cela fera bien terrible ! Tenez : je n'ai pas une seule goutte de sang dans les veines , en vous écoutant. Être brûlé par une pluie de feu ! J'espère que je mourrai avant ce temps ; si je voyois cela , la peur me tueroit , je vous assure.

L A B O N N E.

Ce que je viens de vous dire , mon enfant , n'est qu'une bagatelle au prix de ce qui arrivera ensuite. Quand tous les hommes qui sont morts , seront resuscités , c'est-à-dire , quand ils seront revenus en vie , le Ciel s'ouvrira , & Jesus-Christ paroîtra assis sur le trône

de sa gloire, & accompagné de tous les Anges & de tous les Saints. Alors les saints Anges, par son ordre, feront passer tous les bons à sa droite, & les méchants à sa gauche. On ouvrira les livres où sont écrites toutes nos bonnes & mauvaises actions, toutes nos pensées, toutes nos paroles, tous nos desirs; & l'on publiera tout haut ce qui est écrit dans ces livres.

MERE - JEANNE.

Quoi ! on dira tout haut toutes les choses que nous aurons pensées, quand même nous ne les aurions pas faites ? Si cela est, on en verra de belles !

LA BONNE.

Oui, ma pauvre Jeanne : si les hommes pouvoient connoître toutes les pensées & tous les desirs d'un méchant, il s'iroit cacher, & n'oseroit paroître ; ou bien il se corrigeroit, & ne penseroit plus de mauvaises choses. Cependant, ces mauvaises choses, on n'a pas honte de les penser en la présence de Dieu : on ne fait pas attention qu'il les reprochera un jour en présence de tous les Anges, de tous les Saints, & de tous les hommes ; devant nos parents, nos

amis ; devant ceux qui nous auront cru honnêtes-gens, & qui verront alors que nous n'avons été que de misérables hypocrites. Oh quelle honte ! Que ne devons-nous pas faire pour l'éviter !

N A N O N.

Dites-moi, je vous prie, Mademoiselle, Dieu révélera-t-il aussi les péchés qu'on aura dit à confesse, & dont on aura fait pénitence ?

L A B O N N E.

Oui, mon enfant : mais ces péchés ne donneront point de honte à ceux qui les auront confessés. Je suppose que vous avez un beau corps de damas, & que l'on vous jette une bouteille d'encre sur le devant de votre corps : la pauvre Nanon seroit bien fâchée. Eh bien ! quand elle commet un péché, elle noircit son ame comme cette encre noirciroit son corps, & rien ne peut effacer cette tache ; mais on peut la couvrir. Comment faudroit-il faire pour réparer le malheur arrivé à ce beau corps de damas ? Il faudroit prendre une étoffe toute d'or, & en faire une piece à ce corps ; cette belle étoffe ca-

cheroit toute la tache d'encre. De même, quand votre ame a été une fois gâtée par le péché, la tache y demeure : mais si vous vous confessez comme il faut, si vous faites pénitence, le sang de Jesus, non-seulement couvrira, il effacera encore entièrement cette tache, & votre ame deviendra aussi belle qu'elle l'étoit auparavant.

CHARLOT.

Eh ! qu'est-ce qui arrivera quand le bon Dieu aura reproché aux hommes tous les péchés qu'ils auront faits ?

LA BONNE.

Jesus ne reprochera point aux hommes les péchés qui auront été couverts avec son sang ; au contraire il louera ceux qui auront eu le courage de s'en confesser & de s'en corriger. Après cela, il dira aux bons : Venez, les Bénis de mon Pere, posséder le royaume qui vous a été préparé de toute éternité.

NANON.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle, que posséder un royaume ? je n'entends pas ce mot-là.

LA BONNE.

Posséder une chose , c'est en être le maître. Nanon possède ses chemises , ses habits , ils sont à elle ; personne ne peut les lui ôter : posséder un royaume , c'est être comme le Roi qui est maître de plusieurs grandes villes , de belles campagnes , de beaux châteaux. Or ces villes , ces campagnes , ces châteaux , c'est comme de la boue au prix du royaume du Ciel : & ce beau royaume , Dieu l'a fait pour Nanon , qui est à présent une pauvre fille , & qui fera comme une grande Princesse , si elle a bien aimé le bon Dieu : elle fera avec lui dans son royaume ; elle aura la compagnie de Jesus , de la Ste. Vierge : elle aura tous les biens qu'elle pourra desirer , & elle ne souffrira jamais aucun mal.

LE FERMIER.

J'ai une curiosité , Mademoiselle ; les avares , dans ce monde , sont heureux quand ils ont de l'argent ; les ivrognes , quand ils boivent ; les gourmands , quand ils ont beaucoup à manger ; les jeunes-gens , quand ils voient leur maîtresse : y aura-t-il de tout cela dans le

Ciel ? & si cela n'y est pas , comment pourroit-il arriver qu'on y fût heureux ? Demandez à Pierre s'il pourroit être content sans vin.

L A B O N N E .

Les avares , les gourmands , les ivrognes n'entreront point dans le Ciel , mes enfants. On a du plaisir à manger , parce qu'on a faim ; à être riche pour contenter ses fantaisies : si l'on n'avoit ni faim ni fantaisies , on n'auroit point de plaisir à manger & à avoir de l'argent. Ceux qui ont été malades savent bien qu'on n'a pas alors du plaisir à manger. Mais y a-t-il ici quelqu'un qui ait jamais beaucoup aimé ?

M E R E - J E A N N E .

Je réponds de moi , Mademoiselle ; j'aimois tellement mon pauvre défunt , que je manquai devenir folle quand il mourut. Il n'étoit pas riche quand je l'épousai , & moi j'avois quelque chose : il y avoit de gros fermiers qui vouloient de moi ; mais quand ils auroient été tout confus d'or , je ne les aurois seulement pas regardés. Je n'aimois que mon pauvre Thomas ; aussi étoit-il le

meilleur homme qui fût au monde. Tenez, Mademoiselle, nous avons vécu douze ans ensemble ; cela a passé comme un jour ; nous n'avions de plaisir qu'à être l'un avec l'autre ; & après avoir été deux jours sans nous voir, c'étoit une joie. . . . Ah ! je ne puis m'empêcher de pleurer quand j'y pense.

LA BONNE.

Eh bien, ma chère, vous pouvez avoir une petite idée du bonheur du Ciel. Les bons aimeront Dieu cent millions de fois plus que vous n'aimiez votre mari : ils n'auront de plaisir qu'à le voir ; à être avec lui, à en être aimés : ils seront sûrs de n'en être jamais séparés, d'en être toujours aimés ; ils seront tellement occupés de lui, que tout ce qui ne fera point Dieu, ne pourra leur donner de distraction.

MÈRE-JEANNE.

Il est vrai, quand on aime bien les gens, on ne pense qu'à eux, & l'on ne souhaite que de les aimer encore davantage. Mais qu'est-ce que Jésus dira aux méchants qui seront à sa gauche ?

LA BONNE.

Retirez-vous de moi , maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé au Diable & à ses Anges. Imaginez-vous , Mere-Jeanne , que votre mari , au lieu d'être mort , est allé faire un grand voyage , & qu'il reviendra ce soir. Vous l'attendriez avec une grande impatience , vous iriez au devant de lui ; aussitôt que vous l'appercevriez , vous iriez à lui les bras ouverts pour l'embrasser : & lui , au lieu de recevoir vos caresses , vous diroit : Retire-toi , maudite Femme , je ne veux jamais te voir , je te hais , je te déteste , j'aimerois mieux mourir que de rester avec toi.

MERE - JEANNE.

Si pareille chose m'étoit arrivée , j'en ferois je crois morte sur la place : oh ! certainement mon cœur eût été brisé. Quand j'aime les gens , je ne puis durer lorsqu'ils sont fâchés contre moi.

LA BONNE.

Concevez donc quelle sera la peine & le désespoir des méchants. Dieu a fait notre ame pour lui , & aussitôt qu'elle

est séparée de son corps , elle s'élance vers lui avec beaucoup plus d'ardeur qu'une bonne femme ne court vers un mari qu'elle aime & dont elle a été long-temps séparée. Mais , ô désespoir ! elle en sera repoussée , haïe , méprisée pendant toute une éternité. Cette terrible sentence : *Retire toi , Maudit* , qui lui aura été prononcée au moment de la mort , Dieu la lui répétera à la face de l'univers , devant tout ce qu'il y aura jamais eu d'hommes vivants. Quelle confusion ! qu'elle honte ! Aussi les méchants diront-ils : *Tombez sur nous , Montagnes , cachez nous*. Ils le demanderont inutilement ; il faudra subir cette honte & cette humiliation. D'un autre côté , quelle sera la gloire des bons ! pendant que les Rois , les riches , les seigneurs de paroisse , qui auront mal vécu , seront couchés dans la poussière ; les pauvres vertueux iront se placer à côté de Jésus , dans la plus belle compagnie du monde. Babet , la pauvre Babet , si elle se convertit , peut espérer cette gloire. Jésus lui dira : Pendant que vous avez été sur la Terre , vous avez supporté patiemment votre pauvreté ; vous m'avez aimé ; vous m'avez servi ; il est juste que vous soyez

récompensée : venez avec les riches qui m'ont donné à manger , quand j'avois faim ; qui m'ont habillé , quand j'étois nud ; qui m'ont visité , quand j'étois malade ; c'est - à - dire , qui ont rendu ces services aux pauvres pour l'amour de moi.

B A B E T.

Hélas ! Mademoiselle , si je mourrois aujourd'hui , le bon Dieu ne pourroit pas me dire cela ; car j'ai fait tout le contraire de ce que vous venez de dire. Je murmure bien souvent contre lui , parce qu'il m'a rendu pauvre & aveugle : j'ai toujours maudit les riches , lorsqu'il m'ont refusé l'aumône : j'ai souhaité d'avoir leurs richesses pour les refuser à mon tour : en un mot , je n'ai fait que du mal.

L A B O N N E.

Mais vous voulez vous convertir , j'en suis sûre , pauvre Babet ! vous venez de faire tout haut votre confession générale : c'est signe que vous êtes bien fâchée d'avoir commis tous ces péchés. Il faudra vous en confesser , ma bonne mere , tout aussi-tôt que je

vous aurai appris à le bien faire : & en attendant , il faut faire tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à ce jour.

C H A R L O T .

Eh ! que deviendront les méchants après ce jugement général ?

L A B O N N E .

Je vous l'ai déjà dit , mon enfant : ils iront dans le feu éternel , avec les Diables auxquels ils auront mieux aimé obéir qu'au bon Dieu.

N A N O N .

Savez - vous bien , Mademoiselle , que je ne pourrai dormir de toute la nuit ? Je croirai toujours être à ce jugement où tout le monde saura mes péchés.

L A B O N N E .

C'est une très - bonne pensée que celle - là , ma chere Nanon. J'espère , mes bonnes gens , que nous allons sérieusement penser à nous convertir tous tant que nous sommes , afin de

n'être plus exposés à être condamnés dans ce terrible jour. Pensez bien à tout ce que nous avons dit pendant ces trois jours, je vous le répète : & jeudi qui est une fête, vous viendrez me retrouver après l'office.





SECONDE LEÇON.

Conversation particulière.

LE MANŒUVRE, LA BONNE.

LE MANŒUVRE.

ALLEZ, Mademoiselle, j'ai bien eu de la peine à venir aujourd'hui.

LA BONNE.

Qu'est-ce qui vous en empêchoit, mon ami? Est-ce que votre femme ou quelqu'un de vos enfants sont tombés malades?

LE MANŒUVRE.

Eh! vraiment, c'est bien autre chose. En sortant de l'église, j'ai rencontré un de mes comperes qui m'a proposé de me payer un pot de vin. Comme j'aime un peu à boire, j'ai été avec lui jusqu'à la porte du cabaret; & puis tout d'un coup, il m'est venu dans la pensée: Tu es un grand misérable d'aimer mieux ton chien de ventre que

l'instruction de ton ame. Le Diable me disoit : Entre , un pot sera bientôt bu. Mais moi , je fais bien qu'après avoir bu ce pot , j'en aurois voulu boire un autre ; & de pot en pot , je ne serois sorti du cabaret qu'à dix heures du soir , & bien ivre. Je me suis donc sauvé sans dire un seul mot ; & j'ai laissé mon compere si étonné de me voir refuser de boire un coup de vin , qu'il a resté sur la porte comme une statue , sans branler de sa place.

LA BONNE.

Dites-moi , mon pauvre Thomas , avez-vous à présent du plaisir ou du chagrin d'avoir résisté à cette tentation ?

LE MANŒUVRE.

Tous les deux ensemble , Mademoiselle : ce vin que j'aurois bu me revient en la pensée ; il me semble qu'il m'appelle , qu'il me reproche de l'avoir laissé là ; j'ai le gosier si sec que je suis prêt à étrangler : voilà le chagrin. Et puis d'un autre côté j'ai une grande joie d'être ici. Oh ! cela est quelque chose de drôle que cette joie ; je ne l'avois jamais sentie ; & puis encore

j'aurai ce soir dans ma poche six sous qui seroient dans celle du cabaretier. Ma femme qui ne m'a jamais vu revenir à la maison le dimanche sans être ivre, & qui m'appelle toujours Chien d'ivrogne, ne me dira point d'injures ce soir; & moi je ne la battrai pas, comme j'ai coûtume de faire. Demain matin, au lieu d'avoir mal à la tête, je serai gaillard, je gagnerai mes huit sous, au lieu que je perds ma journée quand je me suis enivré la veille. Huit sous que je gagnerai, & six que j'ai dans ma poche, ce fera quatorze sous bien comptés, qui seront comme si je les avois trouvés dans la rue. Si je puis gagner sur moi d'être quatre dimanches sans aller au cabaret, j'aurai de quoi acheter une paire de souliers dont j'ai grand besoin. Voilà les choses qui me donnent du plaisir, malgré le chagrin que j'ai de n'avoir point bu. Vous voyez bien que je suis triste & joyeux tout à la fois. Pas moins, Mademoiselle, je vous demande pardon d'être venu avant les autres, pour vous importuner; mais j'avois besoin de me sauver bien vite; car si j'étois resté un moment, je n'aurois pas eu la force de résister. C'est la première fois de ma vie que j'ai refusé:

de boire du vin : il en fera parlé dans le bourg , je vous assure.

LA BONNE.

C'est-à-dire , mon pauvre Thomas , que vous êtes un peu ivrogne de votre métier. Allons , bon courage ; vous vous corrigerez , avec la grace de Dieu , s'entend. Vous voyez bien vous-même qu'il vaut mieux avoir une bonne paire de souliers à ses pieds , que de boire : cela reste pendant un an ; & le vin , quand il est bu , il n'en reste plus rien : voilà qui est fini , vous n'irez plus au cabaret. Vous avez gagné quatorze sous en ne buvant pas aujourd'hui ; vous en gagnerez autant dimanche ; & pour faire le compte rond , je vous donnerai six sous toutes les fois que vous aurez passé un dimanche sans entrer dans le cabaret : cela fera une vingtaine d'écus par année , avec lesquels on peut faire quelque chose de bon. Mais ce n'est pas tout : vous n'offenserez plus le bon Dieu ; ce Dieu qui vous aime tant , qui vous a donné la vie , qui vous l'a conservée dans un métier où l'on est en danger de se casser le col à chaque instant : ce Dieu qui vous a donné la bonne pensée de ne plus aller au cabaret , & qui vous

a tiré, comme par la main, pour vous amener ici ; car, sans le secours de sa grace, vous auriez suivi le Diable, qui vous entraînoit au cabaret pour vous faire commettre un grand nombre de péchés. C'en est un bien grand, mon ami, de battre votre pauvre femme ; cette malheureuse créature a déjà assez de mal : je dis cette malheureuse ; car une femme l'est beaucoup, quand elle a un méchant mari. Est-ce que vous ne l'aimez pas ?

LE MANŒUVRE.

Je ne la hais pas, je vous assure. C'est une assez bonne créature, excepté qu'elle me chante pouille quand je m'enivre.

LA BONNE.

Mais a-t-elle tort, mon bon ami ? Vous vous plaigniez dimanche d'avoir beaucoup de peine à nourrir vos enfants, & pourtant vous trouvez de l'argent pour boire. Vous vous rendez par-là misérable dans cette vie ; & puis vous irez en Enfer dans l'autre. Vous ruinez votre santé, par dessus le marché. Depuis que je suis dans ce bourg, j'ai remarqué qu'il y a souvent des fièvres mali-

gnes qui emportent toujours ceux qui en sont attaqués. C'est que ce sont des ivrognes : ils se mettent le feu dans le corps à force de boire ; & quand la fièvre vient dans ce corps si échauffé , il n'y a plus moyen de l'appaiser : c'est comme si l'on mettoit le feu dans un tonneau d'eau-de-vie ; vous pensez bien qu'il n'y a guere moyen de l'éteindre. Que s'il y a quelques ivrognes d'un assez bon tempérament pour en réchapper , je suis bien sûre qu'ils meurent dix ans plutôt qu'ils n'auroient fait sans cela : ils deviennent hébétés , maladifs , & mènent une vie misérable.

Eh à quoi s'occupent votre femme & vos enfants ? Quel âge ont-ils ?

LE MANŒUVRE.

A vous dire le vrai , ma femme est un peu paresseuse ; elle aime à babil-ler , & ne fait guere que le tracas du ménage. Pour mes enfants , ils sont encore trop petits pour travailler : la plus grande n'a que sept ans , l'autre en a six , & mon petit garçon en a quatre. Ils sont assez gentils.

LA BONNE.

Il faut m'envoyer votre femme &

vos enfants ; je veux les voir. Mais voilà tout notre monde qui arrive.

LEÇON DE CATÉCHISME.

MÈRE - JEANNE.

VEPRES m'ont paru bien longues, Mademoiselle, tant j'avois envie de venir. Nanon étoit à côté de moi, & elle me disoit à tous moments : ne finiront-elles pas bientôt ? Oh ! je vous assure que nous ne nous sommes pas ennuyées chez vous.

LA BONNE.

Vous avez, sans doute, dit tout cela quand vous avez été hors de l'église ; car c'est une très-grande faute d'y parler. Est-ce la mode ici ?

MÈRE - JEANNE.

On fait bien qu'on ne parle pas dans l'église comme dans la rue ; mais un petit mot par-ci par-là, n'allez-vous pas encore nous dire que c'est un péché ? Si c'en est un, il faut avouer, Mademoiselle, qu'il est bien petit.

LA BONNE.

D'abord, ma pauvre Jeanne, vous

vous trompez : c'est une grande faute que de manquer de respect à Dieu , qui est dans nos églises d'une manière très - particuliere pour y recevoir nos hommages. D'ailleurs , Jesus-Christ est en corps & en ame dans le saint tabernacle. Les Anges , qui sont dans l'église , y sont prosternés ; ils tremblent devant le Seigneur : & nous , qui sommes comme des vers de terre , nous osons nous distraire , & en sa présence nous occuper de toute autre chose que de lui. Dites-moi , Mere - Jeanne , si le Roi vous permettoit de lui aller rendre visite & de lui demander vos besoins , vous amuseriez-vous , quand vous seriez en sa présence , à parler avec ses domestiques ? & qu'est - ce que le Roi en comparaison de Dieu ? c'est moins qu'un grain de poussiere : cependant vous osez lui manquer de respect !

M A R I E.

J'ai bien cette mauvaise habitude , Mademoiselle. L'une entre avec un corps neuf : Voyez un peu comme elle se quarre , dis-je à celle qui est à côté de moi : elle feroit bien mieux de donner du pain à ses enfants , aussi - bien que des souliers. Une autre a une croix

d'or : Elle devoit la vendre pour payer ses dettes. Celle-ci a l'air mauffade , quoiqu'elle ait de belles dentelles à sa coëffe : celle-là eut hier une grosse querelle avec ses voisins.

LA BONNE.

Vous me faites trembler , en vérité. Quoi ! c'est donc pour outrager Dieu que vous allez à l'église ? Ecoutez-bien ceci , mes bonnes gens.

Un jour Jesus trouva à l'entrée du temple des hommes qui vendoient des pigeons pour les sacrifices , & d'autres qui étoient là pour changer les pieces d'or en monnoie ; car il venoit à ce temple des étrangers qui n'avoient pas la monnoie du pays. C'est comme si l'on trouvoit dans le cimetièrè des vendeurs de cierges , & qui changeassent en liards les pieces de deux sous pour aller à l'offrande. Vous diriez : Mais , il n'y a pas de mal à cela. Jesus ne pensa pas comme vous ; & lui , qui étoit le plus doux de tous les hommes , fit un fouet avec des cordes , & s'en servit pour chasser tous ces gens-là , en disant : Ma maison est un lieu de priere , & vous en faites une caverne de voleurs.

Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier ;

c'est que l'église est la maison de priere ; qu'on ne doit y aller que pour servir Dieu , en le priant ; & que toutes les fois qu'on y fait autre chose , on devient de vrais voleurs , puisqu'on vole à Dieu le respect , l'adoration , & les autres devoirs qu'on doit lui rendre.

Madame Pernot va nous dire le reste du symbole des Apôtres.

MADAME PERNOT.

Je crois au Saint-Esprit , à la sainte Eglise catholique , la communion des Saints , la rémission des péchés , la résurrection de la chair , & la vie éternelle.

LA BONNE.

Voici ce que nous devons croire par rapport au Saint-Esprit : Qu'il est Dieu comme le Pere & le Fils : Qu'il nous sanctifie , c'est-à-dire , qu'il vient dans nos ames pour en chasser le péché , pour y faire régner les vertus , en y allumant le feu de l'amour de Dieu. Enfin , il vient nous éclairer. Vous vous plaignez de votre ignorance , mes bonnes gens : vous ne savez pas lire ; vous n'avez pas étudié comme les Prêtres &

les savants. Eh bien , si vous receviez le Saint-Esprit , dans le moment vous seriez plus habiles dans les choses de Dieu , que tous les Docteurs avec leurs études. Oui , ma chere Nanon , vous deviendriez une fille savante dans la science du salut , quoique vous ne sachiez que filer en gardant vos moutons. Les Apôtres saint Pierre , saint Jean , saint André , & plusieurs autres , n'étoient que de pauvres pêcheurs , qui étoient plus grossiers & plus ignorants que les gens de la campagne : eh bien , au moment où ils eurent reçu le Saint-Esprit , ils devinrent d'habiles prédicateurs , qui convertirent tout le monde.

LE FERMIER.

Cela feroit drôle , si je devenois un habile prédicateur. Si nous recevions le Saint-Esprit , Mademoiselle , nous n'aurions donc plus besoin d'avoir un Curé pour nous prêcher ? J'aimerois assez cela , nous ne payerions plus la dîme.

LA BONNE.

La premiere chose que le Saint-Esprit vous apprendroit , mon cher , ce seroit d'écouter votre Curé , de le respecter ,

de lui obéir. Quand on est véritablement favant dans les choses de Dieu , on devient obéissant & humble ; car on reconnoît qu'on est naturellement méchant & foible ; qu'on ne peut rien, qu'on ne vaut rien ; qu'on est capable de faire toutes sortes de sottises ; qu'on a besoin des bons conseils de ceux que Dieu a établis pour nous gouverner. Maître Nicolas, aussi-bien que Mere-Jeanne, oublie toujours que leur Curé leur tient la place de Dieu ; que c'est Dieu qui leur commande de lui obéir ; que manquer de respect pour son Curé, c'est en manquer à Dieu. Vous vous plaignez d'être obligés de payer les dîmes : mais votre Curé se plaint-il de la peine qu'il a à vous prêcher & à vous instruire ? Quand il y a un malade dans un hameau éloigné , qu'il faut aller le confesser , lui porter Notre - Seigneur dans un temps de neige , de pluie , ou dans les grandes chaleurs , vous reproche-t-il la peine qu'il prend ? Combien de fois est-il obligé de se lever la nuit , de quitter son dîner ou son souper pour les malades ? & il faut , par dessus le marché , qu'il supporte vos mauvaises humeurs , vos plaintes , vos murmures , votre désobéissance , votre mauvaise foi.

LE FERMIER.

Le voilà bien malade. Tenez, Mademoiselle, nous avons mille fois plus de peine que Monsieur le Curé ; mais nous ne sommes pas si délicats. Il est bien nourri, bien couché, bien vêtu, bien servi ; il ne dépend de personne : voyez qu'il est à plaindre !

LA BONNE.

Sans contredit, il est bien à plaindre de vivre avec des hommes ingrats & pires que les bêtes. Si l'on fait du bien à un chien ou à quelque autre animal, il vous aime, il vous caresse, il vous est fort attaché. Savez-vous bien que votre Curé, qui est un homme savant, pourroit vivre beaucoup plus à son aise dans une ville, où il n'auroit pas tant de mal en un an, qu'il en a ici dans un mois ; où il trouveroit bonne compagnie ; où l'on ne chercheroit point à le tromper, comme vous faites tous tant que vous êtes.

LE FERMIER.

Ne vous fâchez-pas, Mademoiselle : ce que j'en dis, c'est par façon de parler ; je n'y entends pas malice. Il y a

Partie I. D

des Curés honnêtes gens , qui gagnent bien le pain qu'ils mangent. Je vous ai déjà dit que je n'ai rien à dire contre celui que nous avons à présent : c'est un brave homme , qui assiste bien les pauvres ; qui ne fait point de magot , comme l'autre qui a laissé dix mille livres à ses parents , & qui n'avoit pas le sou quand il est entré dans la cure : nous le connoissions bien ; il étoit fils d'un paysan comme nous.

L A B O N N E .

Nous ne sommes pas ici pour dire du mal de notre prochain , & sur-tout de ceux à qui nous devons du respect. Si votre défunt Curé a fait une faute , en amassant beaucoup d'argent , vous ne ferez pas damnés pour cette faute qu'il a faite ; il en répondra tout seul devant Dieu : mais vous ferez fort bien condamnés pour avoir critiqué sa conduite , pour avoir mal jugé de ses actions. Dans le temps que Jesus vivoit sur la Terre , les Prêtres étoient les plus méchantes gens du monde ; plus méchants que ceux qui volent & qui tuent sur le grand-chemin : Jesus-Christ leur reprochoit à tous moments leurs défauts ; & malgré cela , il disoit au peu-

ple : Vos Prêtres sont les plus méchants de tous les hommes ; mais ils vous parlent de la part de Dieu ; ainsi faites ce qu'ils vous disent , & ne faites pas ce qu'ils font. Je vous en dis autant : si vous aviez un Curé vicieux , il ne faudroit pas suivre ses mauvais exemples ; mais il faudroit le respecter , parce qu'il tient la place de Dieu ; ne jamais parler de ses défauts ; ne point souffrir qu'on en parlât ; ne point juger mal de ses actions ; & faire ce qu'il vous prêcheroit , quand même il ne le feroit pas lui-même.

LE FERMIER.

Vous dites qu'il ne faut pas souffrir qu'on parle mal du Curé : est - ce que j'ai la langue des gens dans ma poche ? Ils grondoient contre le défunt , parce qu'il étoit avare : ils grondent contre celui-ci , parce que c'est un chipoteux qui regarde à tout : est - ce ma faute à moi ?

LA BONNE.

Oui, Maître Nicolas, c'est votre faute. D'abord , vous leur donnez mauvais exemple , en parlant mal de lui tout le premier , ainsi que de tous les autres

Prêtres. Si quelqu'un raconte une mauvaise histoire sur le Curé ou ceux des environs , vous en riez avec les voisins, vous en parlez avec vos domestiques. Savez-vous ce qui en arrivera ? comme ils voient que vous parlez mal de vos supérieurs , ils parleront mal de vous quand ils seront entr'eux. Vous leur apprenez de bons tours pour voler le Curé, & ne pas lui payer exactement la dîme : eh bien , ils ne se feront pas un scrupule de vous voler vous-même.

MADAME PERNOT.

Mademoiselle , est-ce que c'est voler que de ne pas payer la dîme ?

LA BONNE.

Tout aussi - bien que si vous preniez de l'argent dans la poche de votre Curé. C'est Dieu même qui a ordonné qu'on donnât la dîme aux Curés : elle leur appartient ; c'est leur bien que vous retenez , quand vous ne la payez pas exactement ; c'est retenir le bien d'autrui. Or retenir le bien d'autrui , de quelque maniere que ce soit , c'est être un voleur ; il n'y a point à marchandier là-dessus.

MADAME PERNOT.

Je vous suis bien obligée, Mademoiselle, de la peine que vous prenez à nous instruire : je n'avois jamais réfléchi à ce que vous dites ; je tâcherai d'en profiter, & Monsieur le Curé en profitera aussi. J'ai des poules, & je lui dois bien des poulets de dîme, je vous assure : il les aura pas plus tard que demain, quand il devroit ne m'en pas rester un seul. Je ne veux pas avoir cela sur ma conscience, & être une voleuse.

MERE-JEANNE.

Oh ! vraiment, si cela est un vol, j'en ai bien d'autres à me reprocher. Je veux vous faire tout haut ma confession. J'avois deux truies pleines : je fis vendre plus de la moitié des petits cochons au marché de la ville ; puis je dis au Curé qu'on me les avoit volés.

LA BONNE.

Eh bien, Mere-Jeanne, vous futes assurément une voleuse & une menteuse dans cette occasion ; & vous êtes obligée de restituer au Curé ce qui lui

appartenoit. Ceci est de grande conséquence, mes bonnes gens. Quand on a fait de ces fautes, & qu'il faut aller à confesse à Pâques, on n'ose dire cela ni à M. le Curé ni à son Vicairé; & si le vol est considérable, on fait de mauvaises confessions & des communions sacrileges.

MÈRE-JEANNE.

Je vous dirai bonnement que je ne me suis jamais confessée de cela, parce que je croyois que c'étoit une gaillardise plutôt qu'un péché. J'ai toujours entendu dire que c'étoit pain-béni de tromper les gens d'eglise: & puis, si j'avois parlé de ces cochons à M. le Curé, il se seroit défié de moi une autre fois, ou il m'auroit reproché cela en paroles couvertes. Il est bien malin notre Curé.

LA BONNE.

Et vous bien ignorante, Mere-Jeanne, puisque vous ne savez pas que votre Curé, non-seulement ne peut pas vous parler de votre confession, mais qu'il ne peut pas même y penser volontairement, sur-tout pour vous mépriser

ou vous faire de la peine. Nous parlerons de cela plus amplement, quand il sera question de la confession : je veux seulement vous prier de faire une remarque. Ceux qui vous ont dit que c'étoit pain-béni de voler les gens d'Eglise, sont coupables des péchés que vous avez faits à cette occasion ; & vous aurez sur votre conscience les fautes que vos enfants, vos domestiques & vos amis commettront pour vous avoir entendu répéter ce discours. Continuons l'explication du symbole, & appliquons-nous-y avec attention.

Vous dites que vous croyez à la sainte Eglise : mais il faut savoir ce que c'est que l'Eglise.

Charlot, vous allez au catéchisme ; qu'est-ce que l'Eglise à laquelle nous devons croire ?

CHARLOT.

Je pense que l'Eglise, c'est la place où nous allons prier Dieu, & où M. le Curé dit la Messe & les Vêpres tous les Dimanches.

LA BONNE.

Me diriez-vous bien, Charlot, les

chançons que cet homme chantoit avec son violon dimanche passé ?

LE FERMIER.

Oh ! pour cela , il les fait sur le bout du doigt ; il nous les chante tous les jours les après souper , cela nous amuse. Charlot a bonne mémoire , Mademoiselle.

LA BONNE.

Oui , pour apprendre des chansons , & non pas pour retenir son catéchisme ; & c'est la faute de son pere. L'entendez - vous , Maître Nicolas ? Si vous demandiez à votre fils son catéchisme tous les soirs , comme vous lui demandez ces chansons , il le retiendrait. Vous répondrez de son ignorance.

LE FERMIER.

Est-ce qu'il n'a pas bien répondu , Mademoiselle ? J'aurois dit tout comme lui : l'Eglise , n'est-ce pas la même chose que la paroisse ?

LA BONNE.

Vous vous plaignez de ce que M. le Curé garde trop long-temps vos en-

fants au catéchisme : savez-vous bien ce que je ferois , si j'étois à sa place ? C'est que les peres & meres ne feroient point leurs Pâques , s'ils ne venoient pas au catéchisme eux-mêmes , puisqu'ils l'ont oublié.

LE FERMIER.

Mais , Mademoiselle , ce n'est pas notre faute si nous n'avons point de mémoire & d'esprit. Pourquoi Dieu nous a-t-il faits si bêtes ?

LA BONNE.

Vous avez bien de la mémoire pour vos intérêts , Nicolas. Si je vous disois : Je vous donnerai dix louis d'or dans un mois , à condition que vous saurez bien votre catéchisme , vous retrouveriez bien de l'esprit & de la mémoire ; vous le sauriez sur le bout du doigt , comme vous dites : mais on ne gagne pas de l'argent à s'instruire , on ne gagne que le Ciel ; cela ne vaut pas la peine de s'y appliquer ! Et moi , je vous dis , de la part de Dieu , que vous irez en Enfer , si vous continuez à être ignorant par votre faute. Ecoutez ce que c'est que l'Eglise.

C'est l'assemblée de tous les Chrétiens, qui sont gouvernés par le Pape & par les Evêques. Le Pape est le chef, c'est-à-dire, la tête de l'Eglise : c'est comme une grande maison dont tous les Evêques sont les pierres ; & le Pape est le fondement sur lequel elle est bâtie.

LE FERMIER.

Ce sont les gens d'Eglise qui disent cela, Mademoiselle, parce qu'ils sont bien aises d'être les premiers. Voilà ce que disent les gens de Geneve, quand nous allons au marché. Ils disent encore bien d'autres choses, dont je ne me souviens pas.

PIERRE.

Et votre cousin le Genevois, notre Maître ; quand il vient à la ferme, il se moque de moi parce que je crois au Pape. A cela près, il est bon homme. Dites-moi, Mademoiselle, est-ce que cet homme-là n'est pas Chrétien ? Tout le monde le montre au doigt & le hait.

LA BONNE.

Tous ceux qui le haïssent ont tort, mon ami. Il ne faut pas l'écouter, ni

croire ce qu'il dit, quand il parle de religion : mais, au lieu de le haïr, il faut avoir pitié de lui, & demander à Dieu qu'il l'éclaire ; car il est bien malheureux. Jesus-Christ a versé son sang pour cet homme : il est en état de se convertir, & fera peut-être un grand saint. A présent il n'est pas de l'Eglise de Jesus, car celle-là a pour chef le Pape & les Evêques. Quand un Ange viendrait du Ciel vous dire que cette Eglise n'est pas celle de Jesus, il ne faudroit pas le croire. Ecoutez - moi, je vous prie, Maître Nicolas : je ne crois pas cette chose-là, parce que les gens d'Eglise me l'ont enseignée, c'est parce que Jesus me l'a dit lui-même.

N A N O N.

Est-ce que vous avez jamais vu Jesus-Christ, Mademoiselle ? vous nous dites qu'il vous a parlé.

LA BONNE.

Jesus est mort long-temps avant que je fusse au monde, ma chere ; mais les Apôtres, qui ont vécu avec lui, ont fait un livre dans lequel on a écrit un grand nombre de ses paroles & de ses

actions. On appelle ce livre le saint Evangile ; & M. le Curé y lit tous les dimanches à la messe , ce qu'il vous explique ensuite dans le prône : & comme je suis sûre que Jesus a dit tout ce qui est écrit dans ce livre , je le crois fermement.

MADAME PERNOT.

Je le crois aussi , Mademoiselle : mais dans nos boutiques , où nous vendons des liqueurs , il vient toutes sortes de gens pour en boire : je ne les écoute guere ; cependant on entend quelques mots par-ci par-là , & ce ne sont pas les bons qu'on retient. Il y a un homme sur-tout que je ne vois jamais entrer sans être fâchée , quoiqu'il soit un noble & qu'il paye bien , car il a toujours quelque chose à dire contre la religion. Il a beaucoup étudié ; & comme il est savant , on le croit plus qu'un autre , & l'on ne fait que lui répondre. Il dit que le papier souffre tout , quand on lui parle de l'Evangile , & que c'est une histoire faite à plaisir : que faut-il lui répondre ?

LA BONNE.

Vous n'êtes pas chargée de lui

répondre , Madame Pernot ; mais bien de le faire taire , quand il parle contre la religion. Il vaut mieux perdre sa pratique , que de voir chaque jour salir votre boutique par ses discours empoisonnés. Il faut donc lui dire honnêtement : Monsieur , vous me faites beaucoup d'honneur de venir chez-moi , & quand vous y viendrez , je ferai tous mes efforts pour vous bien servir ; mais , je vous prie , ne parlez jamais contre la religion. Je ne suis qu'une femme ignorante , qui ne pourroit pas vous répondre ; mais en récompense , il y a cent mille hommes plus habiles que vous , qui la croient , & qui ne la croiroient pas , s'ils n'avoient de bonnes raisons pour cela.

Retenez-bien cela , mes bonnes gens ; vous ne pouvez pas étudier comme les docteurs , & cela n'est pas nécessaire : mais ces docteurs , ces savants qui ont étudié toute leur vie , des Princes , des Rois , de grands Seigneurs , des riches , croient ce qui est écrit dans l'Évangile : vous pensez-bien qu'ils ne le croient pas comme des fots , & sans l'avoir bien examiné ; nous devons suivre leur exemple.

'LE FERMIER.

Vous me faites faire une réflexion, Mademoiselle. Le Maître de Lafleur vient ici toutes les années : il est bien habile au moins, car quand il a été jeune, il a étudié pour être Prêtre. Quand il y a des malades, il va les voir lui-même, & les sert comme s'il étoit un valet : il donne tout ce qu'il a aux pauvres. Oh dame ! c'est celui-là qu'il faut voir dans l'Eglise ; il y est ni plus ni moins tout comme une statue, & prie Dieu de si bon cœur, qu'il donne envie de le faire. Quand il me rencontre, il me dit quelques bonnes paroles ; & il me vient dans la pensée : Cet homme-là n'est pas comme les prédicateurs, qui en disent plus qu'ils n'en font ; car il en fait plus qu'il n'en dit. Je vois bien pourquoi cela à présent : c'est qu'à force d'avoir étudié, il croit ce qui est dans l'Evangile beaucoup plus que les autres, & que moi tout le premier.

LA BONNE.

Vous avez raison, Maître Nicolas : mais moi, qui passe toute ma vie à Paris, j'en vois bien d'autres. J'ai vu

dans les Hôpitaux, des Marquises, des Duchesses, & même des Princesses, qui nettoyoient les pauvres malades, qui les servoient, qui leur rendoient les services les plus bas. Celles-là n'avoient pas étudié; mais elles avoient reçu le Saint-Esprit, qui les rendoit bien savantes. Demandez-le beaucoup, mon ami, & pensez souvent: Jésus m'a dit d'obéir à l'Eglise, c'est-à-dire, à mes Pasteurs, qui sont le Pape, les Evêques & mon Curé: je veux les aimer, les respecter, leur obéir, comme si c'étoit à Dieu-même; & comme ils ne m'apprennent que ce que Jésus a dit dans l'Evangile, je les écouterai comme si c'étoit Jésus-Christ qui me parlât; car je veux être un bon enfant de l'Eglise de Jésus-Christ.

Passons à un autre article du symbole des Apôtres. Nous en sommes à celui-ci: La communion des Saints. Entendez-vous ce que veulent dire ces paroles, Madame Pernot?

MADAME PERNOT.

Je vous avoue, Mademoiselle, que je ne suis pas plus instruite que les autres, quoique je sache lire & écrire. Jusqu'à présent je n'ai été occupée que

de mon commerce & de mes enfants, sans penser au bon Dieu, ou du moins, pas beaucoup; mais je veux me corriger.

LA BONNE.

Je suis bien édifiée de votre résolution, Madame Pernot; & j'espère que le bon exemple que vous donnerez dans la paroisse y profitera beaucoup. Par ces mots, *la communion des Saints*, on entend que tous les biens des enfants de l'Eglise sont en communauté.

N A N O N.

Est-ce que l'Eglise est comme le couvent du bourg, qu'on appelle la communauté?

LA BONNE.

A peu près, ma chère. Toutes les Religieuses qui sont dans ce couvent ont mis leur argent tout ensemble, & cela fait le trésor de la communauté. Parmi les Religieuses, il y en avoit de bien riches, qui ont donné beaucoup d'argent; il y en avoit aussi de pauvres, qui n'ont rien donné: eh bien, les riches ne sont pas mieux habillées, mieux vêtues que les autres.

l'argent du trésor sert à fournir aux besoins de celles qui n'avoient rien : l'Abbesse en a la clef, & c'est elle qui le distribue. De même tous les Chrétiens catholiques mettent leurs bonnes-œuvres, qui sont les richesses de l'autre monde, dans le trésor de l'Eglise. Il y a de saintes gens, qui ont beaucoup de richesses ; & nous autres pécheurs, nous sommes bien pauvres ; mais, comme l'Abbesse distribue l'argent des riches à celles qui n'ont rien apporté, de même l'Eglise distribue les bonnes-œuvres des Saints, & les offre à Dieu, pour obtenir la conversion des pécheurs. Ce trésor est bien riche, mes enfants ; car Jesus a commencé à y mettre son sang, ses mérites & ses souffrances, au prix desquels toutes les bonnes-œuvres des Saints mises ensemble ne sont pas autant qu'une goutte d'eau comparée à une grande riviere : mais il est si bon, qu'il veut bien qu'on mêle cette goutte d'eau avec les mérites de son sang ; & l'Eglise donne de ce trésor à chacun selon qu'il a plus ou moins de regret d'avoir offensé Dieu. C'est ce qu'on appelle le jubilé, les indulgences.



MADAME PERNOT.

Expliquez - moi , s'il vous plaît , ce que c'est que le jubilé , Mademoiselle. Quand celui de l'année cinquante arriva , j'étois bien jeune ; je me souviens pourtant que notre servante disoit que si l'on mouroit après avoir fait son jubilé , on iroit tout droit dans le Ciel.

LA BONNE.

Votre servante devoit dire tout ceux qui gagnent le jubilé : car tous ceux qui le font , ne le gagnent pas.

LE FERMIER.

Comment , Mademoiselle , j'ai jeûné exactement , j'ai été faire mes stations , & j'ai donné l'aumône ; après cela , je me suis confessé & j'ai communié : est-ce que cela n'étoit pas assez ? Que falloit-il faire de plus.

LA BONNE.

Vous convertir , mon cher. Or , se convertir , c'est confesser tous ses péchés ; c'est avoir un véritable regret de les avoir commis ; c'est être déterminé à mourir plutôt que de les commettre

encore. Quand on est dans cette bonne disposition , il y paroît , on se corrige ; & ceux qui n'y sont pas , ont beau jeûner , au lieu de gagner le jubilé , ils deviennent plus coupables , parce qu'ils ont ajouté à tous leurs autres péchés , ceux d'une mauvaise confession & d'une communion sacrilege , qui est le plus grand de tous les crimes.

L'article qui suit dans le symbole , est la rémission des péchés. Nous devons croire que Jesus a laissé aux Apôtres & à leurs successeurs , qui sont les Evêques , le pouvoir de remettre les péchés. Il leur a aussi donné la puissance de communiquer ce pouvoir aux Prêtres , c'est-à-dire , qu'ils peuvent donner ou refuser l'absolution comme ils le jugent à propos.

PIERRE.

Je vous assure , Mademoiselle , que je gronde toujours contre mon confesseur , quand il me refuse l'absolution , & que je pourrois le battre , si je l'osois ; cela fait qu'on est regardé dans une paroisse. Celui-ci n'a pas fait ses pâques ; & pourquoi ? Il faut qu'il ait commis quelque grand péché qu'on ne fait pas , & qu'il soit bien méchant. Pourquoi

faire dire toutes ces pauvretés ? Ne vaudroit-il pas mieux donner l'absolution aux gens ? Qu'est-ce que cela leur coûte ?

LA BONNE.

On voit bien, mon pauvre Pierre, que vous ne savez pas ce que c'est que l'absolution. A quoi serviroit-elle à ceux qui ne sont pas convertis ? à les rendre plus méchants ; & le Prêtre qui donneroit cette absolution à des gens qui n'ont pas une grande envie de se corriger, commettrait lui-même un grand crime, qui le conduiroit en Enfer.

MÈRE - JEANNE.

Le Prêtre demande bien : Avez-vous envie de vous corriger ? On lui dit que oui ; mais, en bonne conscience, je crois qu'on promet plus qu'on ne peut tenir.

LA BONNE.

Si vous étiez bien assurée d'être pendue, lorsque vous parlerez mal de votre prochain, que vous vous mettez en colère, ou que vous direz un mensonge, croyez-vous, ma pauvre Jeanne, que

vous ne pourriez pas gagner sur vous de ne pas commettre ces fautes ?

MÈRE - JEANNE.

J'aurois bien de la peine à me corriger ; mais je crois pourtant que la crainte de passer par la main du bourreau me retiendrait.

LA BONNE.

J'en suis persuadée : & si Thomas devoit recevoir cent coups de nerf de bœuf toutes les fois qu'il iroit au cabaret , je suis bien sûre qu'on ne l'y verroit de sa vie. Nous pouvons tout ce que nous voulons comme il faut , mes bonnes gens ; avec la grace de Dieu , s'entend : & si après dix ans nos confessions sont les mêmes , nous avons raison de croire que nous n'avons pas eu un véritable desir de nous corriger , & que par conséquent , toutes nos confessions sont mauvaises.

NANON.

Mon Dieu , Mademoiselle ! si cela est , que deviendrons-nous ? car enfin , on ne peut pas empêcher que ces choses-là ne soient arrivées.

LA BONNE.

On peut réparer ces mauvaises confessions , ma pauvre Nanon : il en faut faire une générale qui réparera tout , & qui nous mettra en état d'obtenir la vie éternelle. C'est le dernier article du symbole. En disant ces paroles , nous devons croire qu'après cette vie , il y en aura une autre , qui ne finira jamais : Que cette autre vie fera éternellement heureuse pour ceux qui auront bien vécu , qui auront évité le péché , ou qui auront fait pénitence de ceux qu'ils auront eu le malheur de commettre ; pour ceux qui auront aimé Dieu , qui lui auront offert leur travail , leurs peines , leur pauvreté. Vous vous trouvez malheureux , mes bonnes gens , parce que vous manquez souvent du nécessaire , que vous êtes soumis aux riches , qui vous méprisent : cela passera bientôt ; & , je vous le répète , cela vous procurera un bonheur qui ne finira jamais.

N A N O N .

Est-ce aussi Jésus-Christ qui a promis ce bonheur aux pauvres , Mademoiselle ?

LA BONNE.

Oui , ma chere. Ecoutez-ce qu'il dit un jour en prêchant au peuple.

Il y avoit un homme riche , qui passoit ses jours à manger , à boire & à se divertir. Il y avoit à la porte de ce riche un pauvre , nommé Lazare , qui étoit couché sur un fumier : il étoit tout couvert de plaies , & les chiens venoient les lécher : il n'avoit pas d'autres Médecins ; car il ne possédoit rien dans le monde , & il souhaitoit de se nourrir des miettes de pain qui tomboient de la table du riche ; mais personne ne lui en donnoit. Enfin ce pauvre homme mourut , & comme il avoit souffert avec patience , les Anges le porterent dans le Ciel. Le riche mourut aussi , & fut précipité dans l'Enfer. Au milieu des flammes qui le dévoroient , il apperçut Lazare dans la gloire , & il eut bien voulu être à sa place ; mais on lui dit : Pendant que vous étiez sur la Terre , vous avez eu toutes vos commodités , vous avez joui de tous les plaisirs ; au lieu que le pauvre Lazare n'a eu que du mal : il est bien juste que chacun ait son tour , & qu'il soit heureux pendant que vous êtes misérable.

Le mauvais riche ne répondit rien , car il favoit bien qu'il avoit mérité les peines qu'il souffroit. Il demandoit seulement que Lazare trempât son doigt dans l'eau , pour en laisser tomber une goutte sur sa langue , qui étoit toute en feu. Hélas ! ce soulagement , qui étoit si peu de chose , lui fut refusé. Eh bien , Babet , voudriez - vous être riche comme ce misérable , & aller lui tenir compagnie dans l'Enfer ? ou être pauvre comme Lazare pendant quelques jours que vous avez à rester sur la Terre , & aller avec lui dans le Ciel ?

B A B E T.

Vous pensez - bien , Mademoiselle , que j'aimerois mieux ressembler au Lazare. Apparemment qu'il étoit patient dans ses maux , & moi , je ne l'ai pas été ; mais j'ai un grand desir de me corriger , & de faire cette bonne confession dont vous avez parlé.

L A B O N N E.

C'est le principal. Quand on a le bonheur d'être dans la grace de Dieu , il est bien aisé de faire son devoir , parce que cette grace nous aide & nous console

console dans nos maux : mais quand on est assez misérable pour être dans le péché mortel , il n'y a plus moyen de rien faire , pour ainsi dire. Une personne qui est dans le péché mortel , est un criminel qui est attaché avec une grosse chaîne de fer : il voudroit marcher , il ne le peut pas : il faudroit rompre cette chaîne , & il n'y a qu'une bonne confession , une sincere pénitence qui le puissent faire.

C H A R L O T .

Je vous demande pardon , Mademoiselle , si je vous fais une question. Apparemment que le mauvais riche avoit commis quelque grand péché , que vous ne nous avez pas dit , puisqu'il étoit damné ; car on ne va pas en Enfer à cause qu'on est riche.

L A B O N N E .

Ne me demandez jamais excuse pour me faire des questions , mon ami : nous ne sommes ici que pour cela , & je vous répondrai toujours avec plaisir. Ecoutez-bien ceci , mes bonnes gens : Babet a souhaité d'être riche ; je la prie de me dire pourquoi elle souhaitoit cela.

B A B E T.

Je vais vous dire la vérité, Mademoiselle. J'aime beaucoup à boire & à manger de bonnes choses ; j'aurois bien du plaisir à être couchée dans un bon lit , à faire grand feu dans l'hiver : je hais de filer & de travailler ; & il me semble qu'on est si heureux d'être à rien faire & de pouvoir dormir autant que l'on veut : quand j'étois jeune, j'aimois les beaux habits. Or les gens riches peuvent faire tout cela , & je pense qu'il n'y a point de mal ; ainsi ils vont en Paradis bien aisément.

L A B O N N E.

Cependant ce furent toutes ces choses qui conduisirent le mauvais - riche en Enfer. Il n'y a pas de péché à manger selon son appétit ; mais il en a beaucoup à ne penser qu'à manger , à dépenser de grandes sommes pour cela , à manger jusqu'à se faire mal. Voilà un des malheurs des riches ; c'est qu'ayant beaucoup d'argent , ils ont la liberté de satisfaire leur gourmandise & de manger trop ; au lieu que quand on n'a pour son dîner qu'un morceau de pain & un peu de soupe , on n'est pas tenté de manger trop,

PIERRE.

Oh ! pour cela , Mademoiselle , vous avez raison. Je fus il y a deux mois à une noce où il y avoit de bien bonnes choses ; je mangeai quatre fois plus qu'à mon ordinaire ; aussi en ai-je été bien malade pendant huit jours ; & j'ai donné la noce & les pâtés au Diable plus de cent fois.

CHARLOT.

Et moi , Mademoiselle , j'ai les boyaux plus larges le jour des Rois & le mardi-gras , que les autres jours. Je mange que cela fait trembler.

LA BONNE.

Ce seroit un malheur pour vous , Charlot , qu'on fît tous les jours les Rois , car vous vous rendriez malade ; & ce qu'il y a de pis , c'est que vous commettiez un grand péché en ruinant votre santé. C'est donc un bonheur pour vous & pour Pierre , de n'être pas riches , afin de n'être pas tous les jours de ces grands repas qui engagent à trop manger.



LE MANŒUVRE.

Et pourquoi ne dites-vous pas à trop boire, Mademoiselle ? Je ne passe pas un seul de ces jours sans m'enivrer, en sorte que ma femme les craint.

LA BONNE.

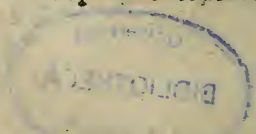
Et avec raison, parce que l'ivrognerie, aussi-bien que la gourmandise, entraîne un grand nombre de péchés. On jure, on querelle, on est pis qu'un Diable, & cela fait beaucoup souffrir une pauvre femme.

CHARLOT.

Mais si l'on avoit bon estomac, & qu'on mangeât sans se faire mal, je pense qu'il n'y auroit pas de péché, Mademoiselle.

LA BONNE.

Jesus ne nous dit point que le mauvais-riche mangeât jusqu'à se faire mal : mais le Lazare étoit à sa porte qui mouroit de faim, & il y avoit encore un grand nombre de pauvres qu'il auroit dû assister. Il ne le pouvoit pas, puisqu'il dépensoit tout son bien en



festins & en plaisirs. Voilà la cause de sa damnation, & de celle de tous les riches qui suivent son mauvais exemple.

Adieu, mes bonnes gens, à dimanche prochain : nous examinerons les commandements de Dieu, pour apprendre ce qu'ils ordonnent & ce qu'ils défendent ; car il est essentiel de le savoir pour faire notre examen de conscience, & nous confesser de toutes les fautes que nous avons faites contre ces commandements.



*TROISIEME JOURNÉE.*

Conversation particuliere.

MERE - JEANNE, LA BONNE.

MERE - JEANNE.

MADemoiselle, je vous prie, dans l'examen que vous ferez, de dire un mot sur les mauvaises compagnies. Il m'est revenu que mes filles, que j'ai mises à la ville pour apprendre une profession, ont trop de liberté: cela me tracasse la tête. J'ai prié leur maîtresse de les envoyer coucher ici tous les samedis, & elles retourneront le dimanche au soir. L'une est chez une couturiere, qui a dix ouvrières & ne travaille que sur la soie; l'autre est dans une bonne boutique: mais qu'est-ce que cela, si l'on n'a pas l'instruction? Voyez-vous, Mademoiselle, vous m'avez donné bien à penser.

LA BONNE.

Tant mieux, Mere - Jeanne: vous

me donnez bonne espérance. Une chose essentielle pour aller au Ciel, est d'avoir soin de ses enfants. Pour ce qui est de parler contre les mauvaises compagnies, cela viendra en son temps: si je le faisois tout de suite, vos filles se douteroient que c'est vous qui m'avez parlé, & elles seroient en défiance. Passons dans la salle où tout le monde nous attend.

LEÇON DE CATÉCHISME.

LA BONNE.

ALLONS, Charlot, dites-moi le premier des commandements de Dieu.

CHARLOT.

Oh! pour celui-là, je m'en souviens bien, car je le dis dans ma prière: le voici. Un seul Dieu tu adoreras & aimeras parfaitement.

LA BONNE.

Ce n'est pas le tout, mon ami, de favoir ce commandement par cœur, il faut encore comprendre ce que veulent dire ces paroles. Par ce commandement, Dieu nous commande deux

choses , & il nous en défend aussi deux autres. Voici ce que Dieu nous commande : de l'adorer , de l'aimer. Il faut vous apprendre d'abord ce que c'est que d'adorer Dieu. C'est reconnoître qu'il est bon , qu'il est sage , qu'il est saint , qu'il est puissant , qu'il est éternel ; en un mot , qu'il est infiniment parfait. Adorer Dieu , c'est reconnoître qu'il est le créateur du Ciel , de la terre , du soleil , de la lune , des étoiles & de tout ce qui est : c'est reconnoître que c'est lui qui vous a donné la vie , qui vous la conserve : qu'il est votre Dieu , votre Maître , votre Roi , votre Pere , votre Juge , & que rien n'arrive sans son ordre & sa permission.

N A N O N .

Vous dites là de bien belles choses , Mademoiselle : mais je suis une stupide , & je vous assure que je n'en retiendrai pas un mot.

L A B O N N E .

Je suis persuadée que vous n'oublierez pas tout , ma pauvre Nanon ; car vous avez bonne volonté , & Dieu bénira cette bonne volonté. Il vous don-

nèra l'esprit qui vous est nécessaire pour le connoître , l'adorer & l'aimer. Ah ça , Nanon ; vous passez votre vie à la campagne à filer en gardant vos moutons : qui empêche , lorsque vous arrivez à l'endroit où vous voulez vous arrêter , que vous ne vous mettiez à genoux ? & que vous ne disiez : Mon Dieu, vous êtes mon vrai Maître ; c'est vous que je veux servir en filant & en gardant mes troupeaux ; c'est pour l'amour de vous que je vais filer fans m'amuser , & que j'aurai attention à mon bétail. Cela est-il si difficile ?

N A N O N.

Pour cela , je crois que je m'en souviendrai. Mais quelquefois , Mademoiselle , il m'ennuie de filer roujours ; & je jette là ma quenouille pour aller ramasser ou des châtaignes , ou des noix , ou des pommes , selon ce qu'il y a dans l'endroit où je suis. Je mange toute la journée tant qu'il y a du fruit , cela me défennuie.

L A B O N N E.

Vous ne faites pas bien , ma chère : d'abord, c'est un péché de gourmandise ;

& puis cela vous donne des vers , & fera cause que vous mourrez bien jeune. J'ai eu une servante , qui avoit fait comme vous dans sa jeunesse : la pauvre créature s'étoit fait de si larges boyaux , que rien n'y tenoit ; elle mouroit de faim , après avoir mangé comme quatre , & son visage étoit couvert de gros vilains boutons , comme si elle eût eu la galle. Voulez-vous devenir comme cela , ma pauvre Nanon ?

N A N O N.

J'en ferois bien fâchée , Mademoiselle : mais je suis si fort accoutumée à manger continuellement , que j'aurai bien de la peine à ne le plus faire.

L A B O N N E.

C'est un bon moyen de gagner le Ciel , que cette grande envie de manger à tous moments. Le matin , quand vous arrivez avec votre morceau de pain pour déjeûner , vous pouvez manger du fruit à votre appétit ; mais quand le déjeûner est fini , il n'y faut plus toucher , & dire , toutes les fois que l'envie vous en viendra : Mon Dieu , pour l'amour de vous , je veux

surmonter ma gourmandise. Si Nanon a le courage de faire cela , elle deviendra une Sainte ; car le bon Dieu , pour la récompenser , lui donnera de grandes graces : il est si bon qu'il récompense tout ce que nous faisons pour lui , quoique nous ne fassions que notre devoir.

N A N O N.

Si je prie le bon Dieu toutes les fois que j'aurai envie de manger du fruit , je prierai donc toute la journée : car j'en ai envie à tous moments : oh ! cela seroit trop difficile , Mademoiselle.

L A B O N N E.

Vous le croyez , mon enfant ; mais vous vous trompez fort. Ah ça , je ne vous demande de faire cela qu'une seule semaine ; & si vous le faites bien , vous aurez un bonnet neuf dimanche prochain. Il ne faudroit pas mentir pour avoir ce bonnet , mon enfant. Vous pouvez me tromper , mais vous ne tromperiez pas le bon Dieu ; & au jour du jugement je vous reprocherois ce mensonge.



N A N O N.

Je suis bien gourmande , & j'aime à manger : mais j'aime encore mieux les beaux habits , & je vous obéirai. Y aura - t - il de la dentelle à ce bonnet ?

L A B O N N E.

Voilà la pauvre Nanon qui trouvoit trop difficile d'être sobre pour gagner le Ciel , & qui le trouve aisé à présent pour gagner un bonnet ! Je tiendrai pourtant ma parole , mon enfant ; je vous promets même de mettre une jolie dentelle à ce bonnet , à condition que vous demanderez pardon à Dieu de n'avoir pas promis de le faire pour l'amour de lui , & de l'avoir fait par vanité. Dites-lui bien que c'est pour obtenir la grace de penser souvent à lui dans la journée.

N A N O N.

Comment est-ce qu'il faut faire pour penser à Dieu , Mademoiselle ? cela me paroît impossible. Je puis penser à vous & aux autres personnes de ma connoissance , parce que je vous ai vue ;

mais je n'ai jamais vu le bon Dieu : je ne le connois pas comme je vous connois.

LA BONNE.

Ecoutez - moi bien, Nanon. Je suis sûre que vous penserez souvent à moi cette semaine , car vous penserez souvent à votre bonnet ; & je vais vous dire quelles seront vos pensées. Si ce bonnet a de la dentelle, il sera plus joli que tous les miens cette Demoiselle est bien bonne pourtant, de me donner ce bonnet ; je lui en ferai bien obligée. . . . Hé bien , mon enfant , voilà comme il faut penser au bon Dieu. Si vous ne le connoissez pas, vous ne pouvez vous empêcher de connoître les choses dont il vous fait présent.

N A N O N.

Ayez la bonté de me dire les choses que le bon Dieu me donne , Mademoiselle ?

LA BONNE.

Tout ce que vous voyez , ma chère sœur , tout ce que vous avez. Quand vous êtes assise au pied d'un arbre & que

vous travaillez , ne pouvez - vous pas lever les yeux au Ciel , & penser : C'est Dieu qui a fait ce beau soleil , ce beau Ciel ; & il l'a fait pour moi. C'est pour moi que le soleil fait mûrir le bled , les fruits , & toutes les choses dont je me nourris. O mon Dieu ! je vous remercie d'avoir été si bon pour moi. Une autre fois Nanon dira : les Rois ont de beaux palais , les riches ont de grandes maisons ; & moi , je n'ai pas même une pauvre petite cabane : mais il y a là-haut un magnifique palais que Dieu me destine , si je méprise les richesses qu'il ne m'a pas accordées , & si j'emploie ma vie à le servir & à l'aimer.

P I E R R E .

A vous entendre , Mademoiselle , on diroit que Dieu a fait le soleil exprès pour nous : ne l'a-t-il pas fait pour tout le monde ?

L A B O N N E .

Quand il y a long-temps qu'il n'a plu , il n'y a plus d'eau dans le torrent : aimez - vous bien ce temps - là , mon ami Pierre ?

PIERRE.

Vous savez bien que non , Mademoiselle : j'ai alors du mal comme un chien ; car il faut aller chercher l'eau bien loin.

LA BONNE.

J'avoue que cela est fort incommode : & si je faisois faire une bonne fontaine dans le bourg , qui vous épargnât cette peine , m'en auriez - vous obligation ?

PIERRE.

Belle demande ! Assurément , Mademoiselle , je vous bénirois toutes les fois que j'y prendrois de l'eau.

LA BONNE.

Mais , mon enfant , je n'aurois pas fait faire cette fontaine exprès pour vous : tous les gens du bourg s'en serviroient.

PIERRE.

Qu'est-ce que cela me feroit à moi , pourvu que j'eusse assez d'eau pour mon bétail & pour arroser le jardin ? ils pourroient prendre tout le reste , je ne

les en empêcherois pas. Mais vous êtes bien maligne, Mademoiselle: comme vous tournez tout cela ! N'est-il pas vrai que vous voulez dire que le soleil & les autres choses que Dieu a faites, c'est tout comme l'eau de la fontaine : ce que les autres en ont, ne diminue point ma part.

LA BONNE.

Tout justement, mon ami. Je vois bien que Pierre est un garçon d'esprit qui devine les choses. Vous avez donc autant d'obligation au bon Dieu, que s'il avoit fait le soleil & tout le reste pour vous seul ; puisque votre part n'est point diminuée de ce que les autres en prennent. Par conséquent, vous ne devriez jamais sentir la chaleur du soleil, sans penser à Dieu, & le remercier de l'avoir fait.

N A N O N.

Je vous assure, Mademoiselle, que je le ferai : mais quand le temps est sombre, qu'il pleut, qu'il tonne, qu'est-ce qu'il faut faire ?

LA BONNE.

Dans l'hiver, ou quand il fait mau-

vais temps & que le soleil se cache, toute la campagne a l'air triste & sombre : hélas ! notre pauvre ame est dans un état bien plus triste, lorsque Dieu l'abandonne, à cause que nous le quittons les premiers ; car Dieu est le soleil de notre ame. Il faut lui dire dans ces temps malheureux & sombres : O Soleil de mon ame ! venez la réchauffer ; venez la réjouir. Une autre fois, il faut penser que cette pluie, ce temps sombre, sont nécessaires pour les biens de la terre, qui périroient & seroient brûlés, s'il faisoit toujours un beau soleil. Il en est de même de mon ame : s'il ne m'arrivoit rien de fâcheux, si je n'avois que des plaisirs & point de peines, je vous oublierois, ô mon Dieu ! & je n'aurois point occasion de faire pénitence : je vous remercie donc de toutes les choses que j'ai à souffrir, je vous les offre : puisque vous me les envoyez, mon Dieu, je crois qu'elles me sont aussi nécessaires, que le temps sombre & la pluie le font à la terre.

MADAME PERNOT.

Vous avez raison de dire que si l'on n'avoit jamais que du plaisir, on ne penseroit guere au bon Dieu. Quand

j'ai du chagrin , je suis si dévote , je prie Dieu de si bon cœur ! mais c'est afin qu'il m'ôte mon chagrin , que je n'ai jamais regardé que comme un malheur.

LA BONNE.

Il n'y pas de mal à demander au bon Dieu la fin de ses peines , quand on en a , pourvu qu'on soit soumis à sa volonté , s'il ne juge pas à propos de nous ôter les occasions de chagrin. La prière n'est jamais perdue , si on la fait comme il faut ; & Dieu , qui ne juge pas à propos de nous ôter nos peines , parce qu'elles sont nécessaires à notre salut , nous accorde la patience pour les supporter ; ce qui est bien meilleur.

N A N O N.

Pourtant , Mademoiselle , c'est une chose bien terrible de souffrir. J'ai bien souvent mal aux dents ; & quand cela me tient , je crie , je pleure , je me tourmente , & je cours comme une folle sans savoir où je vais.

LA BONNE.

Cette impatience augmente considé-

ablement votre mal : il faut souffrir tranquillement , & l'on souffre moins.

A N N E.

Oh ! pour cela , il n'y a rien de plus vrai. Autrefois je faisois comme Nanon quand j'avois mal aux dents , & j'étois pis qu'une enragée : à présent , je me tiens assise , la joue malade dans ma main ; & je ne souffre pas la moitié tant depuis ce temps-là.

L A B O N N E.

Nanon suivra votre bon exemple , ma chere , & elle se servira de tout pour penser au bon Dieu. Par exemple, lorsqu'il y a une grande sécheresse , on voit la terre toute fendue , toute altérée , qui semble ouvrir la bouche pour demander & recevoir la pluie. Dans ce temps , on doit penser : Voilà comme est mon ame , lorsqu'elle est éloignée de Dieu : O mon Jesus ! venez la rafraîchir , la consoler , & lui faire porter du fruit. Quand il fait de la grêle , des vents , du tonnerre , il faut penser que Dieu est puissant & terrible : c'est pour punir nos péchés qu'il envoie cette grêle & ces vents , qui gâtent nos vignes :

Mon Dieu , conservez les biens de la terre , si nous devons en faire un bon usage ; mais si vous jugez à propos de nous punir , je me soumets à votre sainte volonté : si cet orage détruit nos champs , donnez-nous la patience pour souffrir la pauvreté qui en fera la suite ; je vous l'offre de bon cœur par avance.

LE FERMIER.

Pour ce qui est de prier Dieu de conserver nos champs , nous le faisons de bon cœur , car notre pain en dépend : pour ce qui est de se soumettre de bon cœur à les voir grêler , je mentirois comme un Diable si je le disois. Pensez donc ce que c'est , Mademoiselle : on sue à labourer la terre , à la fumer ; on y jette de bon bled : toute l'année on travaille aux vignes ; cela va à merveille. On compte sur une bonne moisson , sur une bonne vendange : on dit , il y aura tant pour payer la taille , tant pour le maître ; & puis quelques sous de côté pour marier des enfants qui se font grands , pour payer l'apprentissage des autres : il faut des bas , des fouliers , des habits ; avec bonne récolte , on pourvoira à tout : & voilà qu'au milieu de ce beau compte ,

une grêle arrive, qui détruit tout, & qui vous met à l'aumône. Oh ! vous n'y pensez pas, Mademoiselle, quand vous dites qu'il faut se soumettre à cela sans murmurer.

LA BONNE.

Je vous répéterai ce que j'ai dit à Babet, Maître Nicolas : quand vous avez bien juré ; cela raccommode-t-il votre champ & vos vignes ?

LE FERMIER.

On fait bien que non : mais, comme dit Babet, cela soulage ; on créveroit, si l'on ne se plaignoit pas.

LA BONNE.

Eh ! de qui vous plaignez-vous, mon ami ? contre qui murmurez-vous ? contre Dieu lui-même ; contre un Dieu qui pouvoit vous ôter la vie, aussi facilement qu'il vous a ôté une partie de votre bien : contre un Dieu qui pourroit sans injustice vous jeter dans l'Enfer que vous avez mérité : contre un Dieu qui pourroit vous rendre perclus de tous vos membres, vous réduire à l'aumône ; qui vous donne plusieurs

bonnes années contre une mauvaise : contre un Pere qui connoît vos vrais besoins , qui fait que vous avez plus besoin de faire pénitence , que d'avoir une bonne récolte ; qui ne vous châtie , que pour vous obliger de rentrer en vous - même , & de vous convertir. Vous murmurez contre un Maître infiniment bon : car mettez la main sur votre conscience , comment le servez-vous ? Si vous aviez dans votre maison un valet qui vous servît aussi mal ; qui refusât de vous obéir ; qui fît votre ouvrage avec tant de négligence ; vous le chasseriez comme un coquin : vous lui diriez qu'il ne gagne pas le pain qu'il mange. Cette justice que vous feriez d'un mauvais valet , vous ne voulez pas que Dieu la fasse de vous ! Rougissez de honte de vos murmures , mon pauvre Nicolas. Adorez la bonté de Dieu , quand il vous donne une bonne année. Adorez sa justice , quand il vous en envoie une méchante. Pensez que Dieu fait très-bien que vous avez la taille à payer , & des enfants à pourvoir ; & que si vous le serviez de votre mieux , il ne vous puniroit pas si souvent. Ce sont vos murmures qui attirent ses châtimens.

M A R I E.

Mademoiselle , je suis toute émerveillé des belles choses que vous avez dites à Nanon. Elle peut adorer Dieu bien souvent dans la journée , en filant sa quenouille : mais moi qui suis toujours un pied en l'air , comment voulez - vous que je m'acquitte de ce devoir ?

L A B O N N E.

Vous le pouvez tout comme Nanon , quoique ce soit d'une autre maniere. Je vous assure qu'une servante qui fait bien son devoir , a autant de moyens de devenir une Sainte , qu'une Religieuse qui est dans le couvent le plus austere.

M A R I E.

Vraiment je n'ai pas l'ambition de devenir une Sainte ; ce seroit une chose impossible avec tout le tracas que j'ai dans la tête : je serois très - contente d'avoir la derniere place dans le Ciel , quand je devrois être derriere la porte , comme l'on dit.

L A B O N N E.

Et l'on dit fort mal , ma pauvre

Marie. Mettez - vous bien dans la tête qu'il faut être une Sainte pour entrer dans le Ciel , & que vous le deviendrez sûrement & aisément , si vous voulez suivre mes conseils. D'abord il faut changer de Maître ; ce n'est plus M. le Marquis que vous allez servir.

M A R I E.

Je vous demande pardon , Mademoiselle : mais je suis contente de ma condition , quoique j'y aie du mal comme un chien , & je n'en veux point fortir : Madame la Marquise est la meilleure Dame du monde ; & s'il n'y avoit qu'elle , je serois trop heureuse.

L A B O N N E.

Je ne vous propose pas de quitter la maison où vous êtes , mon enfant : mais de prendre un autre Maître en y restant. C'est au bon Dieu auquel il faut vous engager , ma bonne fille. C'est lui qui vous a fait naître dans un état où vous êtes obligée de servir ; & c'est lui que vous devez regarder dans la personne de vos Maîtres , & de tous ceux avec lesquels vous avez affaire. Ainsi il faut vous louer au bon Dieu ,
&

& lui dire : Mon Dieu , j'ai travaillé jusqu'à ce jour pour être nourrie & gagner mes gages ; à présent je servirai pour gagner le Ciel , pour vous obéir , à vous qui êtes mon vrai Pere , mon vrai Maître : mon état est bien fatigant ; mais je crois qu'il vaut mieux pour moi être une pauvre servante , que d'être une grande Dame ; parce que vous qui êtes mon bon Pere , avez choisi cet état pour moi : vous savez ce qu'il me faut , mon Dieu ; sans doute que je me serois perdue , si j'eusse été riche ou de qualité.

M A R I E.

Tenez , Mademoiselle , j'ai bien de la peine à croire cela. Il me semble que j'aurois si bien servi le bon Dieu , si j'avois été riche. J'aurois donné l'aumône ; je n'aurois pas méprisé les pauvres ; j'aurois été tous les jours à la messe , au sermon.

L A B O N N E.

Dites-moi , ma chere , croyez-vous que Dieu fait tout ; qu'il voit tout ; qu'il peut tout ? Croyez-vous qu'il vous aime ?

M A R I E.

Oui, Mademoiselle, je crois toutes ces choses ; cela est dans mon catéchisme, & Madame me le fait répéter souvent.

L A B O N N E.

Si vous aviez des enfants, ma bonne Marie ; que vous connussiez quel est l'établissement qui seroit le meilleur pour eux, & que vous fussiez la maîtresse de leur donner cet établissement, sans qu'il vous en coutât aucune peine, manqueriez-vous à le faire : & si une mere disoit, je ne veux pas que mon fils prenne cet état, parce qu'il seroit heureux, & que je veux qu'il soit misérable ; seroit-elle une bonne mere ?

M A R I E.

Ce seroit la plus méchante femme du monde. Mais il n'y a pas de ces meres-là ; chacun fait du mieux qu'il peut, pour bien établir ses enfants : & si j'en avois, je travaillerois jour & nuit, pour les mettre dans un état où ils fussent honnêtes-gens & heureux.

L A B O N N E.

Eh bien, ma chere Marie, Dieu est

le Pere de tous les hommes ; il fait quel est l'établissement , c'est-à-dire , l'état qui leur convient le mieux ; & il n'a pas besoin de travailler pour leur donner cet état. Croyez - vous qu'il ait moins de bonté pour les hommes , qu'une mere en a pour ses enfants ? Il ne lui en auroit pas coûté davantage de vous faire Princesse , que de vous faire servante , riche que pauvre : mais il a prévu que vous feriez mieux votre salut dans l'état où vous êtes , que dans une autre ; que vous auriez abusé des richesses : & c'est par miséricorde qu'il vous a refusé ces richesses. Aimerez-vous à en avoir qui vous menassent en Enfer ?

M A R I E.

Non assurément , Mademoiselle. Mais est-ce que tous les riches vont en Enfer ? j'en connois qui vivent comme des Saints.

L A B O N N E.

C'est parce que Dieu a prévu qu'ils feroient un bon usage des richesses , qu'il les leur a données : mais je vous assure que ces personnes riches qui vivent saintement , tremblent à la vue de leurs richesses. Elles s'humilient de ce

que Dieu ne les a pas trouvées dignes d'être pauvres. Elles sont toujours dans la crainte de faire un mauvais usage de leur bien ; car elles savent que Dieu leur en demandera un compte rigoureux. Croyez-vous que les riches puissent dépenser leur argent à leur fantaisie ?

LE FERMIER.

Eh ! qu'est-ce qui les en empêcheroit , je vous prie ? Y a-t-il du mal à faire bonne-chère , à se divertir ? Est-ce que leur bien n'est pas à eux ? Quand ils le dépensent , ils ne font tort à personne.

LA BONNE.

Le bien des personnes riches est à elles , mon pauvre Nicolas , comme la ferme que vous occupez est à vous.

LE FERMIER.

Vous badinez , Mademoiselle : il n'y a pas un pouce de terre qui m'appartienne dans cette grande ferme que je fais valoir ; tout est à mon Maître. Il est vrai que ce qu'elle produit est à moi , quand j'ai payé mon Maître ; mais les gens riches n'ont rien à payer.

LA BONNE.

Vous vous trompez , mon ami : les riches sont les fermiers du bon Dieu , & lui doivent payer leur ferme. Ils peuvent sans doute avoir une meilleure table & de meilleurs habits que les vôtres ; ils peuvent avoir un carrosse & des domestiques : mais il faut que tout cela soit réglé selon leur état , & non selon leur fantaisie ; s'ils alloient plus loin , ils pécheroient.

LE FERMIER.

Eh ! que pourroient - ils desirer de plus ? Si j'en avois autant que M. le Marquis , par exemple , je serois content comme un Roi.

LA BONNE.

Vous le croyez , mon cher : mais dites-moi , je vous prie : vous n'êtes pas fort riche à présent ; n'avez-vous jamais été plus pauvre ?

LE FERMIER.

Si j'ai quelques sous à présent , ce n'a pas été sans peine que je les ai gagnés. Quand je me suis marié , je

n'avois pas plus de terre qu'il y en a dans ma main : il a bien fallu s'uer pour acheter le peu que j'ai à présent.

LA BONNE.

Que souhaitiez-vous dans ce temps-là , mon cher ?

LE FERMIER.

Je souhaitois de pouvoir gagner de quoi nourrir ma femme & mes enfants, jusqu'à ce qu'ils fussent élevés & en état de gagner leur vie.

A présent , mon cher , vous avez de bonnes vignes , de bons champs ; & cependant , vous souhaitez autant de bien que M. le Marquis. Savez-vous ce qui arriveroit si vous l'aviez ? vous en souhaiteriez davantage , & vous ne seriez pas plus content que vous l'êtes aujourd'hui. Les besoins croissent avec le bien ; & plus on en a , plus on aura de compte à rendre à Dieu. Je vous le répète , si les riches dépensent au delà de leurs besoins , ils iront en Enfer avec le mauvais-riche , qui n'étoit point un voleur , un menteur , un jureur , un meurtrier. Jesus-Christ ne lui reproche aucun de ces crimes ; il dit seulement , qu'il passoit les jours à se divertir , &

laissoit le pauvre Lazare mourir de faim à sa porte. C'est une terrible tentation que d'être riche, mes bonnes gens ; car il est si aisé d'abuser des richesses ! il est bien plus facile de supporter la pauvreté, que de ne pas s'attacher aux richesses. Aussi Jesus dit-il qu'il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux. Or un chameau est une bête bien plus grosse qu'un cheval.

M A R I E.

Si cela est, Mademoiselle, il n'y aura donc pas un seul riche qui aille dans le Ciel ; car il est impossible à un cheval de passer par le trou d'une aiguille : on ne pourroit y faire seulement passer un mouton, ni même un poulet, quand il seroit bien petit.

L A B O N N E.

Non, ma chere, il n'y aura pas un seul riche en Paradis ; mais tous ceux qui ont beaucoup d'argent & de grandes terres ne sont pas riches. Il y en a qui ne sont point du tout attachés à leurs biens, & qui aimeroient mieux

les perdre que d'offenser Dieu. Ils n'ont de plaisir à avoir beaucoup, que parce que cela leur sert à assister les pauvres & à faire plaisir à leurs amis. Or ces riches-là, sont de véritables pauvres. Si, au contraire, vous n'aviez que cinq sous, & que vous fussiez prête à faire un péché pour conserver ces cinq sous, ou pour en gagner cinq autres, vous seriez le mauvais-riche. Vous sentez qu'il est plus aisé de s'attacher à cent louis d'or, qu'à cinq sous: ainsi, ma chere Marie, il faut tous les jours, en vous levant, adorer la bonté de Dieu, de ce qu'il vous a ôté l'occasion de faire bien des péchés, en vous ôtant les richesses auxquelles vous n'auriez pas permission de vous attacher. Il faut aussi lui demander la grace de ne point trop aimer le peu que vous avez, de peur de devenir un mauvais-riche malgré votre pauvreté.

M A R I E.

Je passerois encore d'être pauvre, Mademoiselle: mais voici ce que je trouve de plus insupportable dans mon état: c'est d'être soumise à faire la volonté des autres toute la journée, & jamais la mienne; d'être contrariée.

sur tout , grondée souvent mal à propos. Je ne trouve rien de si agréable que d'être une maîtresse de maison , qui commande , sans dire pourquoi elle veut que ceci soit à droite , & ceci à gauche.

L A B O N N E.

Si jamais vous devenez une maîtresse de maison , ma pauvre Marie , je suis persuadée que vous vous trouverez plus gênée que vous ne l'êtes à présent. Demandez-le à votre digne maîtresse Madame la Marquise ? Ne faut-il pas qu'elle soit soumise à mille personnes ? Elle ne commande qu'à ses domestiques ; & elle est forcée d'obéir à des gens beaucoup moins raisonnables qu'elle.

M A R I E.

Je conviens de cela pour Madame la Marquise ; mais tout le monde n'est pas comme elle : il y en a qui commandent sans obéir à personne.

L A B O N N E.

Vous vous trompez , ma chere Marie. Tout le monde est domestique dans cette vie. Les Rois dépendent des discours publics , des affaires : ils sont

obligés d'avoir une grande compagnie, quand ils voudroient être seuls, de s'appliquer quand ils voudroient être à ne rien faire; car ils doivent gouverner leur royaume. Les grands Seigneurs, les Princes mêmes, dépendent du Roi, de ses Ministres, de ses favoris. Il faut souvent qu'une grande Dame, qui est grosse jusqu'au menton, se tienne debout des heures entières dans la chambre de la Reine, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, toujours prête à se trouver mal.

N A N O N.

Eh! d'où vient y va-t-elle, Mademoiselle? Si j'étois à sa place, je resterois chez moi: n'a-t-elle pas son pain gagné?

L A B O N N E.

La grande Dame a des enfants à établir: elle est forcée de faire de la dépense: souvent elle manque de tout, parce qu'elle a un mari qui jette l'argent par la fenêtre; c'est-à-dire, qui le dépense en folies: il faut donc qu'elle aille à la Cour, pour tâcher d'avancer ses enfants, de leur ménager quelques

places. D'ailleurs, c'est un devoir pour les personnes de qualité, de se tenir souvent auprès de leur Maître. Je me souviens, quand j'étois jeune, d'avoir vu revenir le Roi de la chasse, à cinq heures du soir, à la Toussaint : il pleuvoit : il y avoit trois Princesses à cheval, qui étoient mouillées comme des soupes : tous les Seigneurs de la Cour, les Officiers, étoient trempés jusqu'aux os. Croyez - moi, mes bonnes gens ; il y en avoit plus de quatre, qui maudissoient la grandeur, & l'esclavage dans lequel leur rang les retenoit. Mais ce n'est pas tout : ceux qui vivent à la Cour, & dans le monde, sont dans une contrainte continuelle. On a du chagrin, on meurt d'envie de pleurer : voilà une compagnie qui arrive ; il faut renfoncer ses larmes, & prendre un visage riant. Dans cette compagnie, il y a un homme qui est ennemi de ceux qu'il visite ; un traître qui ne cherche qu'à leur faire du mal : il faut pourtant lui faire bonne mine, l'embrasser, répondre à ses caresses de chat, quoiqu'on sache qu'il ne flatte que pour égratigner.

PIERRE.

Ah ! pardi , si j'étois à leur place , je n'aurois pas tant de patience , & je traiterois ces traîtres comme ils le méritent.

LA BONNE.

Voilà un avantage de votre état , mon ami : on y dit franchement ce que l'on a sur le cœur ; au lieu que les riches ont des bienséances à observer , qui font un vrai esclavage. Oui , ma pauvre Marie , votre servitude n'est pas aussi rude que celle de ces gens-là. Mais voici de bien meilleures raisons de l'aimer : c'est que c'est l'état que Jésus a choisi pour lui-même ; je veux dire l'état de soumission & d'obéissance. L'Évangile ne nous dit rien , ou presque rien , de lui pendant trente ans , si non qu'il étoit soumis à Marie & à Joseph , & qu'il leur obéissoit. Il a dit de lui-même , qu'il n'étoit pas venu en ce monde pour être servi , mais pour servir. Un autre avantage que vous avez au dessus de votre maîtresse , c'est qu'elle n'est pas assurée de faire la volonté de Dieu , en vous commandant ; & que vous êtes sûre de la faire en lui

obéissant. Je vous répète donc que vous ne devez pas vous lever une seule fois, sans remercier Dieu des avantages de votre état.

M A R I E.

Vous croyez donc, Mademoiselle, que j'ai le temps de faire de longues prières? ah! vraiment non. On m'appelle d'un côté, on me crie de l'autre: il faut mettre mon pot au feu, courir au marché. Je vous l'ai dit, à peine ai-je le temps de me mettre à genoux pour dire un *Pater* & un *Ave*.

L A B O N N E.

Je ne vous dis pas qu'il faille vous mettre à genoux & retarder votre ouvrage. N'est-il pas vrai que vous pensez à quelque chose en vous habillant?

M A R I E.

Oui, Mademoiselle; mais penser ce n'est pas prier: quand on veut parler à Dieu, ne faut-il pas se mettre à genoux?

L A B O N N E.

Je connois des gens qui prient Dieu toute la journée sans se mettre à ge-

noux , excepté pour la priere du matin & du soir. Ecoutez bien , mes bonnes gens , ce que c'est que la priere. Etre à genoux , dire son chapelet , lire dans ses heures , en pensant à mille choses ; ce n'est pas prier , si c'est volontairement. Penser à Dieu , lui offrir ses actions , souhaiter de les faire pour lui obéir & pour lui plaire ; dire souvent , mon Dieu , faites-moi la grâce de bien faire ce que je fais ; voilà une véritable priere , & rien n'empêche qu'on ne la fasse plusieurs fois dans la journée.

L' A V E U G L E.

A ce que je vois , Mademoiselle , je n'ai jamais prié une seule fois pendant ma vie : j'ai pourtant souvent dit mon chapelet , mais c'est sans y penser. Je vois des gens qui font des heures à l'église , & je dis quelquefois en moi-même , que peuvent-ils tant dire ? Pour moi , je ne saurois faire aucune priere ; & je ne crois pas que Dieu me condamne pour cela : c'est que je ne le saurois , faute d'esprit.

L A B O N N E.

Quand vous allez prier quelqu'un de vous assister , que lui dites-vous ?

L'AVEUGLE.

Tout ce qui me vient dans l'esprit. Je leur dis que je suis une pauvre femme bien affligée, qui n'ai ni parents ni amis ; que je ne vis que de pain & d'eau ; & que souvent je n'en ai pas assez pour vivre ; que je couche sur la paille comme un pauvre chien, sans couverture pendant l'hiver : je leur montre mes pauvres haillons tout déchirés ; en un mot, je fais tout ce que je peux pour faire compassion. Cependant, au lieu de m'assister, on me rebute souvent. Alors, je pleure, je me dépîte, je maudis les riches qui ont le cœur si dur ; & puis la faim me force à aller tourmenter d'autres personnes, jusqu'à ce que l'on me donne. Oh ! cela est bien dur.

LA BONNE.

Il est vrai que cela est bien dur ; j'en conviens, ma chère : mais qui vous a appris toutes ces choses que vous dites aux personnes riches ?

L'AVEUGLE.

A-t-on besoin d'apprendre ces choses-là ? On sent la faim, la misère.

le froid : on le dit aux gens ; cela va tout seul.

LA BONNE.

Vous avez raison , ma chere. Quand la misere & la faim pressent , on n'a pas besoin d'apprendre à demander du secours. Mais , hélas ! comme vous le dites fort bien , les riches sont impiroyables , & l'on a bien de la peine à leur arracher quelques secours. Que ne dites - vous au bon Dieu ce que vous dites à ces personnes ? vous feriez une excellente priere , & vous ne feriez pas rebutée.

L'AVEUGLE.

Est-ce que le bon Dieu descendroit du Ciel pour me donner du pain ?

LA BONNE.

Il inspireroit aux riches de vous assister , ma chere. Mais je vous prie de bien m'écouter. Vous êtes bien pauvre , ma chere Babet ; mais votre ame est encore plus pauvre que vous ; & il faudroit commencer par chercher à soulager cette pauvreté , avant que de penser à l'autre. Que ne dites-vous au bon Dieu : Seigneur , je suis une pau-

vre femme bien affligée : je n'ai point de patience dans mes maux : je maudis ma pauvreté , que je devrois aimer , parce qu'elle vous plait , & qu'elle peut me conduire au Ciel : ma pauvre ame est plus aveugle que mon corps ; elle a plus de faim que lui ; elle est plus nue , plus misérable : ayez la bonté de la regarder ; elle vous fera pitié , mon Dieu ; vous lui ferez l'aumône : donnez-la moi , mon Dieu , pour l'amour de Jesus : donnez-moi votre amour : donnez-moi la patience : donnez-moi de la douleur de vous avoir offensé. Ce que je dis à Babet , mes bonnes gens , je vous le dis à tous : notre ame est plus pauvre qu'elle ; & il n'est pas difficile de conter au bon Dieu toutes nos miseres , & de lui demander l'aumône.

M A R I E.

J'ai quelquefois demandé la patience à Dieu , & c'étoit de tout mon cœur ; mais il ne me l'a jamais accordée.

L A B O N N E.

Le bon Dieu veut être importuné , ma chere. Babet vous a dit tout à l'heure que le besoin de manger lui

donnoit la force d'importuner les riches, quoiqu'ils la rebutent souvent : ne vous lassez pas d'importuner le bon Dieu ; il aime cela, & quoiqu'il paroisse quelquefois ne nous pas accorder ce que nous lui demandons, croyez que c'est pour nous engager à redoubler nos prieres, & qu'il nous accorde toujours quelque chose.

B A B E T.

Je ne puis croire cela, Mademoiselle. Combien de fois ai-je prié Dieu d'inspirer aux riches de m'assister ! Je l'ai encore fait aujourd'hui : cependant il ne m'a pas écoutée : je n'ai pas mangé de pain à dîner la moitié mon saoul ; cependant j'irai coucher sans souper, car je n'ai pas un liard.

L A B O N N E.

Écoutez, ma bonne mere. Jesus nous a dit qu'il falloît premièrement rechercher les moyens de gagner le Ciel, lui demander sa grace, & qu'il accorderoit les besoins du corps par dessus le marché. Vous n'avez jamais demandé au bon Dieu l'aumône pour votre ame ; c'est ce qui fait que vous n'obtenez pas l'aumône pour votre corps.

Cependant Dieu est si bon , que , malgré cette négligence , il pense à vous : il a inspiré à une personne de ma connoissance de vous donner un pain toutes les semaines , avec une couverture & une robe pour cet hiver.

MADAME PERNOT.

Et moi , je vous donnerai à dîner tous les dimanches , ma pauvre Babet , à condition que vous ferez tout ce que Mademoiselle vous dira.

L'AVEUGLE.

Que le bon Dieu bénisse cette personne , Madame Pernot , & vous aussi , Mademoiselle. Je veux faire tout ce que vous me direz ; je répéterai souvent la prière que vous m'avez dite , je vous le promets. Mon Dieu ! que vous avez de bonté de penser tous tant que vous êtes , à une pauvre misérable comme moi !

LA BONNE.

Ce n'est pas cette personne qui est bonne , ma chère ; c'est Dieu qui lui a donné la pensée de vous assister , pour vous récompenser de ce que vous venez ici apprendre ce qu'il faut faire pour

l'aimer & pour gagner le Ciel. C'est donc Dieu que vous devez remercier de ce pain ; car , en vérité , c'est à lui que cette personne le donne ; c'est donc Dieu qu'il faut remercier : il faut aussi le prier de lui donner sa grace , car elle ne souhaite que cela.

N A N O N.

Il me vient une pensée , Mademoiselle : c'est que Dieu est bien bon pour les pauvres , puisqu'il donne le Ciel aux riches qui les assistent , & qu'il envoie le mauvais-riche en Enfer , seulement parce qu'il n'a pas fait l'aumône au pauvre Lazare. Tenez , je commence à comprendre que les pauvres sont les favoris de Dieu. Vous nous avez dit aussi qu'il falloit souvent élever son cœur au bon Dieu ; comment faut-il faire pour cela ?

L A B O N N E.

Il faut faire tout ce que je viens de dire , ma chere. Par exemple , Marie en s'habillant , dira : Mon Dieu , je vous remercie de m'avoir fait servante : j'aime à l'être , parce que c'est votre sainte volonté ; je crois que c'est pour mon bien. En disant ces choses , Marie élève

son cœur à Dieu : elle aura accompli le premier commandement, en adorant & aimant son Créateur. La première chose qu'elle fait en se levant, c'est de courir à son feu ; s'il est éteint, elle bat le briquet ; s'il s'est conservé sous la cendre, elle le rallume.

M A R I E.

Et elle s'impatiente toujours en hiver avec ce maudit briquet, qu'il faut battre une heure. Le soir, chacun veut avoir son lit bassiné ; cela détruit tellement mon feu, qu'il n'en reste pas une étincelle ; ce qui fait que depuis quelque temps, je brûle une quantité de bois le soir, en faisant un grand feu.

L A B O N N E.

Que de trésors vous perdez pour l'autre monde avec votre impatience, ma pauvre Marie ! Quand vous trouvez que le feu s'est conservé, il faut dire en vous-même : Mon Dieu, conservez dans mon cœur le feu de votre divin amour. Vous devez aussi faire cette prière le soir, en le couvrant. Quand le feu est éteint, vous devez penser : Hélas ! voilà ce qui m'arrive tous les jours ;

vous me donnez des graces pour conserver votre amour dans mon cœur , & je n'en profite pas : ne permettez pas , ô mon Dieu ! que le péché éteigne ce divin amour dans mon ame. Quand elle bat le briquet avec bien de la peine , la bonne Marie doit dire : Quand mon feu est éteint , il faut battre bien long - temps pour avoir une étincelle : Hélas , mon Dieu ! quand j'éteins votre amour , il faut le rallumer par la pénitence ; & pourtant je ne veux rien souffrir : mon Dieu , donnez - moi le courage de réparer mes fautes : je vous offre la petite peine que j'ai à présent.

M A R I E.

Je pense que ce seroit se moquer du bon Dieu , de lui offrir si peu de chose. Que lui importe cette bagatelle ?

L A B O N N E.

Rien du tout , ma chere Marie : mais votre impatience l'offense , & il se plait à voir que vous la corrigez. Quand nous vivons avec les personnes , nous sommes charmés de voir qu'elles cherchent à nous rendre de petits services , parce que c'est une preuve qu'elles nous

aiment : il en est de même du bon Dieu ; il accepte les plus petites choses, quand nous les faisons pour lui plaire. Mais, dites-moi, Marie : si vous étiez dans votre ménage, & qu'il fallût tirer de votre poche l'argent pour payer le bois, allumeriez-vous un si grand feu ? N'aimeriez-vous pas mieux battre le briquet ?

M A R I E.

Je ménagerois plus le bois ; mais j'aurois soin de ne pas détruire le feu le soir, comme ils le font : tout cela me fait bien murmurer.

L A B O N N E.

Comme si vos murmures rallumoient votre feu ! Avouez, ma bonne Marie, qu'il y a de la sottise à se fâcher, quand cela ne racommode rien. Concevez aussi que la première qualité d'une bonne servante, est de se mettre dans la tête que le ménage de son Maître est le sien ; & de ne jamais faire dans la maison d'autrui, ce qu'elle ne voudroit pas qu'on fît dans la sienne. Je suis sûre, Marie, que si vous étiez une Maîtresse de maison, vous ne voudriez pas qu'on vous brûlât bien du bois, pour s'épar-

gner la peine de battre le briquet : or nous ne devons jamais faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

M A R I E.

Peut - être , si j'étois aussi riche que mes Maîtres , que je n'y regarderois pas de si près. Vraiment , il se fait bien des dépenses inutiles , & il se perd , dans la maison de M. le Marquis , bien des choses que je ne voudrois pas laisser perdre dans la mienne.

L A B O N N E.

Vous allez être bien étonnée & bien effrayée , ma chere Marie ; mais je dois vous dire la vérité. Toutes les fois que vous laissez perdre , casser , gâter quelque chose , dans la maison de votre Maître , par votre faute s'entend , vous êtes obligée à lui restituer l'argent que cela a coûté.

M A R I E.

Vous avez bien raison , Mademoiselle , de dire que je serois effrayée : tous mes gages ne suffiroient pas pour cela. Ce sont des bouts de chandelle qu'on laisse traîner jusqu'à ce qu'ils
soient

soient noircis ; alors on les jette dans le feu , cela le fait brûler plus vite , & épargne la peine de soufflet. Ce sont des vivres qui se gâtent , parce qu'on les oublie dans une armoire. C'est un verre , un plat qui se cassent , parce qu'ils n'ont pas été remis à leur place. C'est un rideau qui se déchire , parce qu'on le tire avec la main ; c'est plutôt fait que de tirer le cordon. C'est une serviette qui se brûle ou se noircit , jusqu'à ne pouvoir plus être blanchie sans emporter le morceau , par paresse de prendre un torchon : une lampe qui se renverse. Que fais-je , moi ? C'est mille autres bagatelles comme celles-là , qui ne sont rien pour des gens riches , & qui me ruineroient , moi , s'il falloit les payer.

LA BONNE.

Vous ne voudriez pas que je vous cachasse la vérité dans une chose d'où dépend votre salut , ma chere Marie. Cela va m'obliger à me servir de paroles dures , que je vous prie de me pardonner. Vous avez volé à votre Maître tout ce que vous avez laissé perdre. C'est une bagatelle pour lui , dites-vous : mais cette bagatelle auroit sou-

lagé un ou plusieurs pauvres. Si tous les domestiques, dans une maison, négligent les bagatelles dont ils sont chargés, cela fait une somme considérable au bout de l'an. Je vous le répète, vous êtes obligée à restitution.

M A R I E.

Vous me désespérez, Mademoiselle : je n'ai pas le moyen de faire cette restitution ; & puis, il faudroit une tête de fer pour penser à tout ; il y auroit de quoi devenir folle. Allez, je gagne bien ce qu'on me donne : le service est bien ingrat, quoique j'aie des Maîtres très-raisonnables.

L A B O N N E.

Non-seulement je ne veux pas vous tromper, ma chere Marie, mais je ne veux pas que vous vous trompiez vous-même ; cela est d'une trop grande conséquence. Vous n'êtes point obligée de faire plus que vous ne pouvez. Je fais bien qu'il y a des choses qui échappent, malgré qu'on en ait : je ne parle que des négligences volontaires, & de celles que l'on a par paresse ; celles-là rendent coupable.

M A R I E.

Mais comment les distinguer , celles-là , Mademoiselle ? Pensez donc que je suis une pauvre fille bien ignorante.

L A B O N N E.

Vous avez une conscience aussi savante que celle des plus grands docteurs : c'est elle qui vous avertira ; & je vous donnerai outre cela un bon moyen de vous juger vous-même , sans crainte de vous tromper. Supposez que vos Maîtres vous disent : Marie , jusqu'à présent il s'est perdu bien des choses dans la maison : eh bien , ménagez toutes ces choses , & nous vous les payerons à la fin de l'année ; ce sera une augmentation à vos gages : cette promesse vous donneroit-elle une meilleure tête que vous ne l'avez à présent ?

M A R I E.

Pour ne pas mentir , Mademoiselle , je crois que cela me donneroit plus d'attention que je n'en ai : un pauvre domestique a bien besoin d'amasser quelques sous pendant qu'il est jeune ; car , quand on est vieux , & qu'on ne

peut plus servir, il n'y a d'autre gîte que l'hôpital.

LA BONNE.

Ayez un peu plus de confiance en votre bon Maître, ma chere Marie; & croyez fermement qu'il aura soin de vous jusqu'à la fin.

M A R I E.

J'en suis bien persuadée, Mademoiselle: tant que Monsieur & Madame vivront, je pense bien qu'ils ne m'abandonneront pas; mais ils peuvent mourir.

LA BONNE.

Ce n'est pas de ces Maîtres-là que je veux parler, ma chere: ils peuvent mourir, comme vous le dites fort bien. Vous seriez bien bête, si vous pensiez que ce sont eux qu'il faut servir, & vous tuer le corps & l'ame pour une vingtaine d'écus qu'ils vous donnent par année. Ne sommes-nous pas convenus que c'étoit au bon Dieu que vous vous loueriez? qu'il seroit votre Maître? Celui-là ne meurt pas, mon enfant. C'est lui que vous devez servir

dans les personnes de vos Maîtres ; c'est lui qui doit vous récompenser. Si vous vous mettez bien cela dans la tête, vous ne penserez plus à ces gages qui sont si peu de chose ; & en pensant que Dieu vous destine le Ciel pour le service que vous lui aurez rendu, vous trouverez que vous faites bien peu de chose.

M A R I E.

J'en conviens, Mademoiselle ; mais j'aurai beau servir le bon Dieu, cela ne m'empêchera pas de mourir à l'hôpital.

L A B O N N E.

Eh ! qu'importe, ma chere, l'endroit où nous mourrons, pourvu que nous passions de notre lit dans le Ciel ? Plût à Dieu que je mourusse dans le grand-chemin, sur la paille, dans un fumier, pourvu que je fusse sauvée ! Aimeriez-vous mieux mourir dans un palais, & aller dans l'Enfer ? Pensez souvent à cela, mes bonnes gens. La vie est bien courte, quand même on vivroit jusqu'à cent ans. Peu importe comment nous la passerons cette vie : ceux qui auront porté des habits de soie, des

étoffes d'or & d'argent , n'emporteront qu'un drap pour ensevelir leur cadavre ; & vous ferez en ce moment aussi riche qu'eux , quand même vous auriez demandé l'aumône.

M A R I E.

Voilà qui est fini , Mademoiselle ; je ne veux plus penser , ni à la fatigue que j'ai , ni à ma pauvreté , ni au danger de mourir à l'hôpital quand je serai vieille. Après tout , vous avez raison , la vie est si courte ! & je suis bien bête de m'en embarrasser si fort. Apprenez-moi ce qu'il faut faire pour aller dans le Ciel : j'aurai tout le temps de me reposer & d'être heureuse , quand je serai là.

L A B O N N E.

Affurément , ma chere. Vous commencerez , comme je vous l'ai dit , à prendre Dieu pour votre Maître ; & vous lui direz tous les matins : Mon Dieu , mon Maître , c'est pour vous que je veux faire toutes mes actions aujourd'hui. Vous répéterez souvent cette priere pendant la journée.

M A R I E.

Mais si je m'amuse à prier Dieu ,

mon ouvrage sera reculé ; & l'on se moquera de moi , si l'on me voit mettre à genoux.

LA BONNE.

Vous oubliez ce que je vous ai dit , ma chere , qu'il n'est point du tout besoin de se mettre à genoux pour élever son cœur à Dieu. Depuis que nous sommes assemblés , j'ai offert plusieurs fois cette action que nous faisons au bon Dieu : vous en êtes-vous apperçue ?

M A R I E.

Non , Mademoiselle ; & voilà ce que je ne comprends pas , qu'on puisse prier Dieu sans joindre les mains & sans remuer les levres.

LA BONNE.

Je suis bien sûre qu'il vous est arrivé plusieurs fois de souhaiter de manger quelque chose que vous croyiez appétissant ; ou vous avez désiré d'avoir un tel habit , ou un tablier , ou une coëffe. Aviez-vous besoin de remuer les levres pour désirer ces choses ?

M A R I E.

Vraiment non , Mademoiselle : tous

ces desirs me passaient par l'esprit ; c'étoit au dedans de moi : cela est bien différent de prier Dieu.

LA BONNE.

Point du tout , ma chere. En faisant votre ouvrage , s'il vous passe par l'esprit , Mon Dieu , je voudrois bien faire cette action pour l'amour de vous ; vous aurez fait une très-bonne priere. Voyez-vous , mes bonnes gens , je répéterai cela jusqu'à ce que vous m'entendiez bien : vous n'avez pas le temps d'aller à l'église , d'y prier Dieu long-temps : vous ne savez pas même de longues prieres , & comme l'on ne vous a pas appris à lire , vous ne pouvez profiter de celles qui sont dans les heures : mais vous avez un cœur , & ce cœur peut souhaiter d'aimer Dieu vingt fois , cent fois par jour , à tous les moments. Dites - moi , Madame Pernot , êtes - vous un moment sans penser à quelque chose , sans les souhaiter ces choses ?

MADAME PERNOT.

Non , Mademoiselle : cela fait trembler que la quantité de choses qui me passent par la tête , seulement pendant un quart d'heure.

LA BONNE.

Eh bien , souhaitez d'aller au Ciel , de vous corriger de vos fautes , de servir Dieu , de faire vos actions pour lui ; & vous prierez continuellement : car souhaiter est une priere. Quand Marie ira demander les ordres de sa Maîtresse avant d'aller au marché , elle pensera : ma Maîtresse me tient la place de Dieu ; c'est à lui que je vais demander des ordres. Alors Marie aura fait un acte de foi , une priere. Quand elle marchandera ce qu'elle veut acheter , elle pensera en elle-même : mon Dieu , c'est pour l'amour de vous que je ménage le bien de M. le Marquis. Quand elle jettera les yeux sur toutes les provisions qui sont au marché , elle pensera : Que Dieu est bon , de faire venir toutes ces choses pour nous nourrir ! je l'en remercie. Quand elle passera devant une église , ou qu'elle verra un clocher : je vous adore , ô mon Jesus ! dans ce lieu où vous restez pour l'amour de nous : ou bien , divin Jesus , adorez Dieu pour moi ; remerciez-le , aimez-le. Quand elle mettra le couvert ou apprêtera son dîner , elle pensera : quand est - ce , ô mon Dieu ! que je

serai dans le Ciel débarrassée du soin des choses de la terre, pour ne penser qu'à vous aimer ? Quand elle aura bien chaud dans l'été, auprès de son feu, elle pensera : on a bien plus chaud en Enfer ou en Purgatoire : si Dieu n'a pas pitié de moi, je serai jettée dans l'Enfer ; c'est un feu bien plus terrible que celui-ci : ô mon Dieu ! préservez-moi de ce malheur ; je vous le demande pour l'amour de Jesus.

M A R I E.

Peut-être pourrois-je faire ces choses, qui ne sont pas fort difficiles ; mais comment voulez-vous qu'on prie Dieu, quand on est en colere ou de mauvaise humeur ? Un dîner se brûle, une sauce tourne, malgré toutes mes précautions : alors je frappe du pied ; je dis, au Diable soit la sauce : quelquefois je jette le poélon, ou ce que je tiens dans ma main, au milieu de la cuisine ; & je suis de mauvaise humeur toute la journée.

L A B O N N E.

Le seul remede à cette colere, à cette mauvaise humeur, est l'habitude d'élever son cœur à Dieu. Quand Marie

aura pris cette heureuse habitude , elle dira : mon Dieu , je me sou mets à être grondée , quoiqu'il n'y ait pas de ma faute. On dira que je suis une bête , une étourdie : au lieu de chercher une mauvaise excuse & de répondre mal à propos , je garderai le silence , ou je promettrai de ne rien épargner pour mieux faire une autre fois.

M A R I E.

J'avoue que cela seroit plus aisé que de disputer : mais , tenez , Mademoiselle , je n'aime point à dire que j'ai tort ; ce mot-là ne veut point sortir de ma bouche.

L A B O N N E.

C'est-à-dire , ma chere , que vous avez beaucoup d'orgueil ; & j'en ai ma bonne part , je vous assure : cependant lorsque j'examine ce qu'il faut souffrir dans une dispute , sur - tout avec des gens qui sont au dessus de moi , je pense qu'il est plutô fait de dire ce gros mot , *j'ai tort* ; & quelquefois , je le dis par paresse. De plus , ma chere Marie , considérez le grand nombre de fautes que cet orgueil fait faire. On ment pour s'excuser : on manque

de respect à ceux qui nous tiennent la place de Dieu : on perd leur amitié, leur estime : on s'expose à se faire donner son congé, ou à le prendre soi-même dans un moment de mauvaise humeur.

M A R I E.

Pour ce qui est de cela, Mademoiselle, on ne manque pas de places, Dieu merci ; quand on fait servir & qu'on est fidelle, on ne reste pas sur le pavé.

L A B O N N E.

Je suis forcée de dire des injures à la pauvre Marie, parce que je l'aime. Hé bien, ma chere, c'est l'orgueil qui vient de me faire cette réponse ; & je suis sûre que vous l'avez souvent faite à vos Maîtres. C'est un défaut commun aux domestiques : il semble que leurs Maîtres leur en doivent de reste, quand ils sont fideles ; & ils leur plantent cela devant le nez à toute occasion. Si vous étiez une voleuse, ma chere, on vous pendroit : quand vous êtes fidelle, vous ne faites que votre devoir. Vous dites qu'un bon domestique ne manque pas de Maîtres : hé ! croyez-vous qu'un bon Maître manque de domestiques ?

M A R I E.

Savez-vous bien, Mademoiselle, que j'aurois bien envie de me fâcher de ce que vous venez de me dire ; mais je pense que c'est par amitié.

L A B O N N E.

Je vous en dirai bien d'autres, ma chere, car je veux vous ôter tous vos défauts ; & , je vous le répète, c'est parce que je vous aime.

N A N O N.

Il y a quelque temps , Mademoiselle, que j'eus une dispute avec notre Maître , & je lui dis tout ce que vous venez de dire là.

L A B O N N E.

Il ne faut jamais le faire une autre fois , ma chere Nanon. Rien ne fait plus d'honneur à une servante, que de rester long-temps dans une même condition. Au contraire, on n'estime pas celles qui ont toujours le pied levé pour sortir, & qui , pour un oui ou pour un non , changent de Maîtres : cela fait voir qu'elles n'ont aucune affection pour ceux qu'elles servent. Or

une bonne servante aime ses Maîtres, regarde leur maison comme la sienne, leurs intérêts, comme les siens propres; & elle le fera aisément, si elle pense qu'ils lui tiennent la place de Dieu.

Je trouverai occasion, mes bonnes gens, de vous apprendre à adorer Dieu, chacun dans l'état où il vous a mis; afin de faire ce qu'il vous ordonne dans le premier commandement. Voyons ce que Dieu exige encore de nous. Vous en souvenez-vous, Nanon?

N A N O N.

Il me semble que vous nous avez dit qu'il falloit aussi l'aimer.

L A. B O N N E.

Nanon est une bonne fille, qui s'applique bien. Le premier commandement nous ordonne d'adorer Dieu, parce qu'il est grand & puissant. Il nous ordonne aussi de l'aimer, parce qu'il est bon, parce qu'il est aimable, qu'il nous fait du bien tous les jours de notre vie, & qu'il nous en prépare un beaucoup plus grand dans l'autre. Mais comment faut-il aimer Dieu? de tout notre cœur, plus que toutes choses, plus que nous-mêmes enfin;

en sorte que nous soyons prêts à mourir plutôt que de l'offenser.

Est-ce là comme vous aimez Dieu, mon ami Pierre ?

PIERRE.

Je vais vous dire bonnement la vérité, Mademoiselle : c'est que je n'ai jamais examiné si j'aimois Dieu, ou si je ne l'aimois pas. On m'a, je crois, appris quelque chose sur cela quand j'ai fait ma première communion ; mais, ma foi, il y a si long-temps, que je ne m'en souviens plus. On est occupé de son travail, on va son chemin. Ce n'est pas que je haïsse Dieu ; non, mais seulement je n'y pense guère. J'écoute pourtant avec attention ce que vous nous dites ; & depuis dimanche passé, j'ai un peu considéré à part moi comment je pourrois faire pour aimer Dieu ; mais j'ai eu beau chercher, mon cœur ne se remue non plus qu'une planche. Si je voyois le bon Dieu une fois tant seulement, peut-être que je l'aimerois.

LA BONNE.

Vous dites que vous ne haïsez pas Dieu ! Cette expression est horrible,

mon ami : ne vous en servez jamais , je vous prie ; elle me fait frémir depuis les pieds jusqu'à la tête. Quant à ce qui est de voir le bon Dieu , cela est impossible , car il n'a point de corps. Vous ne pouvez pas non plus sentir l'amour de Dieu , comme vous sentez celui que vous avez pour Nanon ; c'est le privilege des Saints : mais il y a des moyens de connoître si on l'aime.

LE MEUNIER.

Permettez-moi de vous dire une petite parole. Il y a dans le monde quelqu'un que j'aime bien : quand je vois cette personne , tout mon sang se remue jusqu'au bout des doigts : & quand je vais à l'église , où l'on dit que le bon Dieu est , cela ne me donne point de plaisir ; au contraire , cela m'ennuie ; je n'aime donc pas le bon Dieu : mais , je dirai comme Pierre , c'est que je ne le connois pas.

LA BONNE.

Si je disois à notre Meûnier : Je vais parler à une personne qui vous donnera cinq cents francs pour marier votre fille , & après cela vous ferez le maître d'épouser cette personne que vous aimez

tant : assurément , vous aimeriez celle qui vous donneroit cet argent ?

LE MEUNIER.

Vantez vous en , Mademoiselle : je lui donnerois un pot de mon sang , si elle en avoit besoin ; & je l'aimerois toute ma vie.

LA BONNE.

Je vous le disois dimanche passé , mes bonnes gens : on aime une personne qui nous fait du bien , quoiqu'on ne la connoisse pas , parce que l'on connoit le bien qu'elle nous fait : or , nous sommes noyés dans les bienfaits de Dieu , pour ainsi dire ; ainsi nous devons l'aimer. Mais , je vous le répète , vous ne sentirez pas cet amour , comme vous sentez celui que vous avez pour votre maîtresse , votre femme & vos enfants.

LE MEUNIER.

Puisque je ne sentirai pas cet amour , à quoi connoîtrai-je si je l'ai ?

LA BONNE.

Il y a un moyen certain de connoître cela , mon cher. Quand on aime

Dieu, on observe ses commandemens. Dieu défend de jurer, de s'enivrer, de parler mal du prochain, de lui faire tort, de manquer à ses prières, de voler, de mentir, de chanter de mauvaises chansons, de dire des paroles malhonnêtes, de désobéir à ses Maîtres : il est certain qu'une personne qui fait toutes ces choses, n'aime pas le bon Dieu ; & que celle qui, pour l'amour de Dieu, ne les fait pas, l'aime. Thomas avoit bien envie d'aller au cabaret s'enivrer, plutôt que de venir à l'instruction : il n'a pas écouté cette envie ; & est venu ici : assurément il a fait un acte d'amour de Dieu. Je suppose que Paul a entendu chanter une mauvaise chanson : il a bien envie de la répéter ; & pour ne pas offenser Dieu, il ne la chante pas : assurément Paul fait un acte d'amour de Dieu. Pierre a bien envie de jurer, de se mettre en colère ; & parce que ces choses déplaisent à Dieu, il ne les fait pas : voilà des actes d'amour de Dieu. Maître Nicolas a envie de quereller, de battre ses enfants ; & il dit en lui-même : Je ne veux pas faire ces choses, parce que Dieu les défend : voilà encore un acte d'amour de Dieu. Si l'on faisoit très-souvent de

ces actes , la personne qui auroit le bonheur de les faire pourroit se dire : j'espere que le bon Dieu me fait la grace de m'aimer , puisque j'évite , avec le secours de sa grace , ce qui peut lui déplaire. Ordinairement , quand on craint de déplaire à une personne , c'est signe qu'on l'aime véritablement.

C H A R L O T.

Pas toujours, Mademoiselle. Je n'aime pas mon Maître ; cela est bien sûr , car il est méchant comme un Diable : cependant je crains beaucoup de le fâcher, non que je me soucie de lui faire de la peine ; mais j'ai peur d'être battu.

L A B O N N E.

En sorte que si votre Maître étoit moins emporté , vous feriez bien des sottises , que la crainte d'être battu vous empêche de faire ?

C H A R L O T.

Pas de grandes sottises. Par exemple , je n'aime pas à travailler si assidument ; la semaine est bien longue , pour rester toujours assis : j'aimerois beaucoup à courir , à sauter de temps en temps , à boire un coup avec mes amis , ou

bien à jouer une partie : je le fais bien quelquefois , au moins quand ce diable d'homme ne me voit pas ; car il n'aime que son profit , & ne se soucie guere du plaisir des autres.

LA BONNE.

Je vous dirai en passant , mon cher , que votre Maître fait votre profit , en vous forçant de prendre l'habitude de travailler assidument ; que vous l'en bénirez un jour. J'ajouterai qu'il ne demande rien que de juste ; car il vous nourrit , & il faut gagner votre pain. Mais ce n'est pas là de quoi il est question. Je veux vous faire remarquer , mes bonnes gens , qu'il y a des personnes qui font envers Dieu , comme Charlot envers son Maître : ils aiment le péché , comme il aime à se divertir : ils voudroient bien le commettre ; mais la seule crainte de l'Enfer les retient : ils murmurent contre Dieu , & s'il dépendoit d'eux , ils lui ôteroient le pouvoir de punir le péché ; & alors , ils le commettraient tout à leur aise : oh ! cette crainte-là ne vaut rien du tout.

MADAME PERNOT.

Est-ce que c'est mal fait de craindre d'aller en Enfer? j'ai toujours cru que c'étoit une bonne chose, & je l'ai recommandé à mes enfants.

LA BONNE.

Vous avez fort bien fait, Madame Pernot, & tous les parents doivent faire entendre à leurs enfants qu'il n'y a rien de plus terrible que d'être damné; parce que Dieu hait ceux qui sont dans l'Enfer, & que ces pauvres misérables haïssent aussi le bon Dieu, ce qui est bien pis que d'être brûlé & de souffrir toute sortes de tourments. Craindre l'Enfer, parce que ceux qui y iront ne pourront pas aimer Dieu, c'est une bonne chose.

NANON.

Je ne comprends pas bien ce que vous dites, Mademoiselle; ayez la bonté de nous l'expliquer.

LA BONNE.

Volontiers. Marie craint de casser un plat, parce qu'il faudroit en acheter un autre avec son argent. Si elle étoit sûre que sa Maitresse ne le fût

pas, elle le casseroit : vous voyez bien que sa Maîtresse ne lui a aucune obligation du soin qu'elle prend de conserver ce plat : mais elle fait que sa Maîtresse aime ce plat, parce qu'une de ses amies le lui a donné : Marie qui aime sa Maîtresse, & qui ne voudroit pas pour tout au monde la chagriner, prend bien garde à ce plat : elle ne seroit pas bien-aise, sans doute, d'être mise dehors, ni de le payer ; mais ce n'est pas là ce qui lui seroit de la peine, c'est celle qu'auroit sa Maîtresse. Concevez-vous cela, Charlot ?

CHARLOT.

Un peu, Mademoiselle ; mais pas tout-à-fait. Ayez la bonté de nous l'expliquer encore.

LA BONNE.

Voilà un pere qui a trois enfants. L'ainé est bien méchant, & n'aime point du tout son pere : il lui obéit pourtant, parce qu'il est sûr que son pere lui donneroit des coups de nerf de bœuf, s'il ne faisoit pas ce qu'il lui dit. Mais comment obéit-il ? en enrageant, en jurant en lui-même : il maudit

son pere ; il voudroit qu'il fût mort , ou retenu dans son lit fans pouvoir remuer , afin de lui défobéir fans craindre les coups. Pensez-vous que le pere puisse être content de l'obéissance de ce fils ? Croyez-vous ce fils un honnête-homme , Charlot ?

CHARLOT.

Non , parce qu'il est son pere ; & si ce pere savoit qu'il ne lui obéit que par force , il ne devroit pas lui savoir gré de son obéissance.

LA BONNE.

Voilà ce que font ceūx qui évitent le péché seulement par la crainte de l'Enfer. On appelle cette crainte , purement servile ; & elle ne vaut rien du tout , comme je vous l'ai dit : parce que celui qui l'a , aime le péché ; qu'il le commettrait , s'il pouvoit ôter au bon Dieu la puissance de le punir ; & qu'il souhaiteroit qu'il n'y eût ni Dieu ni Enfer , pour pouvoir faire tout le mal qu'il a envie de faire. Or Dieu connoît tout , & par conséquent ne fait aucun gré à celui qui évite le péché par ces mauvais motifs.

Le second des fils de cet homme ai-

me un peu son pere, & seroit fâché de lui donner du chagrin. Il a de mauvaises habitudes, & il cherche à s'en corriger, un peu parce que cela déplait à son pere, & un peu par la crainte des coups. Ce garçon est-il aussi méchant que son frere ?

C H A R L O T.

Non pas, Mademoiselle ; & je suis à peu près comme celui-là. Je travaille par la crainte de mon Maître, & aussi pour ne point donner du chagrin à mon pere, que j'aime.

L E F E R M I E R.

Tu es un bon hypocrite. Si tu m'aimes, tu ne perdrais pas un seul moment : tu fais combien il m'en coûte pour ton apprentissage.

C H A R L O T.

Oui, mon pere, & j'y pense souvent ; sans quoi je ne travaillerois point du tout : quand j'ai perdu mon temps, j'en suis fâché, & puis j'y retourne.

L A B O N N E.

Allons, Maître Nicolas, vous devez être content de Charlot ; il commence
à

à vous aimer, & à mesure qu'il deviendra plus âgé, plus raisonnable, il vous aimera davantage. Un pécheur qui commence à se convertir, mes bons gens, ressemble au second fils de cet homme dont j'ai parlé, & à Charlot : il est encore un enfant dans la piété, il commence à aimer son pere ; mais son amour est foible, & il a besoin, pour le soutenir, de penser souvent à l'Enfer. Il évite le péché, parce qu'il déplaît à Dieu, & qu'il ne veut pas être damné. Cette seconde crainte, qu'on appelle servile, est un mouvement du Saint-Esprit, & par conséquent elle est bonne.

Le troisieme fils de cet homme que j'ai supposé, aime son pere si parfaitement, qu'il aimeroit mieux mourir que de lui déplaire, même dans les plus petites choses. Ce n'est pas qu'il craigne d'être battu, il n'y pense seulement pas ; & quand il verroit son pere paralytique dans un lit & hors d'état de le corriger, il n'en feroit ni plus ni moins. Que pensez-vous de ce troisieme enfant, Nanon ?

N A N O N.

Qu'il est le meilleur enfant du monde.
Partie I. H

de. Je voudrois bien aimer le bon Dieu comme cet enfant aime son pere.

LA BONNE.

Nanon vient de faire un acte d'amour de Dieu ; car souhaiter de l'aimer, c'est l'aimer. Elle auroit beau souhaiter d'être belle, d'avoir de beaux habits, beaucoup d'argent ; cela ne l'avanceroit de rien : mais aussi-tôt qu'on souhaite d'aimer Dieu, on commence à l'aimer ; & si Nanon l'aimoit comme ce troisieme fils aime son pere, elle auroit la crainte filiale, c'est-à-dire, la crainte des enfants. Ceux qui ont le bonheur d'avoir cette crainte, ne pensent non plus à l'Enfer ni au Ciel que s'il n'y en avoit point, c'est-à-dire, que s'ils pouvoient aller au Ciel en péchant, ils ne voudroient pas le faire, dans la crainte de déplaire à leur bon pere, qui hait le péché.

Nanon, répétez - moi ces trois craintes.

NANON.

Vous nous avez dit qu'il y avoit trois craintes : la premiere est celle qui fait éviter le péché seulement par l'appréhension d'aller en Enfer, en sorte que

si l'on pouvoit le commettre sans se damner, on le feroit ; & cette crainte est mauvaise : la seconde fait fuir le péché, parce qu'il déplaît à Dieu & qu'il conduit en Enfer : la troisieme fait éviter le péché, seulement parce qu'il déplaît à Dieu, sans penser ni à l'Enfer ni au Ciel.

LA BONNE.

Je ne veux pas dire, mes bonnes gens, qu'on ne doive penser ni à l'Enfer ni au Ciel, quand on a la crainte filiale ; mais seulement, que ce n'est pas par la crainte de souffrir dans l'Enfer, ni par le desir d'être heureux dans le Ciel, qu'on évite le péché.

Adieu, mes bonnes gens, jusqu'à dimanche prochain, que nous examinerons ce que Dieu nous défend par ce premier commandement.





QUATRIEME JOURNÉE.

LA BONNE.

JE vous ai dit, mes bonnes gens, que par le premier commandement Dieu nous ordonnoit une chose, & nous en défendoit une autre : que cette chose que Dieu nous commandoit étoit de l'adorer & de l'aimer. Voici celle qu'il nous défend : c'est d'adorer & d'aimer un autre que lui.

M A R I O N.

Est-ce que Dieu nous défend d'aimer notre pere, notre mere, nos freres, nos sœurs & nos bonnes amies ?

L A B O N N E.

Tout au contraire, ma chere Marion ; il nous commande d'aimer ces personnes-là ; mais il ne veut pas que nous les aimions plus que lui.

M A R I O N.

Mais comment peut-on savoir ces

choses - là ? il n'y a pas une balance pour peser ces deux amours.

LA BONNE.

Pardonnez - moi , ma chere : Si vos parents ou vos amis vous commandoient de faire un péché , & que vous le fîsiez par la crainte de leur déplaire , assurément vous les aimeriez plus que Dieu , & vous pécheriez contre le premier commandement. Une mere , par exemple , doit aimer son mari & ses enfants : il leur vient une maladie , un accident ; ils meurent : cette femme doit sans doute être bien affligée , cela est juste. Mais si elle s'en prend à Dieu , si elle murmure , si elle se désespere ; comme Dieu lui défend toutes ces choses , il est certain qu'elle aimoit son mari ou ses enfants plus qu'elle n'aime Dieu.

MERE - JEANNE.

Mais , Mademoiselle , cela est bien dur à une pauvre femme , de perdre un homme qui gagnoit sa vie , & de se trouver chargée de nourrir & d'élever une bande d'enfants , en tirant le Diable par la queue. Pour moi , je vous l'avoue , j'ai bien murmuré à la mort

de mon pauvre homme , à qui Dieu fasse paix. Je disois souvent : Pourquoi Dieu ne prend-t-il pas plutôt ces gros richards , dont les enfants ont leur pain gagné ?

LA BONNE.

Vous offensiez le bon Dieu , Mere-Jeanne. Croyez-vous que Dieu ne faisoit pas que vous aviez des enfants , & la peine que vous auriez à les nourrir ? Croyez-vous qu'il manquoit de pouvoir ou de bonne volonté pour vous assister & vous aider à les nourrir ? Ne les avez-vous pas élevés ?

MERE-JEANNE.

Il est vrai que le bon Dieu m'a fait bien des graces , & qu'ils sont tous en état de gagner leur vie , ou peu s'en faut. Mais , Mademoiselle , j'ai bien eu du mal : l'aîné n'avoit que cinq ans quand le pere est mort ; & si les bonnes gens ne m'avoient pas assistée , je ne fais ce que j'aurois fait.

LA BONNE.

Eh ! qu'est-ce qui a inspiré aux bonnes gens de vous assister ? n'est-ce pas le bon Dieu ? Vous ne le méritiez pas.

par vos murmures ; & si Dieu n'avoit pas été aussi bon que vous êtes méchante , il vous auroit abandonnée , parce que vous manquiez de confiance en lui.

MERE - JEANNE.

Cela est bien vrai , Mademoiselle ; mais je ne pensois pas alors qu'on m'assisteroit. Un maudit avare , dont nous étions fermiers , nous avoit mis à la paille : tenez , je ne puis penser à cet homme sans être toute hors de moi ; il me semble que je consentirois à demander l'aumône ma vie durant , pour avoir le plaisir de le voir pendu , ou du moins de le voir pourrir sur un fumier : oh que je le hais !

LA BONNE.

Eh bien , Mere - Jeanne , si vous mouriez en haïssant cet homme , il est certain que vous iriez en Enfer. Assurément vous n'aimez pas Dieu , puisque vous haïssez le prochain. Il est sûr que toutes les confessions & communions que vous avez faites avec cette haine dans le cœur , sont sacrilèges : c'est-à-dire , que vous avez commis un plus grand crime , que si vous aviez jetté à terre la sainte Hostie.

MERE-JEANNE.

Que dites - vous , Mademoiselle ! j'aimerois mieux mourir que de commettre un tel crime : vous me faites frémir d'y penser seulement.

LA BONNE.

Et pourtant vous avez fait pis , ma pauvre Mere - Jeanne. Une personne qui reçoit la sainte communion en péché mortel , met Jesus-Christ dans son cœur aux pieds du Diable , qui y re-gne. Vous entendez dire quelquefois que les Huguenots ont jetté les saintes Hosties dans la boue , dans l'ordure : eh bien , Jesus aimoit mieux être dans tous ces endroits , que dans une ame fouillée de péché ; car il n'y a rien de si sale à ses yeux que le péché. Or le péché est dans votre ame , & il y restera tant que vous haïrez votre ancien Maître.

MERE - JEANNE.

M. le Curé le dit bien , & voilà justement pourquoi il m'a remis mes Pâques ; mais je ne serai pas plus avancée à la Pentecôte , je ne saurois me déterminer à aimer cet homme-là.

LA BONNE.

Vous vous plaigniez l'autre jour de votre Curé; c'étoit un scrupuleux: eh! que seriez-vous devenue, ma pauvre Jeanne, s'il n'eût pas entrepris de vous convertir? Vous auriez continué à vivre tranquillement dans le sacrilège, & vous y seriez morte; car on meurt comme on a vécu. Je ne vous dis pas que vous deviez aimer cet homme-là comme vous aimez vos amis, d'un amour que vous sentiez; non, cela n'est pas nécessaire: mais vous devez faire une priere pour lui toutes les fois qu'il vous vient des sentiments de haine: vous devez demander à Dieu la grace de l'aimer. J'avoue qu'il vous a fait beaucoup de mal; mais il ne vous en a pas fait autant que les bourreaux en ont fait à Jesus-Christ; cependant il a prié pour eux. Il est tout prêt à vous pardonner vos fautes, si vous pardonnez à votre ennemi: & ce qu'il y a de terrible, c'est que vous le priez tous les jours de ne pas vous les pardonner.

MERE-JEANNE.

Il faudroit que je fusse folle pour

H 5

faire une telle priere ; au contraire , je lui en demande pardon bien souvent.

LA BONNE.

Vous dites tous les jours votre *Pater*, & vous le dites en françois : mais c'est tout comme si vous le disiez en latin ; car vous n'y faites pas attention. Quand vous dites , *pardonnez-nous nos offenses , comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenses* , c'est comme si vous disiez : Et comme je ne veux pas pardonner à cet homme , je vous prie de ne pas me pardonner. Faites-y bien attention , mes bonnes gens : tout le temps que vous haïrez quelqu'un , & que vous ne voudrez pas lui pardonner , Dieu ne vous pardonnera pas non plus.

MADAME PERNOT.

Dieu merci , je ne hais personne. Quand j'ai épousé M. Pernot , il avoit une fille de sa premiere femme : je l'ai élevée comme mon enfant , & je l'ai traitée aussi-bien que l'auroit pu faire sa mere. Cependant l'ingrate s'est échappée de la maison , pour faire un mauvais mariage , qui l'a rendue la plus malheureuse personne du mon-

de. Son mari a mangé les cinq sous qu'elle avoit eus du bien de sa mere, je veux dire cent écus qu'il a reçus; & il l'a laissée chargée de trois enfants. Nous lui avons pardonné sa sottise; mais nous ne voulons pas la voir. Je l'assiste de temps en temps, parce qu'elle nous fait honte. N'est-il pas vrai que nous avons raison de ne pas la souffrir chez nous?

LA BONNE.

Et bien, Madame Pernot, le bon Dieu vous pardonnera comme vous lui pardonnez: il ne vous recevra pas dans le Ciel. Je ne veux pas dire que vous foyez obligée de la garder chez vous avec ses enfants; peut-être avez-vous de bonnes raisons qui vous en empêchent, & c'est à votre Confesseur à décider cela, quand vous lui aurez dit vos raisons: mais il faut la voir, lui parler, l'assister; non parce qu'elle vous fait honte, mais parce qu'elle est l'enfant de Dieu, le membre de Jesus-Christ, & particulièrement parce qu'elle vous a offensée. Il faut la réconcilier avec son pere; & s'il craint qu'elle dépense mal à propos l'argent qu'il lui auroit donné, si elle s'étoit mariée avec

son consentement , il faut qu'il l'emploie à faire élever ses enfans , & à leur donner une bonne profession. En un mot, mes bonnes gens , il faut pardonner à ceux qui nous ont offensés , pleinement , parfaitement : il faut les saluer , les voir , prier pour eux , leur rendre service , & bien parler d'eux , quand on le peut sans mentir. Si cela n'est pas possible , il faut se taire. Par-là nous accomplirons le premier commandement de Dieu.

Dites-moi , Nanon , doit-on adorer la sainte Vierge & les Saints ?

N A N O N .

Vous nous avez dit qu'adorer Dieu , c'étoit reconnoître qu'il n'avoit jamais eu de commencement. Or je pense que la sainte Vierge & les Saints sont venus au monde comme nous ; car on fait la fête de la nativité de la sainte Vierge & de saint Jean-Baptiste : ainsi il est impossible de leur dire qu'ils sont éternels ; ce seroit mentir & se moquer d'eux.

L A B O N N E .

Nanon répond comme un docteur. Adorer Dieu , c'est reconnoître aussi

qu'il est tout-puissant, tout-parfait : qu'il est notre Dieu, notre Maître, notre Bienfaicteur : qu'il nous a donné la vie : qu'il a créé le Ciel, la Terre, les Anges & les hommes : qu'il fait tout, qu'il est au dessus de tout : qu'il a tout fait pour lui, pour sa gloire. Nanon dit fort bien, qu'on ne peut pas penser ces choses de la sainte Vierge & des Saints. On ne peut pas leur dire, je vous remercie de m'avoir donné la vie, je vous prie de m'accorder le pardon de mes péchés ; car on fait bien que ce n'est pas eux qui nous ont mis au monde & qui peuvent nous donner la grace. Il n'y a que Dieu qui nous ait donné la vie, la grace & tous les autres biens ; & il faudroit être fou pour remercier les Saints pour des choses qu'ils ne nous ont pas données & qu'ils ne peuvent nous donner. C'est tout comme si je vous disois : Remerciez-moi de ce qu'il a plu hier. Vous me diriez : Ce c'est pas vous qui avez fait pleuvoir ; c'est Dieu.

P I E R R E.

Pourquoi donc faisons-nous des processions, pour obtenir de la pluie & du beau temps quand on en a besoin ?

Nous faisons la fête de saint Roch, pour éviter la peste : on demande aussi à sainte Apollonie d'être guéri du mal de dents.

LA BONNE.

Si un homme étoit condamné à être pendu, Maître Nicolas, M. le Marquis, qui est un grand Seigneur, pourroit-il lui donner sa grace?

LE FERMIER.

Oh ! par ma foi, non. Il avoit un filleul, qui tua un homme par accident, & qu'on vouloit pendre ni plus ni moins. M. le Marquis, tout gros Seigneur qu'il est, n'y pouvoit rien du tout, & fut obligé d'aller à Paris. Comme il a un oncle qui demeure chez le Roi, cet oncle parla pour le pauvre filleul ; & le Roi lui donna sa grace, qui arriva le jour même qu'on alloit le pendre.

LA BONNE.

Mais pourquoi M. le Marquis ne demanda-t-il pas lui-même au Roi la grace de ce pauvre homme?

LE FERMIER.

Le Roi ne connoît guere M. le

Marquis ; au lieu qu'il aime beaucoup son oncle : & c'est pour l'amour de l'oncle qu'il pardonna au filleul.

L A B O N N E.

Voilà ce qui en est par rapport aux Saints. Si mon pere avoit mérité la mort, je ne dirois pas à la Reine & aux Princesses, accordez moi la grace de mon pere ; car je saurois bien qu'elles ne le peuvent pas, tout grandes Dames qu'elles soient : au lieu que si je parlois au Roi, je lui dirois, accordez - moi la grace de mon pere : & quand je parlerois à la Reine & aux Princesses, je leur dirois, demandez pour moi au Roi la grace de mon pere.

T H É R È S E.

C'est pourquoi ; dans les litanies, qui sont en françois dans mes heures, il y a *Accordez - moi*, quand on parle à Dieu ; & quand on parle à la sainte Vierge & aux Saints, on dit, *Priez pour nous*. Je n'y avois pas fait attention ; il m'en souvient à cette heure que vous en parlez.

L A B O N N E.

Nous ne prions donc pas saint Roch

de nous préserver de la peste , ni sainte Apollonie de nous guérir du mal de dents ; car ils n'ont pas ce pouvoir : mais nous les prions de demander à Dieu ces graces pour nous ; & il n'y a pas de mal à cela.

PIERRE.

Pourtant cet homme de Geneve dit que cela n'est pas bien , & qu'il faut d'abord s'adresser à Dieu.

LA BONNE.

Il a tort , mon ami. Supposons que vous m'avez fait tout du pis que vous pouviez , en un mot que vous foyez mon ennemi. Après cela , vous vous repentez du mal que vous m'avez fait ; vous voulez vous réconcilier avec moi , & me demander une grace ; mais vous sentez bien que vous ne méritez pas de l'obtenir. Alors vous allez trouver ma mere , ou quelques - unes de mes amies , & vous la priez de me dire que vous êtes véritablement fâché de tout ce que vous avez fait pour m'offenser , & que vous êtes déterminé à mieux vivre avec moi à l'avenir. Dites-moi , mon ami Pierre , si je pourrais être fâchée de ce que vous vous seriez

adressé à ma mere ou à mes amies pour vous réconcilier avec moi , & obtenir la grace dont vous auriez besoin.

P I E R R E.

Il faudroit que vous eussiez l'esprit mal tourné pour vous fâcher de cela ; il n'y auroit pas de quoi.

L A B O N N E.

Dieu ne se fâche pas non plus , quand nous nous adressons à la sainte Vierge & aux Saints pour nous réconcilier avec lui & en obtenir des graces. Dieu aime l'humilité , mes bonnes gens ; & ce sentiment ne peut jamais lui déplaire. Je me reconnois indigne des graces que je lui demande , & je lui dis : Je sais que je ne mérite pas de rien obtenir de vous ; mais , ô mon bon Jesus ! vous aimez votre Mere , les Apôtres & les Saints , qui vous ont fidèlement servi pendant qu'ils étoient sur la terre , & qui vous aiment parfaitement dans le Ciel : accordez-moi , pour l'amour d'eux , les graces que je ne mérite pas de recevoir : sainte Vierge , & vous tous les Saints , demandez-les à Dieu pour moi.

PIERRE.

Mais pourquoi s'adresse-t-on à saint Roch, plutôt qu'à un autre, pour demander à Dieu de n'avoir pas la peste ?

LA BONNE.

C'est que saint Roch étant dans une ville où étoit cette horrible maladie, servoit les malades, & en fut attaqué lui-même ; qu'il la souffrit avec beaucoup de patience, quoiqu'il eût bien du mal. Sainte Apollonie étoit une fille qu'on vouloit engager à renoncer à Jesus-Christ, & pour l'y forcer, les bourreaux lui cassèrent toutes les dents à coups de pierres : voilà pourquoi on la prie de demander à Dieu qu'il nous soulage, quand nous avons mal aux dents. Mais il faut bien vous mettre dans l'esprit qu'il n'est pas au pouvoir de saint Roch ni de sainte Apollonie de vous préserver de ces maladies : ils n'y peuvent non plus par eux-mêmes, qu'il tient à moi de faire pleuvoir. Je puis demander à Dieu de la pluie, & eux la guérison de ces maux. Toute la différence qu'il y a, c'est que leurs prières sont plus agréables à Dieu que les miennes, parce qu'ils sont Saints, &

qu'ils obtiennent bien plus sûrement de Dieu pour nous les graces dont nous avons besoin.

N A N O N.

Je suis bien fâchée de ne savoir pas lire , car ma mere m'a dit qu'il y avoit une priere à la sainte Vierge , qu'on doit dire pendant trente jours , & l'on est sûr après cela d'obtenir tout ce qu'on demande à Dieu.

L A B O N N E.

C'est une sottise que ce nombre de trente jours ; & puis c'est encore une autre sottise de croire qu'on obtiendra sûrement ce qu'on demande , spécialement au bout de ces trente jours. D'abord il y a des choses qu'on demanderoit trente ans avec cette oraison , & que la sainte Vierge ne demanderoit pas à Dieu pour nous ; parce que ces choses nous seroient nuisibles. Que demanderiez - vous à Dieu par l'intercession de Marie , si vous saviez cette priere , Nanon ?

N A N O N.

Je demanderois la grace de bien

retenir toutes les bonnes choses que vous nous apprenez pour aller au Ciel.

LA BONNE.

Allez, ma bonne Nanon, vous en obtiendrez la grace sans dire cette priere; elle est fort belle, & si vous la saviez, ce seroit bien fait de la dire, même tous les jours; mais quand vous ne la diriez que vingt jours, cela n'empêcheroit pas que Marie ne demandât à Dieu cette grace pour vous.

MERE-JEANNE.

J'ai entendu dire qu'une personne dévote à la sainte Vierge ne pouvoit jamais aller en Enfer.

LA BONNE.

Vraiment non, Mere-Jeanne, car un véritable dévot de Marie aime Jésus & observe ses commandements. Or vous savez bien que, quand on aime Dieu de tout son cœur & qu'on fuit le péché, on ne va point en Enfer.

MERE-JEANNE.

Je croyois qu'être dévot à la sainte Vierge, c'étoit de dire tous les jours

son chapelet ; ou de faire quelque autre priere.

LA BONNE.

Supposez, Mere - Jeanne, que ma mere soit ici, que vous alliez tous les matins lui faire la révérence & lui souhaiter le bon jour, & que vous passiez le reste de la journée à me dire des injures, à mal parler de moi, à chercher à m'offenser ; croyez-vous que ma mere reçût bien votre compliment ?

MERE - JEANNE.

Il faudroit que je fusse folle pour le croire : je pense plutôt qu'elle me feroit chasser de chez elle, & qu'elle ne voudroit plus me voir. Elle diroit : Si cette femme-là avoit une véritable amitié pour moi, elle aimeroit ma fille, & ne chercheroit pas à l'offenser.

LA BONNE.

Jugez donc, Mere Jeanne, comment la sainte Vierge peut regarder comme ses serviteurs & ses dévots, ceux qui passent leur vie à offenser Jesus son Divin Fils, & qui ne veulent pas se corriger : elle regarde leurs prieres comme des insultes.

LE FERMIER.

Je ne parle pas de ceux qui veulent continuer à pécher ; mais il y a des gens qui ont un peu envie de se corriger , & qui ont trop de peine à le faire ; en forte qu'ils n'en ont pas le courage : ceux - là ne peuvent - ils pas prier la sainte Vierge de demander à Dieu pour eux la grace de se corriger , & de n'être plus paresseux , ivrognes , avarés ?

LA BONNE.

Oui , mon ami : quand on prie la sainte Vierge de demander à Dieu pour nous la santé , la pluie , le beau temps , & les autres choses qui regardent le corps , on n'est pas assuré qu'elle écoutera cette priere , parce qu'il peut arriver que les choses que nous demandons seroient mauvaises pour nous & nous seroient du mal : mais quand on la prie de demander pour nous l'amour de Dieu , la grace de nous convertir , de faire pénitence , de nous corriger d'un défaut ; quand on fait cette priere de bon cœur , & avec un grand desir d'obtenir ces biens de l'ame ; nous devons être bien assurés qu'elle les demandera pour nous &

nous les obtiendra ; car Jesus ne peut rien refuser à Marie , qui ne peut pas non plus lui demander des choses mauvaises pour nous. Ce que je dis de la sainte Vierge , je le dis de tous les Saints.

LE FERMIER.

La santé n'est-elle pas un bien ? Ainsi , si je prie la sainte Vierge de demander la santé pour moi quand je suis malade , je devrois l'obtenir : cependant j'ai bien vu des gens qui sont restés malades , quoiqu'ils eussent bien fait des prieres à la sainte Vierge & aux Saints pour obtenir la santé.

LA BONNE.

La santé n'est pas toujours un bien , Maître Nicolas. Je suppose un jeune homme que ses camarades ont entraîné dans un partie de débauche , & qui s'est enivré : le lendemain il est malade comme un pauvre chien , & pendant huit jours sa maladie continue : cette maladie-là est la meilleure chose du monde , parce qu'elle le dégoûte du vin. Vous voyez que s'il prioit la sainte Vierge de demander à Dieu pour lui la santé , elle demanderoit plutôt qu'il

fût encore plus malade ; parce que cette maladie , qui lui fera craindre de s'enivrer une autre fois , est une très-bonne chose pour lui. Il y a d'autres personnes qui ne pensent au bon Dieu que quand elles ont du chagrin ; ch bien , la sainte Vierge demandera pour eux une maladie , un malheur , afin de les obliger à se convertir.

T H É R È S E .

Oh ! cela est bien vrai , Mademoiselle. Il y avoit proche de chez nous un jeune homme qui étoit méchant comme un Diable : il a eu une grande maladie ; tout le monde croyoit qu'il en mourroit , car il avoit perdu la parole. Quand il a été guéri , on ne le reconnoissoit plus , je vous assure , tant il étoit devenu bon ; & à présent il est le meilleur homme du monde , & édifie tout le quartier. Son pere dit qu'il l'avoit mis sous la protection de la sainte Vierge.

L A B O N N E .

N'en doutez point , ma chere ; Marie lui a obtenu de Dieu la grace d'être malade , & de profiter de sa maladie : c'est un grand bonheur pour lui.

T H É R È S E .

THÉRESE.

Dites-moi , Mademoiselle , qui nous a dit que les Saints savent dans le Ciel ce que nous faisons sur la terre ?

LA BONNE.

Jesus-Christ , mon enfant , qui nous avertit qu'il y aura une plus grande fête dans le Ciel pour un pécheur qui fait pénitence , que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui vivent bien. Or on ne fait pas une fête pour les choses qu'on ne fait pas. On fait donc dans le Ciel les choses qui se passent sur la terre , puisqu'on s'y réjouit de la conversion d'un pécheur. Les Saints ne le savent pas d'eux-mêmes ; c'est Dieu qui le leur découvre.

NANON.

Mademoiselle , ayez la bonté de m'apprendre quelques belles prières à la sainte Vierge : je la ferai tous les jours pour obtenir ma conversion.

LA BONNE.

Vous en savez un très-belle , & vous la dites tous les jours ; nous allons

la répéter. *Je vous salue , pleine de grace ; le Seigneur est avec vous.* Voilà les paroles que l'Ange dit à Marie , lorsqu'il vint lui annoncer que Dieu l'avoit choisie pour être la Mere de son Fils. Il faut les répéter souvent ; mais le faire avec attention.

Savez - vous bien , Nanon , ce que signifient ces paroles de l'Ange ?

N A N O N .

On dit quelquefois que Madame la Marquise a bonne grace : cela signifie qu'elle est belle , & qu'elle a bonne façon à tout ce qu'elle fait.

L A B O N N E .

Ce n'est pas de cette grace-là dont parle l'Ange ; car le bon Dieu ne s'en soucie point du tout ; & la plus belle femme du monde est horrible devant lui , lorsqu'elle est dans le péché ; au lieu que la fille la plus laide , la plus pauvre , qui seroit boiteuse , bossue , couverte de plaies & d'ulceres , auroit de la grace à ses yeux , si elle étoit vertueuse. Quand donc l'Ange dit à Marie , *Je vous salue , pleine de grace* , cela veut dire , pleine d'amour

de Dieu , de charité pour le prochain , de douceur , de modestie , de sagesse , d'humilité ; en un mot , pleine de toutes les vertus que l'on peut imaginer. Ainsi le Seigneur étoit avec elle ; & il sera toujours avec celles qui auront sa grace & son amour. Mais il n'est pas possible de parvenir à aimer Dieu autant que l'a fait Marie , il faut donc penser en disant ces paroles : ô très-sainte Vierge ! que vous avez été heureuse d'aimer Dieu si parfaitement ; je m'en réjouis : demandez à votre cher Fils , que je l'aime aussi de tout mon cœur. Je vous remercie , mon Dieu , d'avoir rempli Marie d'une si grande abondance de grace.

Quelles sont les paroles qu'on dit ensuite , Nanon ?

N A N O N .

Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; & Jésus , le fruit de votre ventre , est benî.

L A B O N N E .

Ces paroles furent prononcées par sainte Elisabeth , qui étoit cousine de la sainte Vierge. Marie fut lui rendre visite ; & sa cousine , au lieu de lui faire de vains compliments sur sa beau-

ré, sa santé, lui dit ces belles paroles. Disons-les avec elle, en pensant que c'est par Marie que nous avons reçu toute bénédiction, puisqu'elle est la Mere de Jesus, en qui toutes les nations seront bénies.

Finissez cette belle priere.

N A N O N.

Sainte Marie, Mere de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant & à l'heure de notre mort.

L A B O N N E.

Ces paroles n'ont pas besoin d'explication : c'est l'Eglise qui les a ajoutées à celles de l'Ange & de sainte Elisabeth. Disons donc souvent : Priez pour nous, Marie, afin que Dieu nous accorde son amour ; mais priez pour nous particulièrement lorsque nous serons à l'heure de la mort. Obtenez-nous la grace de faire une bonne confession, avec un grand regret de nos fautes : obtenez qu'en ce terrible moment, le démon ne puisse nous nuire, & que les saints Anges nous assistent : enfin, obtenez-nous une bonne vie, afin que nous fassions une bonne mort.

N A N O N.

J'ai bien fait des fois cette priere ; mais je l'ai dite sans réflexion : à présent, j'espere de penser, en la faisant, à ce que vous venez de nous dire.

L A B O N N E.

C'est fort bien fait, ma chere ; & quand vous serez toute seule dans les champs, il faut la réciter plusieurs fois avec attention. Il y a encore d'autres prieres à la sainte Vierge qu'il est bon de dire ; mais celle-là est la principale, parce que l'est l'Eglise qui nous l'a donnée.

Nous venons de voir, mes bonnes gens, qu'il ne faut adorer que Dieu ; qu'il faudroit être fou pour adorer la sainte Vierge & les Saints, parce qu'on ne peut pas penser qu'ils nous ont créés & qu'ils nous sauveront : parce qu'ils ne peuvent nous accorder des graces ; & que nous devons seulement les prier de les demander à Dieu pour nous, comme étant ses amis.

Dites-moi, Charlot, faut-il prier les images ?

CHARLOT.

Je pense qu'elles ne peuvent pas nous entendre ; car les images ne sont que du papier , & les figures , du plâtre & du bois.

LA BONNE.

Charlot répond comme un garçon d'esprit. Certainement les images ne peuvent nous entendre , & rien demander à Dieu pour nous : elles ne sont cependant pas inutiles.

Me diriez - vous bien , Nanon , à quoi elles servent ?

NANON.

Peut-être répondrai - je mal , Mademoiselle ; mais je dirai ce qui m'arrive. J'ai dans ma chambre une image de Jesus crucifié ; & il m'est arrivé bien souvent d'avoir envie de pleurer en la regardant , parce qu'elle me fait souvenir de ce qu'il a souffert pour moi.

CHARLOT.

J'ai été cette année à la passion , Mademoiselle ; & quand le Prédicateur a montré le Crucifix , tout le monde pleuroit , & moi aussi , je vous assure.

LA BONNE.

Voilà précisément à quoi servent les images , mes bonnes gens : à nous faire souvenir des choses qu'elles nous représentent. Je suis sûre , tous tant que vous êtes , que vous ôtez le chapeau ou que vous faites la révérence , quand vous passez devant une croix qui est à l'entrée du bourg. Cela est très-bien ; mais il faut en meme temps penser à Jesus , qui est mort sur cette croix , & à qui vous faites la révérence.

PIERRE.

Les Missionnaires qui ont planté cette croix nous l'ont bien dit ; mais la moitié du temps je ne pense à rien du tout.

LA BONNE.

Il faut mieux faire à l'avenir , mon cher ; & en faisant la révérence , vous direz : je vous adore , ô mon Jesus ! qui avez été crucifié pour moi : ou bien , mon Dieu , je vous offre Jesus crucifié : ou bien , ô mon Jesus ! répandez votre sang dans mon ame pour la purifier & la laver du péché : ou autre chose semblable. C'est pour vous rappeler la

passion de Jésus, qu'on a mis là cette croix ; ainsi il ne faut pas y manquer. Mais puisque les images n'ont aucune divinité ni aucune vertu, devons-nous les respecter ?

T H É R È S E.

Je pense que oui, Mademoiselle : on respecte bien le portrait du Roi, parce qu'il le représente.

L A B O N N E.

Vous avez raison, ma chère : on puniroit un homme qui déchireroit par mépris le portrait du Roi, parce que ce seroit l'insulter. On respecte aussi le portrait de son parent, quand on l'a, & l'on ne voudroit pas qu'il fût gâté. Ce n'est pas qu'on se soucie de la toile & des couleurs qui composent ces portraits ; mais nous aimons à les regarder, parce que ces portraits nous font souvenir de nos parents & des personnes que nous aimons. Dieu nous permet cela, & nous défend de faire des images pour les adorer & les servir, c'est-à-dire, pour leur rendre l'honneur qui n'est dû qu'à lui, qui est l'adoration & l'amour. Cela n'empêche pas que nous n'aimions la sainte Vierge & les Saints,

comme nous aimons nos parents : cet amour , au contraire , l'honore ; parce que nous ne les aimons qu'en lui & pour lui. Je suppose que Charlot est mon intime ami : son pere , que je ne connois point du tout , ou l'un de ses parents , vient chez-moi. Je leur fais politesse à cause de Charlot , que j'aime. Est - ce que vous seriez fâché de cela , mon ami ?

C H A R L O T.

J'aurois l'esprit bien mauvais , de me fâcher de cela : au contraire , je vous en aurois obligation , puisque ce seroit pour l'amour de moi que vous leur feriez amitié ; & je regarderois ces politesses comme si vous les faisiez à moi-même.

L A B O N N E.

De même , mon ami , quand nous témoignons du respect à Marie & aux Saints , c'est à cause du bon Dieu , parce que Marie est sa Mere & qu'ils sont ses amis. Ainsi Dieu ne peut pas être offensé de ce que nous témoignons du respect à sa Mere & à ses amis : car nous ne penserions pas seulement à les honorer , s'ils n'étoient pas Saints ; non

plus que nous ne pensons pas à honorer les personnes de notre connoissance qui sont mortes. Quand donc nous avons de la vénération pour les images, c'est à cause qu'elles nous représentent Jesus-Christ, ou les Saints; & quand nous honorons les Saints, c'est seulement à cause de Dieu.

Nanon, répétez-moi le second commandement de Dieu.

N A N O N.

Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement.

L A B O N N E.

Vous croyez peut-être que les femmes ne manquent point à ce commandement, parce qu'elles ne jurent pas comme les hommes; mais elles jurent bien plus souvent qu'elles ne s'imaginent, parce qu'elles ne savent pas ce que c'est que jurer.

Le Juge vous appelle pour prêter serment, c'est-à-dire, pour jurer qu'une chose est vraie ou qu'elle est fausse: savez-vous ce que cela signifie, Madame Pernot?

M A D A M E P E R N O T.

Non, en vérité, Mademoiselle: j'ai

été appelée une fois en témoignage ; on me dit, Levez la main ; je tremblois comme la feuille , sans savoir pourquoi.

LA BONNE.

Vous venez de jurer tout à l'heure, Madame Pernot ; & comme vous l'avez fait sans nécessité, cela n'est pas bien : il faut vous corriger de cette habitude.

MADAME PERNOT.

Moi, je viens de jurer, Mademoiselle ! en vérité, vous l'avez rêvé : je prends à témoin le bon Dieu & ceux qui sont ici, que je ne jure jamais.

LA BONNE.

Eh ! vous venez de jurer deux fois, en assurant que vous ne jurez jamais. Jurer, c'est prendre Dieu à témoin de la vérité de ce qu'on dit. Le faire quand le Juge vous oblige de prêter serment, c'est une bonne action, si vous ne jurez pas une chose fausse : c'est un acte d'adoration. C'est comme si vous disiez : Mon Dieu, je fais que vous êtes la souveraine vérité ; que vous haïssez & punissez le mensonge & les menteurs : je vous prends à témoin que telle

chose est vraie , & je consens à être punie si elle ne l'est pas. Vous voyez qu'un serment vrai , qui nous est ordonné par les juges , est une bonne action : mais prendre Dieu à témoin pour des riens , des bagatelles , par coutume ; c'est pécher contre le second commandement de Dieu.

MADAME PERNOT.

Mais expliquez-moi comment j'avois juré la première fois que vous me l'avez dit.

LA BONNE.

Cette parole *en vérité* est un serment : c'en est un aussi de dire *ma foi*. Jésus nous le défend , & nous ordonne de ne dire jamais que *oui* ou *non*. On manque souvent à cela , & moi toute la première ; il faut nous en corriger. Mais sur-tout , mes bonnes gens , il faut bien prendre garde aux faux serments ; c'est un crime horrible que Dieu punit souvent dès ce monde , aussi-bien que les imprécations contre soi & contre les autres.

PIERRE.

Qu'est-ce que veut dire ce mot , *des* :

imprécations ? je ne l'entends pas, Mademoiselle.

LA BONNE.

C'est pourtant un péché bien commun, mon pauvre Pierre. Je vous ai entendu parler hors d'ici, & à chaque mot que vous dites, vous faites une imprécation. Que le Diable m'emporte ; je me donne au Diable ; que la peste m'étouffe : ou quand vous êtes en colere contre quelqu'un ; puisse-tu te noyer, te casser le cou ; ce maudit homme ; ce chien d'homme ; & autres paroles semblables.

LE FERMIER.

Pour cela, je suis comme Pierre ; j'ai toujours ces paroles à la bouche. Je serois pourtant bien fâché que ce que je souhaite arrivât à moi ou aux autres.

LA BONNE.

Faites-y bien attention, Maître Nicolas. Quand vous êtes en colere, vous faites des imprécations ; & il pourroit bien arriver, par mauvaise habitude, que vous les fassiez pour soutenir un mensonge. Un homme avoit aidé

à faire tuer un Roi d'Angleterre : c'étoit un grand Seigneur que cet homme ; mais Dieu ne s'embarrasse guere de la qualité , & punit les grands tout comme les petits. Un jour donc que ce méchant homme dînoit avec le nouveau Roi , qui étoit frere de celui qu'on avoit tué , ce Prince dit qu'il ne se consoleroit jamais de la perte de son pauvre frere , & qu'il auroit toujours horreur de ceux qui avoient aidé à cette mort ; & en disant ces paroles il regarda l'assassin. Ce misérable , qui comprit bien que le Roi pensoit à lui , prit un morceau de pain , & dit : Si j'ai contribué en quelque chose à la mort du Roi , je prie Dieu que le morceau de pain que je vais mettre à ma bouche soit le dernier ; & dans l'instant il en prit une bouchée : ce fut véritablement la dernière ; car il ne lui fut pas possible de l'avalier , & elle l'étrangla.

LE FERMIER.

Mais , Mademoiselle , supposons que cet homme eût commandé à un autre de tuer le Roi , n'auroit-il pas pu jurer qu'il ne l'avoit pas tué ?

LA BONNE.

Celui qui commande à un homme d'en tuer un autre, est véritablement son meurtrier, comme s'il l'avoit tué lui-même, quoiqu'il n'ait pas mis la main sur lui. Celui qui feroit un tel serment, tromperoit les hommes par ce détour; mais il ne tromperoit pas Dieu, & feroit un parjure à ses yeux. Je suppose, par exemple, que vous ayez prié Mere - Jeanne de vous prêter dix écus: elle ne les a pas sur elle, & vous dit que vous les envoyiez prendre à sa maison. Vous y envoyez votre femme; & Mere-Jeanne meurt le lendemain. En mourant, elle dit à ses enfants qu'elle vous a prêté dix écus: vous soutenez que cela est faux. Ils vous font venir devant le juge, & vous jurez que jamais la défunte ne vous remit cette somme: c'est la vérité que vous ne l'avez pas reçue de ses mains; cependant vous commettez un horrible crime; car vous faites un faux serment, & vous trompez vos juges, qui ne vous demandent pas si vous avez reçu les dix écus de la main de Mere-Jeanne, mais si vous avez à elle une pareille somme. Or il est vrai que vous l'avez

cette somme : vous ne pouvez pas tromper Dieu , qui fait tout , & vous serez damné sans miséricorde , si vous ne réparez pas ce péché.

LE MANŒUVRE.

Dieu merci , je n'ai jamais témoigné en justice : pour ce qui est du reste , je suis un grand jureur. Tenez , Mademoiselle , si le Diable m'avoit pris tout ce que je lui ai donné , je n'aurois ni femme , ni enfants , ni lit , ni meubles : il n'y a pas chez moi une seule chose que je ne lui aie donné , à commencer par moi tout le premier ; mais ce n'étoit pas sérieusement , & j'aurois été bien fâché qu'il les eût prises.

LA BONNE.

Vous auriez beau donner votre femme & vos enfants au Diable , il ne pourroit les prendre , parce qu'ils appartiennent à Dieu bien plus qu'à vous. Il n'y a que vous , mon pauvre homme , qui apparteniez au Diable quand vous y donnez les autres. Vous avez choisi là un bien méchant Maître , mon cher Thomas.

LE MANŒUVRE.

Patience : je me donnerai tant de fois au bon Dieu , qu'il m'arrachera des griffes de Satan. Mais , Mademoiselle ; ce qu'il y a de pire à tout cela , c'est la mauvaise habitude : j'aurois beau vouloir me corriger , cela sort de ma bouche sans que je m'en apperçoive.

LA BONNE.

Oh ! je vous donnerai bien moyen de vous corriger , si vous en avez une véritable envie. Mais il y a encore d'autres paroles qui sont beaucoup plus criminelles : c'est quand vous joignez le nom de Dieu avec *sacre* , *mort* , *tête* , & bien d'autres ; ce sont des blasphêmes que vous prononcez. Vous en faites un aussi lorsque vous reniez Dieu. Saint Louis , Roi de France , a condamné les blasphémateurs à avoir la langue percée avec un fer chaud. . . . Cela vous fait peur ; eh bien , je ne serai pas si sévère : je ne vous condamne qu'à boire de l'eau à votre souper , le jour que vous aurez violé le second commandement.

LE MANŒUVRE.

C'est-à-dire, que je ne boirai jamais de vin en soupant ; car il est aussi sûr qu'il est vrai que vous êtes là, que je ne passerai pas un seul jour sans jurer.

LA BONNE.

Et moi je suis sûre que si vous faites cette pénitence seulement trois fois, vous vous corrigerez ; car le bon Dieu, qui verra votre bonne volonté, vous donnera la force nécessaire pour le faire comme il faut. Allons, un peu de courage, mon bon ami ; il s'agit de devenir un bon Chrétien ; d'aller en Paradis, & non pas en Enfer : pensez bien à cela, mon pauvre Thomas. Si l'on devoit vous percer la langue avec ce fer chaud la première fois que vous blasphémerez, je suis bien sûre que cela ne vous arriveroit plus. Qu'en dites-vous, Thomas ?

LE MANŒUVRE.

Il faut dire la vérité, Mademoiselle, j'aurois toujours ce fer chaud devant les yeux, & je crois que je me corrigerois. . . . Pourtant, comme vous

le dites , c'est encore pis d'aller en Enfer. Allons , c'est marché fait. Mais dites-moi , je vous prie : supposé que j'aie juré le matin , j'aurai perdu mon demi-septier , comme de raison ; & si je ne jurois pas l'après-dîner , ne pourrois - je pas joindre les deux septiers ensemble ? cela me récompenteroit. Pensez donc que j'ai besoin de prendre un peu de force pour travailler : si le vin étoit cher , patience ; à présent qu'il est pour rien , c'est pitié de s'en passer.

LA BONNE.

Comme Thomas marchandé avec le bon Dieu ! Que feriez-vous , mon ami , s'il marchandoit ainsi avec vous pour vous donner le Ciel ? Ne diriez-vous pas qu'on est mort , parce qu'on n'aura pas bu deux verres de vin ? Eh ! comment faisoit-on , dans le temps qu'il n'y en avoit point ? Vous craignez que cela ne vous ôte vos forces : allez , Thomas , c'est l'ivrognerie qui ôte les forces , & qui fait mourir jeune : on vivoit bien plus long-temps avant que Noé eût planté la vigne. D'ailleurs , il ne tiendra qu'à vous de ne rien retrancher de votre portion ; il n'y a qu'à ne point

jurer : je serai bien - aise que vous la buviez toute entiere.

LE MANŒUVRE.

Vous êtes une enjoleuse , Mademoiselle : n'importe , je veux essayer de ce remede , au moins cette semaine : après tout , une semaine est bientôt passée.

LE FERMIER.

Et moi aussi : je boirai de l'eau comme un barbet , si je jure. Veux-tu être de notre écot , Pierre ? Ah ! Mademoiselle , voyez quelle mine il fait !

PIERRE.

Je pense , notre Maître , que vous prêchez pour votre paroisse. Tandis que nous boirons de l'eau , vous épargnez votre vin. . . . Attendez ; je laisserai un verre dans le fond de mon pot , mais je ne veux pas que vous en profitiez : ce sera pour la Babet. Etes-vous contente , Mademoiselle ?

LA BONNE.

D'un mauvais payeur , il faut bien prendre ce que l'on peut , mon pauvre Pierre : c'est toujours un commencement , la fin viendra peut-être.

LE FERMIER.

A ce compte , Babet peut venir tous les soirs ; je lui garantis son coup de vin.

PIERRE.

Ne vous moquez point , notre Maître. Qui fait si je ne serai pas plutôt corrigé que vous ?

LE FERMIER.

Peut-être Babet fera-t-elle une neuveine pour que tu ne te corriges pas : mais il faut lui ôter cette tentation ; si tu te corriges , je payerai pour toi.

LA BONNE.

Cela sera un acte de charité dont Dieu vous tiendra compte ; & j'espère que vous vous corrigerez tous.

A dimanche prochain , mes bonnes gens.

LE FERMIER , *tout bas.*

Si je ne craignois pas de vous importuner , je vous demanderois la permission de vous dire tant seulement une parole.

LA BONNE.

De tout mon cœur , Maître Nicolas ; je voudrois faire quelque chose de plus pour votre service. Attendez que tout le monde soit forti.

Conversation particuliere.

LA BONNE , LE FERMIER.

LE FERMIER.

Vous m'avez terriblement mis la puce à l'oreille , Mademoiselle ; & je voudrois vous demander un conseil. Mais , au moins , bouche close : je vais vous dire une chose que je n'ai pas dite à mon Confesseur.

LA BONNE.

Vous pouvez parler , Maître Nicolas , & compter sur ma discrétion.

LE FERMIER.

Dame ! je serois ruiné , si l'on ap-
prenoit mon secret. Savez - vous bien ,
Mademoiselle , que vous avez fait tan-
tôt mon histoire ? excepté qu'au lieu

de dix écus que vous supposiez , il y en avoit cinquante. J'avois demandé cet argent à l'un de mes comperes , & celui-ci l'avoit donné à ma femme. Quand cet homme fut mort , & que ses enfans me demanderent leur argent , je ne l'avois pas pour le leur rendre : il me rapportoit un grand profit : j'étois jeune , & ne faisois que me mettre en ménage. Le Diable est bien malin ; il me conseilla de nier que j'eusse reçu la somme , & je suivis ce mauvais conseil : mais quand je jurai , je ne crus pas faire un faux serment , parce qu'on avoit donné cet argent à ma femme.

LA BONNE.

Apparemment , vous avez trouvé le moyen de le faire rendre aux enfans de celui à qui il appartenoit ?

LE FERMIER.

Voyez-vous , Mademoiselle , les foins avoient manqué , & j'en avois une bonne provision : on donnoit les bestiaux pour rien , parce qu'on n'avoit pas de quoi les nourrir. J'employai ces cinquante écus à en acheter moitié comptant & moitié crédit : ce fut le

commencement de ma petite fortune ; car je les revendis trois fois autant l'année d'après. Je fais bien qu'alors j'aurois dû rendre ce qu'on m'avoit prêté ; mais vous savez que l'appétit vient en mangeant ; je trouvois le moyen de multiplier cet argent , & je différois de jour en jour à le rendre : & puis, la honte d'avouer cette faute m'a retenu de plus en plus ; d'ailleurs je ne savois comment m'y prendre pour restituer la somme.

LA BONNE.

Y a-t-il long temps que vous avez cet argent ? Ceux à qui il appartient sont-ils pauvres ? ont-ils souffert d'en être privés ?

LE FERMIER.

Eh ! voilà ce qui me fait le plus de peine. Faute d'avoir pu payer leur Maître , ils ont été ruinés , & n'ont jamais pu se rétablir ; ils sont aujourd'hui à la mendicité.

LA BONNE.

Ce n'est pas par curiosité , au moins , que je vous fais ces questions. Je suppose

pose que vous ne me demandez conseil que pour savoir ce que vous devez faire, & que vous êtes fortement déterminé à ne rien épargner pour réparer tous les crimes où ce vol vous a entraîné.

LE FERMIER.

Oui, Mademoiselle, mon dessein est de vous remettre les cinquante écus pour les rendre à ces gens-là, sans qu'ils puissent savoir d'où cela vient. Comme il y a vingt ans que cela est passé, & qu'ils servent dans un autre village, ils ne penseront pas à moi, j'en suis sûr; ils ne sont plus que deux.

LA BONNE.

Et quand vous aurez donné à chacun d'eux vingt-cinq écus, croyez-vous que votre conscience sera bien acquittée?

LE FERMIER.

Affurément, Mademoiselle: leur pere ne m'en avoit pas prêté davantage. S'il y avoit eu cinquante louis, je vous l'aurois dit tout aussi-bien; car, Dieu merci, je suis en état de les ren-

dre. Quand on me vit à mon aise, on me confia la grosse ferme que j'ai aujourd'hui ; & j'ai si bien manigancé, qu'il n'y a point d'année que je n'achete un petit morceau de terre. Entre nous, Mademoiselle, je ne me laisserois pas pendre pour trente mille livres, & je pourrois les trouver en vingt-quatre heures ; mais, chut, je me fais pauvre à cause de la taille ; j'en ai étrillés qui m'écorcheroient.

LA BONNE.

Mais cet argent, que vous gardez, vous profiteroit bien davantage si vous le convertissiez en terre ; c'est un argent mort & qui ne vous rend rien.

LE FERMIER.

Oh que nenni, Mademoiselle ! Nicolas n'est pas un sot. Je connois tout le pays d'alentour. Quand un Fermier n'a pas de quoi payer son Maître, je lui avance de l'argent que je lui prête pour trois ou quatre ans, en prenant mes sûretés s'entend.

LA BONNE.

Et quelles sûretés prenez-vous, Maître Nicolas ?

LE FERMIER.

Vous sentez bien qu'on ne prête qu'à des gens qui ont de quoi répondre. Ils me passent la vente d'un morceau de pré, d'un quartier de vigne; & cela à très-bon marché, parce qu'ils croient pouvoir me payer dans le terme que je leur ai donné; & comme ils ne le font pas, le bien me reste.

LA BONNE.

Je n'oserois vous dire ce que je pense au sujet des cinquante écus, & de l'emploi de votre argent: vous vous fâchez contre moi, j'en suis sûre.

LE FERMIER.

Quelle imagination! Et pourquoi me fâcherois-je, quand c'est moi qui vous prie de parler? Vous avez intention de me faire du bien, n'est-ce pas?

LA BONNE.

Affurément, mon pauvre Nicolas, tout aussi vrai comme il l'est que votre bien, ou du moins la plus grande partie, n'est pas plus à vous qu'à moi. Il est encore très-sûr que vos richesses

font des biens de malédiction qui vous entraîneront dans l'Enfer. Dites-moi, Maître Nicolas ; s'il étoit question à présent d'être pendu , n'est-il pas vrai que vous donneriez de bon cœur tout ce que vous avez vaillant pour éviter la potence ?

LE FERMIER.

Belle demande ! de quoi me serviroit mon bien après que j'aurois été pendu ? Mais il n'est pas question de cela.

LA BONNE.

Et vous refusez de sacrifier une partie de ce bien , que vous donneriez tout entier pour éviter la potence ; de le sacrifier , dis-je , pour éviter l'Enfer.

LE FERMIER.

Mais , comment ? me parler toujours de l'Enfer , quand je veux rendre les cinquante écus , & me confesser des péchés qu'ils m'ont fait commettre !

LA BONNE.

Ce ne seroit pas là restituer comme il faut. Il faut réparer le mal que vous avez fait aux enfants de celui qui vous

avoit prêté. S'ils avoient eu ces cinquante écus, ils n'auroient pas été mis sur la paille par leur Maître : ils auroient continué d'être fermiers , au lieu qu'ils sont domestiques : en conscience, vous devez partager avec eux ce que vous avez gagné avec leur argent ; ou du moins, les remettre dans l'état où ils étoient, & d'où ils sont tombés, faute d'avoir payé à leur Maître les cinquante écus que vous aviez à eux.

LE FERMIER.

Ah ! pour cela, vous me la baillez belle. Quelque sot vous croiroit, mais ce ne sera pas moi. Quoi ! j'aurai sué sang & eau pour amasser quelques sous & établir mes enfants, & il faudra partager le fruit de mon travail & de mes peines avec des étrangers ! Vous n'y pensez pas, Mademoiselle.

LA BONNE.

Je vous l'avois bien dit, Maître Nicolas, que vous vous fâcheriez contre moi ; cependant je suis bien éloignée de vouloir vous faire de la peine. Si vous me croyez trop sévère, consultez quelques personnes savantes : elles vous diront que vous êtes obligé de

réparer le tort que vous avez fait au prochain, non - seulement aux enfants que vous avez ruinés, mais encore à tous ceux dont vous avez acheté le bien moins qu'il ne valoit. La loi de Dieu l'ordonne expreffément, & tous les hommes ensemble ne pourroient vous dispenser d'obéir à la loi de votre Créateur.

LE FERMIER.

Mais cette loi doit être raisonnable, & ne pas étrangler les gens comme vous le faites.

LA BONNE.

Pour comprendre combien cette loi est juste & raisonnable, mettez-vous à la place de ceux que vous avez ruinés. Allons, vous êtes le fils de ce fermier, & je viens vous rapporter votre argent, en vous disant que je vous l'ai retenu. Vous direz alors en vous-même : Me voilà bien gras avec les vingt-cinq écus qui me reviennent ! S'ils nous avoit payé dans le temps, nous serions peut-être à présent aussi riches que lui ; au lieu que ma sœur & moi, nous sommes obligés de servir les autres. N'est-il pas vrai que, si

vous étiez cet homme , vous trouveriez la loi de Dieu très-raisonnable ?

LE FERMIER.

Vous me chicanez encore avec votre comparaison. J'avoue que si je me trouvois à la place de cet homme , je conviendrois que vous avez raison.

LA BONNE.

Jesus , mon ami , nous ordonne de faire aux autres ce que nous souhaitons qu'on fasse à notre égard. Voulez-vous lui désobéir & vous damner , pour laisser à vos enfants un bien qui ne leur profitera pas , j'en suis sûre ? Allons , mon cher , voici encore une supposition. Prenez que vous deviez mourir cette nuit ; il n'y a rien d'impossible à cela : emporterez - vous votre argent dans l'autre monde ?

LE FERMIER.

Vous avez raison dans le fond : mais je dois acheter un bien qui est à très-bon marché ; si je l'échappe , un autre l'achetera.

LA BONNE.

N'avez - vous pas honte , Nicolas ,

de mettre Dieu & votre salut en comparaison avec ce bien ? L'acheterez-vous aux dépens de votre salut ? car enfin, on ne peut pas aller au Ciel, sans avoir réparé le tort fait au prochain ; c'est folie de penser autrement. Il faut le rendre, ce bien, ou aller en Enfer.

LE FERMIER.

Combien croyez-vous qu'il faudroit que je donnasse pour avoir la conscience tout à fait nette ?

LA BONNE.

C'est à vous à le décider, mon cher. Vous savez l'état où étoient ces gens-là, & ce qu'ils ont perdu par votre faute : il faut le leur rendre. Par rapport à ceux que vous avez forcés de vendre leurs biens pour un morceau de pain, il faut leur payer le surplus de ce qu'ils ont reçu, comme vous voudriez le vendre raisonnablement si vous étiez à leur place. Voilà la vraie règle que je vous répéterai toujours : Faites aux autres comme vous voudriez qu'on vous fît. Si vous ne vous en rapportez pas à ma décision, je consulterai des gens habiles, sans vous nommer : vous savez lire, vous verrez leur réponse.

LE FERMIER.

Gardez vous bien de consulter personne ; peut-être diroient-ils qu'il faut encore donner plus d'argent. Je suis bien malheureux de vous avoir dit tout ceci ! Je n'avois qu'à rendre mes cinquante écus sans dire mot à personne , & j'en serois quitte ; car Dieu ne m'auroit pas puni pour une chose que je ne savois pas. Or, je vous assure que je n'avois pas la moindre idée qu'il fallût rendre davantage.

LA BONNE.

Vous croyez donc, Maître Nicolas , qu'il n'y a qu'à ignorer ses devoirs , pour n'être pas obligé de les remplir ? cela seroit fort commode ; mais il n'en va pas ainsi ; on est fort bien damné pour avoir négligé de s'instruire. Vous pensez bien que , depuis vingt ans , vous avez fait des confessions & des communions sacrilèges , qu'il faudra recommencer : avec les autres péchés , il faudra bien dire celui - là ; & vous pouvez être assuré que votre Curé , ou tout autre Confesseur , ne pourra vous donner l'absolution , si vous ne faites ce que je vous dis. Apparemment vous

ne voulez pas continuer à cacher ce péché ?

LE FERMIER.

J'avois bien résolu de m'en confesser ; mais j'aurois entortillé tout cela de manière que le Confesseur n'y auroit pas fait grande attention.

LA BONNE.

Il vaut tout autant que vous ne vous confessiez point du tout , mon enfant. Vous voulez tromper votre Confesseur , c'est la chose du monde la plus facile ; car il est obligé de vous en croire sur votre parole : mais vous ne pouvez tromper Dieu ; & au jour du jugement , il montrera à tout le monde que Maître Nicolas , qui avoit la réputation d'être honnête-homme , étoit un sacrilège , un voleur , qui a mieux aimé être damné que de restituer ; un avare , qui aimoit mieux son argent que son Dieu & son ame ; un menteur , un fourbe , un hypocrite , qui faisoit semblant de se confesser , & qui trompoit son Confesseur. Voyez un peu la belle figure que vous ferez , quand on vous reprochera tous ces crimes !

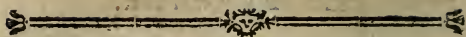
LE FERMIER.

Rétablir ces gens-là ! payer le surplus de ce que j'ai acheté ! Il faudroit la moitié de mon bien. Allons, Mademoiselle, il n'y faut plus penser ; il en arrivera tout ce qu'il pourra. Au surplus, je pense que vous êtes une honnête personne, & que vous aurez bouche close sur ce que je vous ai dit.

LA BONNE.

Adieu, pauvre malheureux, qui achetez l'Enfer à si bon marché ! Vous pouvez compter sur le secret ; mais vous me laissez bien affligée.





L E Ç O N

PARTICULIERE.

CHARLOT, LA BONNE,
Et ensuite LE FERMIER.

CHARLOT.

AH! Mademoiselle, faites-nous la charité de venir jusqu'à la ferme. Nous avons été grêlés cette nuit : nous n'aurons pas la peine de payer des vendangeurs cette année, car le raisin est hâché ; & qui pis est, la vigne est coupée comme si c'étoit avec un couteau. Mon pere étoit déjà bien désespéré de cela ce matin ; il s'arrachoit les cheveux, & pleuroit que c'étoit une pitié. Tout d'un coup on est venu lui dire que la plus belle de nos vaches étoit morte, & que les autres paroissoient malades ; cela l'a rendu à moitié fou : il s'est évanoui, & puis il a pris une grosse fièvre. A présent que je vous parle, il a le transport au cerveau ; car il vous parle tout comme si vous étiez.

là : il vous demande pardon à tous moments. Est-ce qu'il vous a donné du chagrin ? A la fin il m'a dit de vous appeler, car il est dans son lit.

LA BONNE.

Le pauvre homme ! J'espère pourtant que cela ne fera rien , mon enfant. Allez , mon ami , j'y ferai aussi-tôt que vous.

LE FERMIER.

Ah ! Mademoiselle , le bon Dieu m'a bien puni. J'ai perdu plus de cinquante louis cette nuit , sans ce que je perdrai encore. Je suis ruiné , je suis damné.

LA BONNE.

Ni l'un ni l'autre , mon pauvre Nicolas : le bon Dieu vous a châtié ; mais c'est une marque qu'il vous aime & qu'il veut vous sauver. Allons , promettez-lui de faire une bonne confession , de tout dire à votre saint Curé , & de faire tout ce qu'il vous ordonnera.

LE FERMIER.

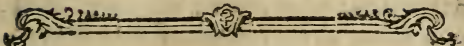
Oui , je vous le promets. Il n'y a qu'à envoyer chercher M. le Curé.

Mais demandez, qu'il vous plait, au bon Dieu qu'il sauve mon bétail.

LA BONNE.

Le bon Dieu a les bras bien longs ; mon cher ami : quand on ne veut pas lui obéir de bonne volonté, il fait bien le moyen d'y contraindre. Regardez le malheur qui vous est arrivé cette nuit comme une grande grace, mon cher ; sans cela vous alliez tomber dans l'endurcissement. Mais prenez bien garde à une chose : si ce n'est que la crainte de perdre vos bêtes qui vous engage à réparer vos fautes, cela ne vous servira de rien. Dites bien au bon Dieu : Seigneur, je suis un malheureux avare, qui ne pense qu'aux biens de ce monde, & qui les aimois plus que vous : je vous remercie de m'avoir puni : je vous abandonne le reste de mes biens, pourvu que vous m'accordiez un véritable regret de vous avoir offensé, & une ferme résolution de me corriger.
Voici M. le Curé, je vous laisse avec lui.





CINQUIEME JOURNÉE.

Tous les Interlocuteurs précédents,

LA BONNE.

LA BONNE.

NOUS allons aujourd'hui expliquer ce qui regarde le troisieme commandement de Dieu. Répétez-le nous, Nanon.

NANON.

Les dimanches tu garderas, en servant Dieu dévotement.

LA BONNE.

Dieu avoit ordonné de sanctifier le septieme jour de la semaine: l'Eglise a remis ce jour au huitieme, parce que Jesus-Christ est ressuscité ce jour-là.

Me diriez-vous bien, Marion, comment il faut faire pour sanctifier le jour du dimanche?

MARION.

Il faut aller à la messe, aux vêpres; après quoi, on va se promener & se

divertir. Je vous assure , Mademoiselle , que j'aime beaucoup le dimanche ; je me leve de bon matin , pour être bientôt quitte de la messe , & avoir la liberté de me promener tout le jour avec mes compagnes.

LA BONNE.

Vous n'allez donc pas tous les dimanches à la grand'messe de votre paroisse , au prône ni au sermon ?

MARION.

Non , en vérité , Mademoiselle ; cela est si long , que je m'y ennuie à mourir : aussi je dors toujours pendant le prône. Mais , dites - moi , je vous prie ; est-ce qu'on est obligé d'y aller ?

LA BONNE.

Oui , ma chere , on doit y aller tous les dimanches , quand on le peut ; mais au moins est-on obligé d'y assister de temps en temps , & l'on doit s'arranger pour cela , afin d'y aller les uns après les autres. Si tout le monde faisoit comme vous , ma chere , M. le Curé perdrait bien son temps en faisant le prône.

M A R I O N.

Je pense , Mademoiselle , que ces longs offices sont bons pour les personnes dévotes , ou pour les gens riches , qui se promènent toute la semaine & ne font œuvre de leurs dix doigts ; mais nous , qui travaillons depuis le matin jusqu'au soir , c'est bien la moindre chose que nous ayons un jour pour nous divertir.

L A B O N N E.

Vous verrez que Dieu a institué le dimanche pour le divertissement de celles qui , comme Marion , travaillent toute la semaine : je ne savois pas cela ; je croyois que c'étoit pour le servir & se reposer. Mais , Marion , que faites-vous donc tant les dimanches ? quels sont vos divertissements ?

M A R I O N.

D'abord , nous allons à la messe dès le grand matin ; & puis nous prenons notre pain dans notre poche , nous allons nous promener tantôt d'un côté , tantôt d'un autre : nous revenons dîner ; on entend vêpres , après quoi on retourne à la promenade. On joue en-

semble à de petits jeux , on chante , on danse , on boit du lait. Je pense , Mademoiselle , qu'il n'y a pas de mal à cela. Oh ! la journée paroît bien courte.

LA BONNE.

Vous êtes apparemment une grande compagnie , car on ne danse pas toutes seules : cela vous ennuyeroit , n'est-ce pas ?

MARIE.

Nous sommes à présent dix ouvrières chez ma Maîtresse , & puis il vient souvent d'anciennes apprentisses qui travaillent pour elles-mêmes.

LA BONNE.

Mais des filles danser toutes seules ! cela doit être ennuyeux ; il faut au moins une couple de chapeaux : cela réjouit la vue. Et puis , quand on boit du lait , & qu'il y a des garçons , ce sont eux qui payent , & quelquefois même ils font venir un violon.

MARION.

Comme vous savez tout cela , Mademoiselle ! Est-ce que vous faisiez de

même quand vous étiez à notre âge ? Nous avons deux de nos filles qui ont leurs freres : ce sont des garçons bien sages , je vous assure ; je ne les ai jamais entendu jurer ni dire de mauvaises paroles.

LA BONNE.

Nous raisonnerons de tout cela une autre fois ; mais , en attendant , souvenez-vous qu'il n'y a pas un autre Paradis pour les personnes dévotes , que pour les autres , qui doivent tout aussi-bien qu'elles assister au prône. N'oubliez pas qu'on ne peut aller au Ciel sans observer les commandemens de Dieu , & que le troisieme commandement nous oblige à sanctifier le dimanche par la priere & des exercices pieux.

THÉRESE.

Je ne saurois croire cela , Mademoiselle. A vous entendre , on diroit qu'il faut passer tout le dimanche à l'église , sans avoir la liberté de se divertir un peu.

LA BONNE.

Je ne suis pas si sévere , ma chere Thérèse. Dieu est si bon , qu'il ne dé-

prend point un divertissement honnête & innocent ; mais il faut commencer par le fervir , & puis on peut se délasser , pourvu que ce soit d'une manière permise & qui ne conduise pas au péché.

CHARLOT.

Mais y a-t-il rien de plus innocent que de danser après vêpres , ou bien de jouer une partie de cartes ? Cela ne fait tort à personne.

LA BONNE.

Ces divertissements sont fort mauvais en tous temps , & sur-tout le dimanche. Il vaudroit mieux labourer la terre, travailler à toutes sortes d'ouvrages, que de danser les jours consacrés au Seigneur. Ce n'est pas moi qui décide cela , mes bonnes gens ; c'est l'Eglise, à laquelle nous devons obéir. Les filles qui ont envie de rester sages, & de conserver leur réputation , doivent faire beaucoup d'attention à cela : elles doivent fuir la compagnie des garçons , & n'avoir aucune familiarité avec eux. Quand l'Ange vint annoncer à la sainte Vierge que Dieu l'avoit choisie pour être la Mere de son Fils , il parut sous la figure d'un jeune homme, &

lui donna des louanges ; car il lui dit qu'elle étoit pleine de graces. Marie fut troublée de se voir seule avec l'Esprit bienheureux , parce qu'il étoit sous la figure d'un homme. Que penser donc de ces jeunes filles , qui n'aiment la danse que pour se trouver avec les garçons ; qui les regardent effrontément en dansant ; qui se laissent toucher les mains ; qui écoutent avec plaisir toutes leurs balivernes ? Vous savez bien , tous tant que vous êtes , que toutes ces choses se font quand on danse ; ainsi la danse est mauvaise en tous temps , & l'est bien davantage les dimanches , parce que ce sont des jours consacrés au Seigneur. Il faut , ces jours-là , assister à la messe de paroisse , à l'eau-bénite , au prône. L'après-dîner , il faut aller à vêpres , au catéchisme , ou bien au sermon. Celles qui savent lire doivent rassembler leurs bonnes amies , pour lire quelques bons livres pendant une demi-heure : s'il y a des malades dans le bourg , il faut les aller visiter , & tâcher de leur rendre quelques services. Après cela , on peut se promener , & prendre une honnête récréation avec ses parents & avec des personnes sages. Le soir , il faut aller à la bénédiction ,

quand on la donne quelque part, ou aller un demi-quart d'heure dans l'Eglise pour adorer le Saint - Sacrement, dire son chapelet, ou faire quelque autre priere.

CHARLOT.

Bon pour la danse, je ne m'en soucie guere: mais quel mal y a-t-il entre garçons de jouer une partie de cartes? On ne peut pas se promener en hiver.

LA BONNE.

Voici le mal, mon ami: c'est qu'on s'accoutume à aimer le jeu: qu'on perd son argent quand on en a: qu'on souhaite d'en avoir pour jouer, quand on n'en a pas: qu'on est quelquefois tenté d'en prendre à ses parents: qu'on a beaucoup de chagrin quand on perd: qu'on jure, qu'on se fâche contre celui qui gagne; qu'on lui dit des injures, qui finissent pas des querelles & des batteries. Il est bien rare que le jeu & la danse ne finissent pas par là; vous le savez bien: ainsi c'est profaner le saint jour du dimanche, que de l'employer à danser ou à jouer aux cartes.

N A N O N.

N'est-ce pas une bonne chose, de faire des pèlerinages les jours de dimanche ?

L A B O N N E.

Oui & non, ma chère : cela dépend de la manière dont on les fait. Une bande de jeunes filles, & souvent des garçons avec, vont faire une lieue ou deux pour aller en pèlerinage : ils y vont en batifolant, en riant, en parlant de toutes sortes de choses ; & en reviennent de même. Vous sentez bien que des pèlerinages faits ainsi ne peuvent pas être regardés comme de bonnes œuvres, mais comme des parties de plaisir.

N A N O N.

Apprenez-nous comment il faut faire les pèlerinages ; je les aime beaucoup.

L A B O N N E.

Et moi, je ne les aime guère, surtout pour les filles, quand ils sont un peu éloignés. On dit qu'une fille sage doit avoir le pied coupé, c'est-à-dire, qu'elle ne doit pas aimer à courir. Je

voudrois donc qu'on ne fût jamais en pèlerinage, sans en avoir demandé permission à son Curé. Quand on va ainsi courir, on manque la messe de paroisse, on arrive tout échauffé, & à grand'peine a-t-on le courage de prier Dieu.

MADAME PERNOT.

J'avois pourtant dessein de faire vœu d'aller à il y a dix lieues d'ici ; c'est une grande dévotion.

LA BONNE.

Vous pouvez, comme je vous l'ai dit, consulter votre Confesseur, surtout avant de faire aucun vœu. J'ai oublié de vous en parler, aussi-bien que des superstitions, quand je vous ai expliqué ce qui regarde le premier commandement de Dieu ; & je le ferai après avoir fini l'article des pèlerinages. Si votre Confesseur vous permet d'en faire, il faut y aller en silence, en priant Dieu ; & en revenir de même : jamais les jours de vogue & de foire. S'il falloit aller en pèlerinage comme cela, on n'en auroit pas tant d'envie ; car, comme je l'ai dit, on n'y va que pour se divertir. Reprenons ce que j'ai oublié :

Vous

Vous savez , sans doute , ce que c'est qu'un vœu , Madame Pernot , puisque vous en voulez faire un.

MADAME PERNOT.

C'est , je pense , une promesse que l'on fait à Dieu de jeûner , de faire quelque priere , ou de faire dire des messes.

LA BONNE.

C'est cela même. Le vœu est un excellent acte de religion ; mais il faut prendre de grandes précautions avant de le faire , parce que , sans cela , on s'expose à le violer ; ce qui est un très-grand péché. Ainsi il ne faut jamais , je le répète , faire de vœu sans la permission de son Confesseur. Une fille n'en peut pas faire sans la permission de ses parents ; & presque jamais une femme sans celle de son mari. On prend seulement résolution de faire une bonne œuvre : mais il n'en faut pas faire le vœu.

Parlons de la superstition. Savez-vous ce que c'est , Nanon ?

NANON.

Je crois bien qu'on me l'a expliqué,
Partie I, L

car je connois ce mot ; mais je ne me souviens pas de ce qu'il veut dire.

L A B O N N E .

Pour le bien comprendre , mes bonnes gens , il faut bien vous mettre dans la tête qu'il n'y a que Dieu qui sache les choses à venir : qu'il n'y a que lui non plus qui puisse vous découvrir celles qui doivent vous arriver.

L E M E U N I E R .

Je vous demande pardon , Mademoiselle : mais il y a aussi des Bohémiennes qui disent la bonne-aventure ; & elles m'ont prédit que j'aurois deux femmes. Ma première femme est morte , j'ai envie d'en prendre une autre : vous voyez bien qu'elles savoient cela.

M E R E - J E A N N E .

Vous êtes un bon nigaud , de croire ces vilaines créatures. J'étois un jour avec votre défunte ; & une de ces femmes vint pour nous dire notre bonne-fortune : pour moi , qu'elles avoient volée une fois , je ne voulois point l'écouter ; mais elle dit à votre femme qu'elle seroit mariée trois fois , & qu'elle auroit six enfants. Vous voyez

bien qu'elle mentoit , puisque la pauvre femme est morte à sa première couche.

LA BONNE.

C'est un grand péché de se faire dire sa bonne-aventure : tous les Confesseurs n'ont pas le pouvoir d'en donner l'absolution ; il faut qu'ils la demandent à Monseigneur l'Evêque. Mais , outre cela , c'est une grande bêtise. Ordinairement les diseurs de bonne-aventure sont des vauriens & des voleurs , qui , ne voulant point travailler pour gagner leur vie , vivent aux dépens des sots. Vous savez bien qu'ils volent tout ce qu'ils peuvent attraper. Comment Dieu découvreroit-il l'avenir à des voleurs , à de mal-honnêtes-gens ? Il faut donc prendre la résolution de ne jamais écouter ces gens-là , & s'en confesser si on l'avoit fait.

M A R I O N.

Jamais je ne me suis fait dire ma bonne-aventure , parce que j'ai remarqué que ces misérables femmes disent la même chose à tout le monde : mais nous avons une ouvrière qui connoît avec les cartes ce qui doit arriver , & qui explique tous nos rêves. Elle ne

veut pas les entendre avant de déjeuner, parce qu'elle dit que le malheur des rêves retomberoit sur elle.

LA BONNE.

Eh bien, ma chere Marion, il faudra aller à confesse à M. le Pénitencier, parce que vous avez fait dire votre bonne-aventure d'une autre maniere. Nos rêves ne signifient rien, mon enfant; c'est un péché d'y croire. C'est aussi un péché de s'imaginer qu'en prenant des cartes, on saura les choses qui doivent arriver; & il ne faut jamais faire de pareilles sottises. On péche encore contre le premier commandement de Dieu, en faisant des remedes pour lesquels il faut dire des paroles; c'est un péché & une sottise.

MERE-JEANNE.

J'ai pourtant été guérie de mes verrues comme cela. On me dit de frotter mes mains, qui en étoient pleines, avec un morceau de bœuf tout crud, & après cela de l'enterrer en disant, *Terre, mange mes verrues*. Je vous assure qu'au bout d'un mois elles furent guéries.

LA BONNE.

Je le crois bien , ma chere ; mais elles l'auroient été tout aussi-bien quand vous n'auriez pas prié la terre de les manger. Voilà où est la superstition. Je suis malade, je prends une médecine en disant, *Médecine, guéris-moi.* Je suis guérie , non parce que j'ai parlé à cette médecine , qui ne m'a pas entendue , mais parce que le remede , en me purgeant , a ôté les mauvaises humeurs qui me rendoient malade.

A N N E.

J'ai connu une pauvre femme qui étoit bien malade : on voulut lui donner un remede où il falloit dire des paroles , & l'on affuroit que ce remede devoit la guérir. Elle ne voulut pas le prendre avec les paroles ; elle l'avalala sans rien dire , & fut guérie.

L A B O N N E.

Elle agit en bonne Chrétienne & en femme d'esprit. Si vous étiez sûre qu'un remede superstitieux , pris avec des paroles , pût vous guérir , il vaudroit mieux choisir de mourir que de prendre

ce remede ; car la mort n'est pas un aussi grand mal que le péché.

MÈRE - JEANNE.

Mais quand ce sont de certaines prieres qu'il faut dire en prenant le remede , ce n'est pas un péché de prier Dieu.

LA BONNE.

C'est un péché de croire que Dieu fera un miracle toutes les fois qu'on dira ces paroles ; car ces paroles ne font pas vomir, ni fuer, ni évacuer ; elles ne peuvent pas rafraîchir quand on est trop échauffé, ou échauffer quand on est malade de froid. Ainsi, puisqu'elles ne peuvent pas guérir par elles-mêmes, il faut donc dire que Dieu est forcé de faire un miracle toutes les fois qu'on dit ces paroles. Or c'est un péché de dire cela, & de le croire : Dieu le défend dans la sainte Ecriture, & avoit ordonné de faire mourir ceux qui alloient aux devins ou aux forciers.

T H É R È S E.

Je vous prie de me dire, Mademoiselle, s'il est vrai qu'il y ait des forciers : j'en ai bien peur. On dit qu'ils jettent des forts sur les gens ; cela fait trembler.

LA BONNE.

Non, ma chere; cela ne peut faire peur à une Chrétienne qui fait que Dieu peut tout, & qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans son ordre ou sans sa permission. J'ai voyagé dans le pays de Caux, où l'on dit que tous les bergers sont forciers; en sorte que les passants sont assez bêtes pour leur lever le chapeau, crainte qu'ils n'arrêtent leur cheval. Toutes les fois que j'en rencontrais, je m'arrêtois pour leur dire que je me moquois d'eux, que je les défiois d'arrêter ma bête; & jamais il ne m'est rien arrivé. Je faisois cela, parce que j'étois avec une personne qui étoit assez sotte pour en avoir peur, & que je voulois la rassurer, en lui faisant voir que ces gens-là n'étoient pas plus forciers qu'elle & moi.

Passons au quatrieme commandement de Dieu, sur lequel il y aura bien des choses à dire. Répétez-le nous, Nanon.

N A N O N.

Tes pere & mere honoreras, afin de vivre longuement.

L A B O N N E.

Vous croyez peut-être, mes bonnes

gens , que ce commandement ne regarde que les enfants. Il regarde aussi les peres & meres , les maîtres & les domestiques , le Curé & les paroissiens ; tous ceux qui doivent commander , & ceux qui sont obligés d'obéir : c'est-à-dire , qu'il regarde presque tout le monde.

Me diriez-vous bien, Nanon , à quoi les enfants sont obligés par rapport à leurs peres & meres ?

N A N O N .

Ils sont , je pense , obligés de les respecter , de leur obéir , & de les assister quand ils sont vieux , si cela est en leur pouvoir.

L A B O N N E .

C'est quelque chose , mais ce n'est pas assez : ils doivent les aimer. Considérez quel mal une pauvre mere a pour élever ses enfants. Pendant que le pere travaille comme un esclave toute la journée pour leur gagner du pain , & les nourrir de ses sueurs , pour ainsi dire , la mere est clouée à la maison pour en avoir soin. Souvent elle se dépouille de ses habits pour les vêtir , interrompt son sommeil pour leur donner à tetter ou les rendre propres. Elle les

traîne par - tout sur ses bras. Pendant leurs maladies, que de soins, de peines, d'inquiétudes! Et cela, avant qu'ils puissent même connoître la peine qu'ils donnent.

MERE - JEANNE.

C'est encore bien pis quand il n'y a pas un pere qui gagne le pain, & que tout doit venir d'une pauvre mere. Ah! Mademoiselle, il n'y a que Dieu qui sache ce qu'elle souffre.

LA BONNE.

Vous avez raison, Mere - Jeanne; aussi les enfants lui doivent-ils l'amour qu'ils auroient eu pour leur pere. Il n'y a pas d'enfant qui n'ait coûté bien des larmes à sa mere avant d'être élevé. Celle qui a cinq à six enfants & qui veut faire son devoir, est une esclave; & si elle offroit à Dieu ce qu'elle a à souffrir, il n'en faudroit pas davantage pour devenir une sainte. Tantôt celui-ci est tourmenté par les dents qui lui percent; il crie la nuit comme le jour, & ne permet pas à sa mere de fermer l'œil. Celui-là a une grosse colique; chaque cri qu'il jette déchire le cœur

de la pauvre mere. Un autre tombe & se casse la tête : un quatrieme a la rougeole , la petite - vérole , la coqueluche ; que fais-je , moi ? Il faut nettoyer celui - là de la vermine ; panser celui-ci , qui a une galle qui souleve le cœur. Quelquefois ils sont tous malades en même temps , & la pauvre mere ne fait auquel courir. Les sept à huit premieres années d'un enfant sont des années de douleurs , à qui n'a personne pour lui aider. A trente ans , elle se trouve vieille , épuisée , malade , parce qu'elle a trop veillé , trop souffert autour de ses enfants. Cependant cette pauvre mere est - elle malade , faut-il passer un dimanche à la garder ? son ingrate fille se plaint , murmure , se dépite , est de mauvaise humeur , la sert en rechignant , parce qu'elle ne peut pas aller se divertir avec ses compagnes.

Mais qu'avez - vous , Madame Pernot ? & vous aussi , Mere-Jeanne ? vous pleurez toutes deux.

MADAME PERNOT.

Je pleure , parce que je me souviens d'avoir traité très-durement ma pauvre mere , dans une maladie qu'elle eut

lorsque j'avois seize ans : je ne restois auprès d'elle que malgré moi , parce que j'aimois mieux aller courir ; & souvent je l'abandonnois aux soins d'une servante. Le bon Dieu m'en a punie par de grands remords. Quand j'ai eu des enfants , j'ai senti , par le mal que j'avois autour d'eux , combien j'en avois donné à ma pauvre mere , & j'ai eu le cœur déchiré de ma dureté pour elle ; mais je ne pouvois pas réparer mes fautes. Elle est bien loin d'ici , & vit avec une de mes sœurs qui n'est pas fort à son aise , & qui la traite si bien , qu'elle n'a jamais voulu entendre parler de revenir chez-moi.

LA BONNE.

Je suis charmée que vous ayez senti combien il est abominable de traiter mal celle qui nous a mis au monde : c'est une grace que Dieu vous a fait.

MADAME PERNOT.

Le bon Dieu ma encore punie d'une maniere plus rigoureuse : mes enfants ont fait pis pour moi que je n'ai fait à ma mere. Je me suis épuisée pour les élever , établir , & à la mort de leur pere , ils m'ont plaidée , & n'ont

rien épargné pour me mettre à la paille : c'est ce qui m'a obligée à me remarier ; je n'y aurois jamais pensé , si j'avois pu vivre avec mes enfants. Il est bien triste d'en avoir marié sept , & d'être comme si l'on n'en avoit point.

LA BONNE.

Il faut , ou que vos enfants soient d'un très-mauvais caractère , ou que vous leur ayez donné une mauvaise éducation.

MADAME PERNOT.

Ils n'avoient pas , ce me semble , un mauvais cœur quand ils étoient petits ; mais , comme vous le dites , je crois que je les ai mal élevés. Je les aimois si fort dans leur enfance , que je ne pouvois gagner sur moi de les contredire , & jamais je ne les ai frappés , à moins que je ne fusse bien en colere : alors je battois à droit & à gauche , sans trop regarder par où ni pour quoi.

LA BONNE.

Voilà ce qui fait votre malheur aujourd'hui : nous en parlerons bientôt. Et vous , Mere-Jeanne , pourquoi pleurez-vous ?

MERE-JEANNE.

Je n'ai pas à me reprocher d'avoir mal élevé mes enfants ; les coups ne leur ont pas manqué , quand il a fallu : mais c'est à cause de ma pauvre mere, qui est chez moi : elle est bien vieille, comme vous pouvez penser , & est assez souvent incommode à servir ; je la traite si rudement , que la pauvre femme n'ose pas souffler. Elle me dit quelquefois ce que vous disiez tout à l'heure , que j'étois toute chétive & délicate quand j'étois petite, que je lui ai donné beaucoup de mal. Je l'aime , je vous assure ; mais mon humeur est brusque, & je sens que je la rends misérable.

LA BONNE.

Vous réparerez cela , Mere-Jeanne ; & si vous voulez suivre mon conseil , au sortir d'ici vous demanderez pardon à votre mere , de l'avoir traitée avec dureté , & vous le ferez devant vos enfants , pour leur donner bon exemple ; car, je suis sûre qu'ils ont bien manqué de respect à cette pauvre femme. Ensuite vous mettrez toute votre attention à la servir ; & Dieu , pour vous récompenser , permettra , quand vous

férez dans cet état , que vos enfans aient foïn de vous , & ne souffrent point qu'on vous manque de respect dans leur maison.

M A R I O N .

Si vous saviez , Mademoiselle , combien elle est insupportable ! Elle est toujours de mauvaise-humeur , elle est mal-propre , elle radote.

L A B O N N E .

Je ne suis point édifiée de vous , chere Marion. Un jour viendra peut-être où vous radoterez , & où vous serez plus mal-propre qu'elle ; & Dieu vous punira alors de votre dureté , en permettant qu'on vous traite comme vous la traitez. Ecoutez une histoire.

Il y avoit un homme qui n'avoit qu'un fils , qu'il aimoit beaucoup : il lui donna tout son bien en le mariant , à condition que ce fils auroit foïn de lui le reste de sa vie. Ce bon homme étoit sujet à des toux , qui le faisoient cracher d'une maniere désagréable. Un jour , qu'il y avoit compagnie , la belle-fille dit à son mari que cela dégoûtoit tout le monde ; & le fils pria son pere d'aller se chauffer dans la cuisine. Le

vieillard outré de se voir avec les domestiques , se plaignit beaucoup ; & le petit garçon de la maison , qui avoit sept ans , vint dire à son pere , que le grand - papa étoit allé chercher la couverture de son lit pour s'envelopper , afin d'aller au coin d'une rue demander l'aumône. Laisse-le aller , répondit brutalement le pere. Ne lui donne que la moitié de la couverture , reprit l'enfant , & garde l'autre pour toi quand tu seras vieux , & que je te mettrai dehors. Ce discours de l'enfant obligea le pere de réfléchir sur sa dureté , & il pensa que son mauvais exemple seroit un jour imité par son fils. Il fut donc trouver le bon homme , lui demanda pardon , & le traita avec amour & respect le reste de ses jours.

Ainsi , Mere - Jeanne , si vous voulez être bien traitée par vos enfants dans votre vieillesse , donnez-leur-en l'exemple , en respectant votre mere ; supportez ses mauvaises humeurs , sa mal-propreté & ses autres défauts , afin qu'on supporte les vôtres quand vous serez à son âge.

MERE - JEANNE.

Entendez-vous , Marion & Thérèse ?

si vous êtes assez osées pour manquer de respect à ma mere, je vous tirerai les oreilles d'importance. J'espère, avec la grace de Dieu, de ne vous plus donner mauvais exemple à ce sujet. Si elle est mal-propre, vous vous souviendrez qu'elle vous a nettoyyées cent fois quand vous étiez petites ; car elle a pris cette peine pour vous aussi-bien que pour moi.

MADAME PERNOT.

Et moi, Mademoiselle, que puis-je faire pour réparer les fautes dont je me suis rendue coupable envers ma mere ?

LA BONNE.

Vous priver de vos plaisirs, pour lui faire tenir quelque argent toutes les années ; lui sacrifier tout celui dont vous pourrez disposer, & que votre mari vous donne ; l'engager même à donner lui-même quelque chose. Hélas ! les meres s'ôteroient le pain de la bouche pour le donner à leurs enfants ; & ceux-ci sont assez cruels & assez dénaturés pour laisser manquer de tout ceux auxquels ils doivent la vie, pendant qu'ils ne s'épargnent sur rien :

c'est une barbarie dont Dieu les punira sévèrement dans l'autre vie ; & souvent même il n'attendra pas jusques-là & le leur rendra dès celle-ci. Il est rare que les méchants enfants prospèrent.

N A N O N.

Mademoiselle , vous ne dites rien d'Anne : c'est elle qui est une bonne fille. Elle a sa pauvre mere , qui est demeurée dans son lit , & elle demande l'aumône pour la soulager : outre cela , elle file tout le long du chemin , parce qu'elle dit qu'il ne faut pas être un moment sans rien faire.

P I E R R E.

Vous disiez l'autre jour , Mademoiselle , que quand on servoit bien le bon Dieu , il récompensoit dès cette vie ; cependant voilà la bonne mere Anne qui a toujours bien eu de la dévotion , & Dieu la laisse demander l'aumône : il n'a pas soin d'elle , elle est misérable.

A N N E.

Vous vous trompez bien , Maître Pierre , si vous croyez que j'aie eu de la dévotion ; c'est que vous êtes cha-

ritable , & que vous pensez bien de votre prochain. J'ai toujours eu , il est vrai , une grande envie de servir le bon Dieu ; mais j'en suis restée-là , & je ne l'ai jamais fait. Je suis une grande pécheresse , je vous assure : cependant , malgré cela , Dieu est si bon , qu'il me traite comme si je faisois quelque chose pour lui. Vous dites , Pierre , que je suis misérable , parce que je suis obligée de demander l'aumône : je ne trouve point que ce soit là un si grand malheur.

P I E R R E .

Que venez - vous nous compter là ? Quoi ! on n'est point misérable quand on demande son pain de porte en porte ? vous vous moquez , je pense.

A N N E .

Ah ça , mon pauvre Pierre , supposez que je suis une grande Dame qui ait beaucoup d'argent , de belles terres , des meubles , des maisons , des contrats ; que fais - je , moi : vous diriez alors que je suis riche , heureuse. En bonne foi , si j'aimois toutes ces choses , si j'y mettois ma confiance , je me trouverois beaucoup plus pauvre que je ne

suis à présent ; car Dieu ne feroit plus mon trésor : je me complairois dans ces richesses ; & Dieu me diroit peut-être : Tu crois pouvoir te passer de moi , à présent ? attends un peu , & je te ferai bien voir que tu n'es qu'une bête : les voleurs prendront ton argent , le feu brûlera tes maisons , des procès te dépouilleront de tes terres ; & je te mettrai à la paille malgré toi & tes dents. N'est-ce pas , Pierre , que je serois bien avancée alors ? Aujourd'hui vous dites que je n'ai rien , & vous avez raison ; mais je suis enfant d'un bon pere : il est bien riche , lui ; & si j'avois besoin de richesses , il sauroit bien me les donner ; mais je ne m'en soucie non plus que de la paille. Il me fournit du pain , pour moi & pour ma pauvre mere ; il a placé mes enfants , ils sont sages : allez , il me donne tout ce que je souhaite , je suis heureuse & contente.

CHARLOT.

Mais , Anne , puisque le bon Dieu vous donne tout ce que vous voulez , pourquoi filez - vous depuis le matin jusqu'au soir ? Ce n'est pas Dieu qui vous donne du pain ; c'est vous qui le gagnez , & tous ceux qui voudront travailler en auront comme vous.

A N N E.

Oui da , mon beau fils ! Mais qui est-ce qui me donne la santé pour travailler ? Ne pourrois-je pas être demeurée perclue de tous mes membres sur un grand-chemin ? Supposé que cela soit , croyez-vous que Dieu fût embarrassé à me donner du pain ? Il nourrit bien les petits oiseaux , pourquoi ne nous nourriroit-il pas ? Soyez aussi tranquille que moi là-dessus ; cela ne m'empêche pas de dormir , je vous assure. Il est vrai que je travaille , parce que mon pere n'aime pas les paresseux , & qu'il a dit , aide-toi , je t'aiderai ; mais je ne compte pas sur mon travail.

L A B O N N E.

Vous avez bien raison , ma chere Anne ; le vrai moyen de ne manquer jamais , est de ne se confier qu'en Dieu. Que font vos enfants ?

A N N E.

Ils sont en condition , Mademoiselle ; Dieu m'a bénie , en me donnant les meilleurs enfants qu'il soit possible d'imaginer. On croit que c'est moi qui nourris ma pauvre mere , & c'est eux

qui épargnent la moitié de leurs gages pour elle & pour moi. Il est vrai que c'est bien peu de chose, car ils ne gagnent guere; mais ce peu qu'ils donnent, c'est de bon cœur. Ma fille même vient de refuser de se marier, car elle est assez recherchée, parce qu'elle est sage; mais elle ne veut point s'établir, à moins qu'elle ne trouve un homme qui la mette en état de nous nourrir.

PIERRE.

Elle fera long-temps fille: les hommes d'aujourd'hui veulent de l'argent, au lieu de se charger d'une mere & d'une grand'-mere.

UN PAYSAN DE SOIXANTE ANS.

Pas tous, Maître-Pierre: il y en a qui préfèrent la sagesse & la crainte de Dieu à tout l'argent du monde.

LA BONNE.

Et ce sont les gens de bon-sens, qui savent qu'une femme qui craint Dieu & qui observe ses commandements, est un trésor, & que Dieu prend un soin particulier des enfants qui soulagent leurs peres & meres. Sa parole y est

engagée ; il les fait vivre longuement & heureusement sur la terre. Vous voyez bien que Mere-Anne est bien pauvre ; vous voyez bien aussi que , malgré sa pauvreté , elle est plus heureuse qu'une grande Dame. Je gagerois bien qu'elle a toujours aimé & respecté sa mere ; Dieu la récompense dès ce monde d'avoir fait son devoir.

A N N E.

Par la grace de Dieu , je n'ai point à me reprocher de lui avoir déobéi. Elle m'en avoit donné l'exemple , car elle a été une très-bonne fille envers sa mere. Elle me disoit comme ça , quand j'étois petite : Voyez Anne , ma mere me tient la place de Dieu ; il s'est servi d'elle pour me mettre au monde , pour me nourrir & m'élever : je dois donc lui obéir comme si c'étoit au bon Dieu. Ce que ma mere me disoit , je l'ai dit à mes enfants , & j'espere , s'ils en ont , qu'ils le diront aux leurs ; car je le leur ai répété tant de fois , qu'ils ne peuvent l'oublier.

L A B O N N E.

Les bons parents font les bons enfants , vous le voyez. On se plaint de

l'ingratitude des enfans : c'est presque toujours la faute des peres & meres , qui ont negligé eux-mêmes d'accomplir le quatrième commandement de Dieu. Ce commandement , qui ordonne aux enfans d'aimer & de respecter leurs peres & meres , de leur obéir , de les assister dans leurs besoins , ordonne aussi aux peres & meres de s'acquitter de leurs devoirs à l'égard de leurs enfans ; & c'est ce qu'on ne fait guere.

MADAME PERNOT.

Que direz-vous , Mademoiselle ? je pense , moi , que les parents en font toujours assez pour leurs enfans ; la tendresse qu'ils ont pour eux les y force. Mais l'amour ne remonte point des enfans aux peres & meres , comme il descend des peres & meres aux enfans : c'est une chose que tout le monde fait.

LA BONNE.

Je ne suis pas de cet avis , Madame Pernot. Je fais bien qu'ordinairement on ne voit pas les enfans fort attachés à leurs parents ; mais , je le répète , c'est presque toujours la faute de ces derniers , qui-font une rude pénitence

de la mauvaise éducation qu'ils ont donnée à leurs enfants.

MADAME PERNOT.

Je ne les ai que trop aimés , les miens , Mademoiselle. Je leur ai donné toute l'éducation que j'ai pu ; ils n'étoient point maltraités , contredits : je n'en avois pas la force.

LA BONNE.

Eh ! voilà précisément ce que j'appelle une mauvaise éducation. Les parents ne doivent point maltraiter leurs enfants ; mais il est aussi nécessaire de les contredire à propos que de les nourrir : voilà ce qu'on ne veut pas comprendre.

MÈRE - JEANNE.

Je vous l'ai déjà dit , Mademoiselle , je n'aurai pas cela à me reprocher devant Dieu. Mes enfants n'osoient pas broncher : au premier mot qu'ils me raisonnoient , une bonne paire de soufflets leur apprenoit à me respecter & à m'obéir. Demandez plutôt à Thérèse & à Marion.

LA

LA BONNE.

Si vous leur donniez permission de tout dire, & qu'elles n'eussent pas peur de vous fâcher, vous verriez le bel effet de ces soufflets donnés à tort, à travers, & à tous moments. J'ai dit qu'il falloit corriger les enfants; mais corriger, ce n'est pas battre. C'est une mauvaise éducation, que celle qui se fait à force de coups. Mere-Jeanne, priez vos filles, ou plutôt commandez-leur de nous dire ce qu'elles en pensent.

MERE - JEANNE.

Eh comment peut-on corriger les enfants sans les battre? Au surplus, qu'elles parlent; je leur promets de ne pas me fâcher.

MARION.

Ah! ma mere, je ne m'y fie pas: dans quatre jours vous oublierez que vous nous avez donné cette permission; & gare les soufflets, les coups de pied au cul.... Suffit, je ne me fie point du tout à votre permission.

MERE - JEANNE.

Voyez un peu cette petite imperti-
Partie I. M

nente , qui ne se fie pas à ma parole ! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Mademoiselle , & que tu fusses auprès de moi , tu aurois déjà été souffletée comme il faut. Est-ce que tu me prends pour une menteuse ?

LA BONNE.

Non , Mere - Jeanne ; mais quand nous vous prendrions pour une femme bien violente , nous ne nous tromperions pas beaucoup.

MERE - JEANNE.

J'avoue que je suis un peu prompte ; mais cela ne dépend pas de moi , je ne puis me refondre : tournez la main , il n'y paroît plus.

LA BONNE.

Voilà la chanson ordinaire de toutes les personnes coleres : j'aurois dit brutales , si je n'avois peur de vous fâcher. Si vos enfants , quand il a été question de les corriger de leurs défauts , vous avoient dit : Cela est plus fort que moi ; vous ne vous seriez pas accommodée de cette excuse. Ce qu'ils n'ont osé vous dire , ils l'ont pensé. Dites-moi , Anne , comment avez-vous fait pour élever vos

enfants ? leur avez-vous donné des soufflets , ou leur laissez-vous faire tout ce qui leur venoit en fantaisie ?

A N N E.

Hélas ! Mademoiselle , une pauvre femme ignorante , telle que je suis , ne favoit guere comment s'y prendre pour bien élever ses enfants. Je demandois bien souvent au bon Dieu de m'instruire de ce que je devois leur dire. Peut-être que je les aimois trop ; car je leur laissois passer bien de petites choses sans faire semblant de les voir , afin de n'être pas obligée de gronder toute la journée. J'avois dans l'esprit qu'il falloit garder les corrections pour les plus grosses fautes , comme d'être sans respect à l'église , de parler brusquement au prochain , de faire des rapports : je ne pardonnois jamais cela. Il le favoient bien ; aussi se dépêchoient-ils de se corriger.

L A B O N N E.

Et pour les corriger , ne leur donniez-vous pas des soufflets , de vilains noms ? Leur donniez-vous le fouet ?

A N N E.

J'avois quelquefois envie de les fouetter , quand j'étois en colere ; mais j'avois

entendu dire que corriger des enfants dans la colere, cela les rendoit encore plus méchants. Je sortois donc alors de la maison, & j'allois me mettre à genoux à la porte de l'église, comme mon Confesseur me l'avoit conseillé : je restois là tranquillement ; & quand ma colere étoit passée, je revenois chez nous pour les corriger.

MADAME PERNOT.

Voilà ce que je n'aurois jamais eu le courage de faire : on peut bien fouetter un enfant dans le moment de la vivacité, & cela m'est arrivé quelquefois ; mais les battre de sang-froid ! il faut avoir le cœur bien barbare pour le faire.

A N N E.

Mais je ne les battois pas, Madame Pernot ; je les mettois en pénitence, & cela les corrigeoit tout aussi-bien que les coups.

L A B O N N E.

Et les pénitences que vous leur donniez étoient-elles bien terribles ?

A N N E.

Elles le paroissent à ces enfants, &

c'étoit comme si elles l'eussent été. Ils m'aimoient beaucoup, Mademoiselle, & je les aimois aussi. On m'avoit pourtant recommandé de ne les point manger de caresses; ce qui me fit bien de la peine d'abord : je les baisois le matin & le soir; & quand ils avoient fait une grande faute, je ne les embrassois pas, ni leur grand'-mere non plus. Cela les mettoit au désespoir; ils pleuroient comme si on les avoit affommés; mais les pleurs étoient inutiles; quand j'avois dit une chose, il falloit qu'elle se fît.

LA BONNE.

Mais vos enfants étoient sans doute menteurs: comment punissiez-vous leurs mensonges? vous n'avez point parlé de cette faute.

ANNE.

C'est qu'ils ne la faisoient point, Mademoiselle. Eh! pourquoi auroient-ils menti? ils savoient bien qu'ils n'étoient jamais grondés quand ils disoient la vérité. Ma mere m'a bien aidée, Mademoiselle: c'est une sainte femme; & elle prioit Dieu jour & nuit pour moi & mes enfants.

Et bien ! mes amis , je vous dirai que Mere-Anne a accompli comme il faut le quatrieme commandement de Dieu. Il ne faut pas s'en étonner ; elle avoit prié Dieu de l'instruire à cet égard , & c'est un grand Maître , qui rend savants ceux qui se confient en lui. Il nous ordonne d'aimer nos enfants , de les nourrir , les habiller , d'avoir un soin raisonnable de leur gagner de quoi apprendre un métier ou les établir ; mais il nous ordonne encore plus de ne point les gâter , & d'avoir soin de les corriger de leurs défauts. Madame Pernot , qui se plaint de l'ingratitude de ses enfants , ne fait pas qu'elle en est coupable aux yeux de Dieu , aussi-bien que des autres fautes qu'ils commettront le reste de leur vie , faute d'avoir été corrigés dans leur jeunesse. Oh combien y aura-t-il de peres & de meres damnés pour ce sujet ! Le bon Dieu vous avoit confié ses enfants , (car ils sont à lui plus qu'à vous ,) & vous les avez négligés , maltraités , abandonnés au Démon. Si le Roi vous avoit chargée de ses enfants , vous en auriez eu soin ; & les enfants de Dieu n'ont pu exciter votre attention : quelle honte ! quel crime !

MADAME PERNOT.

Mais, Mademoiselle, est-ce que Dieu n'aura point pitié de notre ignorance ? Je vous assure que je croyois être une très-bonne mere : je leur disois qu'il falloit être sages ; je recommandois à la servante de les faire prier Dieu, de les mener à l'église, de leur faire dire leur catéchisme.

LA BONNE.

Oui, ma chere Dame, le bon Dieu vous pardonnera vos fautes à cet égard ; sur-tout si vous acceptez en esprit de pénitence les peines que vous donnent vos enfants, & que vous auriez évitées, si vous leur aviez donné une bonne éducation. Ecoutez-moi bien, mes bonnes gens : quand Dieu ne vous auroit pas commandé de donner une éducation chrétienne à vos enfants, votre propre intérêt devoit vous engager à le faire. Pauvres comme vous êtes, vous n'avez d'autres ressources que votre travail ; & il vous suffit à peine pour nourrir votre famille. Ce travail, vous ne serez pas toujours en état de le faire. La vieillesse demande du repos. Quand un vieillard voudroit

travailler comme dans sa jeunesse , il ne le pourroit pas : la vue s'affoiblit, les mains & les jambes deviennent tremblantes. Les gens riches ont alors des domestiques pour les servir ; & puis leurs enfants les servent , dans l'espérance d'avoir leur bien , si ce n'est par amitié. Vous , qui vivez au jour la journée , il n'y aura pas presse pour votre héritage. Il n'y a donc pour vous de douceur , de consolation & de secours à espérer , que dans le bon cœur de vos enfants. Vous n'y pouvez compter sûrement , que lorsqu'ils auront la crainte de Dieu : alors ils accompliront ses commandemens , & supporteront , pour l'amour de lui , les incommodités de votre vieillesse ; car cet état en a beaucoup. Les vieilles-gens sont mal-propres , dégoûtants , de mauvaise humeur : un enfant se fatiguera des soins qu'il prend d'abord avec plaisir , si la grace de Dieu ne le soutient pas.

UNE NOUVELLE MARIÉE.

Ayez donc la bonté , Mademoiselle , de nous dire ce qu'il faut faire pour les bien élever , & je vous promets de le pratiquer.

LA BONNE.

D'abord il faut les offrir à Dieu ; avant qu'ils viennent au monde. Dès qu'une femme se sent grosse , elle doit en avertir son mari , & tous les deux ensemble doivent aller à l'église pour offrir à Dieu cet enfant. Ils doivent adorer , aimer , remercier le Seigneur , pour cet enfant qui ne sauroit le faire lui-même ; demander pōur lui la grace du baptême : il faut répéter cette offrande tous les jours , en se levant , en se couchant , & plusieurs fois dans la journée. Quand la femme est accouchée , & qu'on lui porte son enfant , elle doit remercier Dieu de son baptême encore plus que de sa naissance , & ne pas le remettre au lendemain. Le pere accompagne l'enfant quand on le porte à l'église : quelques jours auparavant , il doit prier M. le Curé , ou quelque autre , de lui expliquer les cérémonies du baptême , y être fort attentif , & demander à Dieu , pour son enfant , la grace de plutôt mourir que de perdre son innocence. Il doit se souvenir qu'il est chargé de conserver cette innocence , & que , si l'enfant la perd par sa faute , il en répondra devant Dieu.

LE MANŒUVRE.

Personne ne voudra se donner la peine de nous expliquer les cérémonies du baptême ; ayez la bonté de nous les expliquer, Mademoiselle.

LA BONNE.

Je les fais en général, mes enfants ; mais je m'en instruirai plus particulièrement ; & quand nous en serons à l'instruction sur les Sacrements, j'aurai soin de vous les expliquer. Continuons à parler des commandemens de Dieu, & des devoirs des parents.

Le premier est de leur apprendre, aussi-tôt qu'ils pourront le comprendre, que c'est à Dieu qu'ils ont obligation de tout le bien que vous leur faites. Vous leur donnez un morceau de pain, un habit, &c. . . . il faut leur dire : Mes enfants, ce n'est pas moi qui vous donne ce pain, cet habit ; c'est le bon Dieu qui m'a commandé de vous le donner, & qui m'a fait la gracc de le gagner.

LE MANŒUVRE.

J'ai dit cela à mon petit garçon ; & depuis ce temps, il me tourmente

pour lui faire voir le bon Dieu : je ne fais que lui dire.

LA BONNE.

Il faut lui répondre qu'il est par-tout, dans votre chambre même ; mais qu'il est impossible de le voir. Proposez-lui de regarder le soleil ; cela lui fera mal aux yeux , & à vous aussi : alors vous lui direz que comme nos yeux ne sont pas capables de regarder le soleil , ils ne peuvent non plus voir Dieu ; mais ajoutez que , s'il est bien sage , il le verra quand il sera mort.

A N N E.

Je me souviens , quand j'étois petite , que je demandois à ma bonne mere ce que Dieu faisoit dans notre chambre : elle me répondoit qu'il examinoit toutes nos actions , pour nous récompenser quand nous faisons bien , & nous punir quand nous faisons mal. Si je désobéissois , ou si je faisois quelque autre faute , elle n'avoit qu'à me dire : Anne , Dieu va écrire cette désobéissance , il va être bien fâché contre vous. Aussi-tôt cela me faisoit demander pardon , & reprendre ma belle-humeur.

LA BONNE.

C'est un excellent moyen de corriger les enfants ; mais, comme il y en a qui ne sont pas si dociles, il faut les mettre tout seuls dans un coin, ou leur donner une autre pénitence, en leur disant : Si je ne vous punissois pas, Dieu me puniroit moi-même.

MERE-JEANNE.

Cela seroit bon si l'on ne s'impatien-toit pas ; mais on est pressé, on leur donne un soufflet ; on va d'un autre côté, & on les laisse pleurer.

UNE FEMME.

Il y a des enfants si méchants, qu'il leur faut des coups ; ils se moqueroient d'une pénitence qui ne leur feroit point de mal.

LA BONNE.

Savez - vous pourquoi, ma chere ? c'est que vous les avez accoutumés aux coups ; vous leur parlez toujours brusquement, vous ne cessez de jurer après eux : vraiment, un enfant ainsi élevé, est, comme l'on dit, un bon cheval de trompette, qui ne s'épouvante pas

du bruit. Mais un enfant repris avec douceur , tremble pour peu qu'on haufse le ton ; la plus petite mortification lui fait plus d'impression , que des coups aux autres.

LE FERMIER.

Pour en revenir à ce que vous disiez tout à l'heure , je disois l'autre jour au dernier de mes garçons , que Dieu étoit par-tout : le petit coquin , qui n'a que huit ans , me dit que je me moquois de lui , parce que si je croyois cela , je ne jurerois pas en sa présence.

LA BONNE.

Cet enfant vous a donné une bonne leçon , Maître-Nicolas : vous direz inutilement à vos enfans que Dieu est par - tout , & qu'il leur fera rendre compte de leurs actions , si vous détruisez par vos mauvais exemples ce que vous leur dites. Voulez-vous que vos enfans deviennent de bons Chrétiens ? soyez-le vous-même. Un des plus importans devoirs des parents à l'égard de leurs enfans , est de leur donner bon exemple. S'ils voient que vous prenez garde à toutes vos actions pour n'en point faire de mauvaises , & que vous

leur disiez , j'aurois bien envie de me fâcher , d'être paresseux ; mais par respect & amour pour mon Dieu , qui me regarde , je ne veux pas le faire : alors ils croiront tout ce que vous leur direz à cet égard. Retenez bien , mes bonnes gens , que vos enfants feront plutôt ce que vous ferez , que ce que vous leur direz. Vous vous mettez en colere , vous donnez un soufflet à votre enfant : vous lui apprenez à battre ses freres & sœurs , quand ils le contrediront , & à se mettre en fureur , quand on ne fera pas les choses à sa fantaisie.

Un des grands devoirs des peres & meres , est d'apprendre à leurs enfants à prier Dieu ; & ils leur apprennent à le prier mal & sans respect.

M E R E - J E A N N E .

Que dites-vous , Mademoiselle ? il n'y a point de mere qui voulût apprendre à ses enfants à ne pas prier Dieu comme il faut ; on leur dit assez de le bien faire.

L A B O N N E .

Et moi , Mere-Jeanne , je ne dis rien que je ne voie tous les jours. Une mere à son enfant à genoux devant elle , &

lui fait réciter son *Pater* : pendant ce temps , elle souffre qu'il ait la tête tournée , qu'il joue avec les cordons de son tablier ; elle lui enseigne sans respect une priere qu'il répète de même : n'est - ce pas lui donner l'habitude de mal prier ?

MADAME PERNOT.

Mettez-vous à notre place , Mademoiselle : on a sa vie à gagner , une ou plusieurs personnes à commander. Pendant qu'on fait prier Dieu les enfants , l'un dit ceci , l'autre cela : un mari fait une question , il faut bien lui répondre : il vient une chose dans l'esprit , un ordre à donner à un domestique , qu'on a peur d'oublier ; on se dépêche , & puis l'on acheve la priere.

LA BONNE.

Vous me dites que vous avez votre vie à gagner ; & moi , je vous dis que vous avez aussi le Ciel à gagner ; qu'il vaudroit mieux être ruinée , demander l'aumône , être réduite à mourir de faim sur un fumier , que d'aller en Enfer. Mais bien loin qu'on se ruine en servant le bon Dieu , je vous assure qu'on fait mieux ses affaires , parce que cela

attire sa bénédiction. Quoi ! vous sacrifierez les jours & les nuits pour travailler à votre petite fortune, & vous ne trouverez pas un demi-quart d'heure par jour pour faire prier vos enfants ! cela est horrible.

M E R E - J E A N N E .

Vous dites qu'on s'enrichit en servant le bon Dieu, que cela n'arrête point les affaires ; je dirai comme Pierre, voyez la pauvre Anne, qui a servi Dieu toute sa vie, & qui a fort bien élevé ses enfants ; a-t-elle fait ses affaires ? non, puisqu'elle demande l'aumône.

L A B O N N E .

On est toujours riche, quand on est content de ce qu'on a, & qu'on ne demande rien de plus au bon Dieu : on ne veut être riche que pour être content ; or Mere - Anne vous dit qu'elle est heureuse, contente ; qu'elle ne voudroit pas changer sa condition contre celle d'une grande Dame : elle n'a point d'inquiétude pour l'avenir ; car elle sait que Dieu son bon pere aura soin d'elle.

A N N E .

Eh ! pourquoi manquerois - je de

confiance en Dieu ? il m'a toujours accordé tout ce que je lui ai demandé. Je n'ai jamais été beaucoup plus riche qu'à présent, excepté que je gagnois un peu plus avant que ma mere fût incommodée, parce que je pouvois aller travailler aux champs ; mais comme il pourroit lui arriver quelque chose pendant que je serois loin, j'ai mieux aimé demander aux bonnes gens de m'aider. Je ne souhaitois que deux choses, & je les ai obtenues : élever mes enfans, & nourrir ma mere.

P I E R R E.

Et si vous deveniez malade comme votre mere, seriez-vous encore contente & heureuse ? Qui la nourriroit, & vous aussi ?

A N N E.

Je vous l'ai déjà dit, Pierre ; celui qui nourrit les petits oiseaux, & qui peut mettre à la besace l'homme le plus riche. Ma fille quitteroit sa condition pour venir nous servir, j'en suis bien sûre, & je ne m'inquiéteroie pas davantage si je ne l'avois pas : j'ai bon Maître.

LE PAYSAN DE SOIXANTE ANS.

Eh ! voici ce que le Maître de Mere-Anne lui gardoit ; c'est un mari pour sa fille , qui lui donnera du pain , à elle & à sa pauvre mere. Dès ce jour, Anne, vous ne demanderez plus l'aumône ; vous avez votre pain gagné , & je marierai votre fille.

A N N E.

Et Dieu vous récompensera ; car de vous dire que je vous suis bien obligée , cela ne signifieroit pas grand' chose.

L A B O N N E.

Oui , bon & honnête-homme , Dieu vous récompensera , vous bénira. Est-ce que vous n'avez point d'enfants ?

L E M E M E P A Y S A N.

Je n'ai jamais été marié , Mademoiselle ; & si ce n'est que je suis trop vieux , je me serois offert pour la fille de Mere-Anne : je disois toujours que je mourrois garçon , faute de trouver une femme à ma fantaisie : c'est dommage que celle-ci soit venue trop tard , car j'ai bientôt soixante ans ; mais je la marierai bien , si je ne peux l'épouser moi-même.

LA BONNE.

Vous connoissez donc la fille de Mere-Anne ?

LE PAYSAN.

Pour ce qui est de la personne , je ne fais pas si elle est grande ou petite , brune ou blonde ; mais cela ne m'importe guere : elle a la crainte de Dieu ; quand je serai plus vieux , elle & le mari qu'elle prendra auront soin de moi , comme si c'étoit mes enfans. Cette famille est une maison de bénédiction : tout cela me portera au Ciel ; & j'aime mieux leur laisser mon bien qu'à des parents de cent lieues , qui séchent sur pied toutes les fois qu'ils entendent dire que je me porte aussi bien qu'à vingt ans.

LA BONNE.

Nous parlerons de cela après la leçon. Que ce qui arrive là , mes bonnes gens , vous apprenne à commencer par servir Dieu , & à vous confier en lui. S'il ne vous accorde pas les biens , il vous donnera le bonheur , qui vaud mieux. Ne dites-vous pas tous les jours , *Contentement passe richesses ?* Que peut-

on fouhaiter à une personne qui est contente de ce qu'elle a ?

LE FERMIER.

Je n'en demanderois pas davantage, Mademoiselle : mais je n'ai pas toutes les choses que je fouhaite ; il s'en faut de beaucoup.

LA BONNE.

Parce que vous fouhaitez des choses que vous ne devez pas avoir , & qui vous rendroient malheureux , si le bon Dieu vous les accordoit. Devenez un bon Chrétien , Maître Nicolas , & je vous assure que vous ne fouhaitez plus rien , parce que vous aurez tout ce qui peut rendre content ; & vous le ferez tant que vous ne voudriez pas changer votre place pour une autre , si cela étoit en votre pouvoir : car plus on a , plus on veut avoir.

LE FERMIER.

Il me prend toujours un mouvement de chagrin , quand je passe devant la porte du Savetier : il n'a ni prés ni vignes , & a dix enfants ; tout cela travaille , chante à gorge déployée , de maniere qu'on les entend d'un quart

de lieue , pendant que je suis rongé de fousis.

LE SAVETIER.

Je vais vous enseigner un bon remède à vos fousis. Demandez à Dieu qu'il vous ôte tout votre bien , & qu'il vous réduise à travailler comme moi ; & vous verrez que quand on n'a rien , on ne craint pas de perdre. Ce sont ces craintes qui ôtent la joie ; j'en fais quelque chose. J'ai été riche , tel que vous me voyez ; & quand j'y pense , cela me fait frémir : quelque jour , je vous conterai mon histoire.

LA BONNE.

Vous nous la direz à la fin de la leçon. Continuons ce qui regarde l'éducation des enfants. Nous en étions sur le bon exemple que les parents doivent leur donner. Vous leur diriez pendant dix ans qu'il faut servir & aimer Dieu , éviter le péché & pratiquer la vertu , qu'ils n'en feroient ni plus ni moins : & s'ils vous voient constamment vertueux , ils le deviendront , quand même vous ne leur diriez rien. De tous les bons exemples que vous pouvez leur donner , il n'y en a point de plus utile

que de prier avec respect devant eux , soit à la maison , soit à l'église.

C H A R L O T .

Pourquoi dites - vous que c'est là l'exemple le plus utile ? Est-ce que leur montrer à être doux , bon , charitable , ne l'est pas autant ?

L A B O N N E .

C'est qu'on ne devient doux , bon & charitable , en un mot , c'est qu'on ne peut devenir bon Chrétien sans la grace de Dieu ; & que c'est par la priere qu'on obtient la grace , qui nous fait faire des choses qui auparavant nous paroissent impossibles.

N A N O N .

Vous avez bien raison , Mademoiselle : qui m'eût dit l'an passé , Nanon fera toute la journée au milieu du fruit , & elle n'y touchera pas ; elle ne mangera qu'à ses quatre repas ? oh ! je ne l'aurois jamais cru. Eh bien , ci-devant , j'avois envie cent fois par jour de prendre des pommes vertes , car je les aime beaucoup , quoiqu'elles m'aient fait mal très-souvent. Toutes les fois que cette

envie me prenoit , je me jettois à genoux , & je disois : Mon Dieu , faites-moi la grace de n'être plus gourmande. Dans le moment , mon envie se passoit. Il est vrai qu'elle revenoit bientôt ; mais je disois encore ma priere , & puis l'envie s'est passée tout-à-fait , & à cette heure j'en suis bien contente.

LE FERMIER.

Tu dis que tu t'es mise à genoux plus de cent fois ; comment cela se peut-il ? tu ne filois jamais qu'un fuseau , & à présent tu en files deux.

N A N O N.

Mademoiselle m'a dit qu'il n'étoit pas nécessaire de quitter mon travail pour prier Dieu ; & puis , je ne m'amuse plus à présent que je me suis louée au bon Dieu. Quand il n'étoit pas mon Maître , je pensois que vous n'étiez pas là pour voir si je perdois mon temps ; & pour dire la vérité , je croyois que j'en faisois assez pour ce que vous me donniez. C'est autre chose à présent : mon Maître me voit toujours , & me récompensera.

LE FERMIER.

Grand merci à vous , Mademoiselle

Bonne ; je voudrois bien que tous mes domestiques fissent comme Nanon ; je m'en trouverois mieux.

LA BONNE.

Cela dépend de vous, mon cher ami : convertissez-vous sincèrement, donnez de bons exemples ; & vous verrez bientôt que tout changera dans votre maison : mais sur-tout ayez recours à la prière. Il est certain que nous ne valons rien, que nous ne pouvons rien, & que, sans le secours de Dieu, nous ne saurions corriger un seul de nos défauts. Il est aussi certain que Dieu a plus envie de nous accorder les biens spirituels, que nous n'en avons de gagner les temporels. C'est donc faute de prier, que nous restons pauvres & misérables, coleres, avares, gourmands ; car, je le répète, la parole de Dieu y est engagée : il accorde toujours ce qu'on lui demande comme il faut.

PIERRE.

Pourtant je lui ai demandé plusieurs fois de me corriger de mes défauts, & il ne me l'a pas encore accordé.

LA BONNE.

C'est que vous n'avez pas demandé comme il faut, ni assez souvent. Il faut demander notre conversion au bon Dieu, comme nous demanderions du pain, si nous mourions de faim ; comme nous demanderions notre grace, si nous étions condamnés à être pendus demain. Il faut demander au nom de Jésus, en reconnoissant que nous sommes indignes d'obtenir. Il faut demander avec confiance, c'est-à-dire, avec une ferme espérance que nous obtiendrons quelque jour ; enfin, il faut demander sans nous fatiguer. Le bon Dieu nous a attendu tant d'années ! il est bien juste que nous l'attendions à notre tour.

Une autre chose sur laquelle les parents doivent beaucoup s'observer, c'est le mensonge. Si des enfants vous voient mentir, il est sûr qu'ils mentiront. Vous avez entendu que les enfants de Mere-Anne ne mentoient jamais ; c'est qu'elle ne mentoit pas elle-même.

PIERRE.

Je pense, moi, qu'elle ne s'en apercevoit pas : tous les enfants sont

menteurs , & bien souvent les grandes personnes aussi. On a cassé , brisé , perdu une chose : on a oublié d'en faire une autre ; si cela étoit su , il y auroit un tapage enragé ; il faut bien mentir.

LA BONNE.

C'est-à-dire qu'on ment pour éviter ce tapage ; ce qui est fort mal : mais si l'on étoit assuré qu'il n'y auroit pas de tapage , on ne mentiroit pas. Je conçois bien que des enfants élevés par des meres qui ont toujours des injures à la bouche , & le soufflet au bout des doigts , doivent devenir menteurs pour éviter les injures & les coups ; au lieu qu'ils diroient la vérité , s'ils étoient fûrs du pardon de leurs fautes , & même d'être loués & caressés toutes les fois qu'ils auroient dit la vérité. Répétez-moi , Nanon , tout ce que je viens de dire.

NANON.

Il y en a beaucoup , Mademoiselle : je dirai ce que je pourrai. Vous nous avez dit qu'une bonne mere doit prier Dieu pour ses enfants , leur apprendre à prier , leur donner bon exemple , surtout à l'église ; les corriger , mais avec

douceur , & ne jamais les gronder & les battre quand elle est en colere.

LA BONNE.

Fort bien , ma bonne fille. Voici encore un devoir des parents à l'égard de leurs enfants ; c'est de leur apprendre de bonne heure à travailler. L'oïfiveté est la mere de tous les vices , vous le savez bien. Si vous remplissez ce devoir , vos enfants , quand ils seroient en grand nombre , loin de vous appauvrir , vous aideront à soutenir votre maison : mais il y a une raison bien plus propre à vous engager à donner de bonne heure à vos enfants l'amour du travail ; c'est que vous leur éviterez une infinité de fautes. Des enfants toujours occupés dans la maison sont doux , dociles ; parce que la plus grande partie de leurs défauts vient de ce qu'ils se gâtent en polissonnant dans les rues avec les autres enfants.

MERE-JEANNE.

Vous me faites suer , Mademoiselle : on voit bien que vous n'avez jamais eu d'enfants ; sans quoi vous sauriez ce qui en est. On peut les forcer à travailler à force de coups ; mais avec

cela jamais on ne parviendra à leur faire aimer le travail. J'ai voulu faire tricoter mes filles, quand elles étoient petites, elles me gâtoient plus de laine qu'elles ne me faisoient d'ouvrage ; ce qui me mettoit en fureur. Marion s'en souvient bien.

M A R I O N.

Je m'en souviendrai toute ma vie ; aussi je tremblois quand je voyois le bas. Ce n'étoit pourtant pas que je haïsse l'ouvrage ; vous savez bien vous-même que je travaillois de bon cœur chez ma marraine : vous en souvenez-vous , ma mere ?

M E R E - J E A N N E.

Vraiment oui ; & c'est ce qui me mettoit en colere , parce que je voyois que c'étoit par pure malice que tu ne travaillois pas chez nous.

M A R I O N.

Oh ! je vous assure , ma mere , que ce n'étoit pas par malice : quand je prenois mon tricot , ma main trembloit comme la feuille , & je laissois tomber mes mailles. Vous étiez si prompte , ma mere ! Ma marraine , au contraire ,

me careffoit toujours. Elle me disoit , M'aimez-vous bien , Marion ? Je lui répondois , Oui , ma chere marraine , je vous aime de tout mon cœur. Je vais bien voir si cela est vrai , me disoit-elle : ah çà , ma chere Marion , cela me feroit bien du plaisir , si vous faisiez quatre coutures à votre bas avant le déjeûner ; mais il faudroit qu'il n'y eût pas une faute. Alors je prenois mon bas , & je travaillois fans lever les yeux jusqu'à ce que ma tâche fût faite. Je lui portois ensuite mon bas ; & s'il n'y avoit point de fautes , elle me disoit , Voilà ce qui s'appelle une bonne fille ; venez m'embrasser. S'il y avoit des fautes , elle disoit , J'avois bien envie d'embrasser ma chere Marion , mais il n'y a pas moyen , elle ne s'est pas appliquée à son ouvrage. . . . Peut-être , que je vous ennuie , Mademoiselle , en vous racontant cela.

LA BONNE.

Au contraire , ma chere Marion , vous me faites plaisir. Continuez à me dire comment faisoit votre marraine.

MARION.

Dans le commencement , cela me

faisoit beaucoup de peine quand elle ne vouloit pas m'embrasser ; à la fin , je m'y accoutumai. Quand elle vit cela , elle fit autrement. Un jour elle me dit qu'elle avoit pris pour tâche de faire dix coutures avant de déjeûner. Quand ce vint à huit heures , j'avois faim , & je lui demandai si nous ne déjeûnerions pas bientôt. Non , mon enfant , me dit-elle ; j'ai fait un trou à mon bas , & comme cela m'arrive souvent , & que je veux me corriger , je vais défaire mon ouvrage & me donner une pénitence ; c'est que nous ne déjeûnerons point que je n'aie refait ces dix coutures. En finissant ces paroles , elle défila son bas , & nous ne déjeûnâmes qu'à neuf heures. Le lendemain matin elle me dit : Marion , je vous ai fait jeûner hier matin , prenez garde de me faire jeûner aujourd'hui ; car si une de nous deux fait des fautes à son bas , il faudra le défaire , & recommencer l'ouvrage avant de manger. Une autre fois elle me tint parole à l'heure du dîner ; il étoit plus de deux heures avant que j'eusse refait l'ouvrage que j'avois été obligée de défaire ; & comme elle m'attendit , je n'osai pas m'en plaindre. J'avois bon appétit ; il me donna de

l'attention , par la crainte de dîner trop tard. Pour m'accoutumer à travailler vite , elle me promettoit deux sous chaque paire de bas que je faisois : elle mettoit cela dans une boîte , & m'en achetoit un tablier , une coëffe ou quelque autre chose , en fournissant le surplus sans m'en rien dire. Avant que d'employer cet argent , elle me le présentoit en disant , N'y aura-t-il rien pour Jesus-Christ dans la personne des pauvres ? donnez ce que vous voudrez. Alors je tirois une piece ; elle me louoit beaucoup & m'embrassoit dix fois pour cette petite aumône.

LA BONNE.

Votre marraine étoit une excellente femme : retenez bien les leçons qu'elle vous a données ; & vous , mes bonnes gens , retenez bien que si vous voulez que vos enfants aiment l'ouvrage , il ne faut pas les battre pour les faire travailler , car autrement vous leur donneriez horreur du travail. Il faut aussi les encourager , en leur achetant des nippes de l'argent de leur travail. Parmi les enfants , il s'en trouvera de plus paresseux les uns que les autres : il faut laisser ceux-là avec leurs vieilles

hardes, & dire à tout le monde que les autres ont un tablier neuf, parce qu'ils l'ont gagné, sans dire un seul mot des autres & sans les quereller. En un mot, il y a mille moyens de les faire travailler; & tout est bon, pourvu qu'on en use sans mauvaise humeur & sans colere.

UNE FEMME.

Il y a des enfants qu'on peut élever aisément, parce qu'ils sont doux: j'en ai quatre dont je fais tout ce que je veux, & que j'aime beaucoup; mais il y en a une cinquieme qui me désespere. C'est une grosse laide, une maligne boiteuse, qui est plus méchante qu'un Diable.

LA BONNE.

Je crains bien qu'elle ne soit si méchante par votre faute. Je gage que vous n'avez jamais aimé cette pauvre infirme, & qu'elle a été votre grenier à coups de poing; il n'y a rien qui rende si méchant. Un enfant qui est souvent battu se désespere d'abord; ensuite il s'y accoutume, & fait du pis qu'il peut pour se venger, parce qu'il fait qu'il n'en fera ni plus ni moins.

LA MEME FEMME.

Comment voulez-vous qu'on aime une méchante petite créature, qu'on ne peut regarder sans peur ? Dieu me feroit une belle grace s'il vouloit la prendre.

LA BONNE.

Ce n'est pas ordinairement ces enfans que Dieu enleve ; il les laisse aux parents pour les punir, & leur ôte ceux qu'ils aimoient mal-à-propos. C'est un grand péché d'avoir des préférences pour un enfant. Cet enfant devient l'objet de la haine de ses freres, & souvent il se gâte. Que la nourriture & les habits soient égaux entre les enfans d'un même pere : toute la différence qu'on doit y mettre, c'est que celui qui travaille le plus doit être distingué, aussi-bien que celui qui est le plus pieux, le plus obéissant. Mais s'il y a un estropié, un infirme, on doit montrer aux autres, par son exemple, qu'il faut avoir plus de douceur & d'attention pour lui, parce qu'il est déjà assez malheureux d'être estropié, sans être encore haï.

Il me reste encore à vous apprendre :

ce que le quatrième commandement de Dieu nous ordonne par rapport à nos supérieurs. Il nous oblige à les respecter, à leur obéir, à les aimer. Il ordonne aussi aux supérieurs d'aimer leurs inférieurs, de les reprendre de leurs fautes, de les assister dans leurs besoins, & de les traiter avec douceur; en un mot, comme ils voudroient être traités eux-mêmes, s'ils étoient à leur place.

N A N O N.

Je n'entends pas ce que cela veut dire, des supérieurs & des inférieurs; ayez la bonté de nous l'expliquer.

L A B O N N E.

Les personnes supérieures, sont toutes celles qui sont au dessus de nous; les inférieures sont celles qui sont au dessous. Nous avons plusieurs sortes de supérieurs. Les Rois, les Princes, les Souverains quels qu'ils soient, nous leur devons le respect, la fidélité, l'obéissance & l'amour.

P I E R R E.

Pourquoi aimerions-nous ces gens-là? ils ne nous connoissent point; nous ne les connoissons pas non plus. Ils ne nous

feront jamais de bien , au contraire , il faut leur payer la taille & les autres impôts ; ceux qu'ils envoient pour nous obliger à les payer, nous tourmentent, ils voudroient nous arracher l'ame , si cela étoit possible.

LA BONNE.

Il faut aimer ceux qui nous gouvernent , parce qu'ils sont chargés de soins , d'inquiétudes & d'embaras pour nous faire vivre en sûreté & en paix. Vous vous plaignez de ce qu'il leur faut payer quelque chose ; mais ce seroit bien pis si les ennemis venoient gâter vos champs & vos vignes , & vous égorger , vous , vos femmes & vos enfants. Ce seroit bien pis s'il n'y avoit point de maître qui eût le pouvoir de punir les méchants & les voleurs, ils viendroient vous étrangler jusques dans vos maisons. Or , pour empêcher les ennemis de venir ruiner votre pays , ne faut-il pas avoir des soldats ? & ces soldats ne faut-il pas les payer , aussi-bien que les Juges & les autres gens nécessaires à l'Etat ? Que diriez-vous si les moutons savoient parler , & qu'ils voulassent que le fermier les nourrit & les fit garder sans prendre leur laine ? Nous devons aussi obéir aux

loix que les Souverains publient, parce qu'elles font ou doivent être faites pour procurer le bonheur & la tranquillité du peuple.

UNE PAYSANNE.

Avouez aussi, Mademoiselle, qu'ils font des loix bien ridicules, & d'autres qui ne servent à rien du tout. Pourquoi, par exemple, ne pas laisser les gens s'habiller à leur fantaisie ? il ne faut pas porter de ceci, de cela. J'ai passé quelques années en Suisse, il est défendu d'y porter de la dentelle. En France, il faut que je paye bien cher le tabac & le sel, pendant que je puis l'avoir à bon marché.

LA BONNE.

Voilà le défaut général des gens de la campagne ; ils ne savent pas conduire leurs maisons ni eux-mêmes, & ils voudroient gouverner l'Etat. Pourquoi ceci, pourquoi cela ? apparemment qu'il y est ce *pourquoi* ; mais faut-il vous en rendre compte ? Ne faudroit-il pas que les Souverains vinsent vous consulter l'un après l'autre, pour savoir ce qu'il faut défendre ou commander ? D'ailleurs, ce qui plairoit

aux uns, déplairoit aux autres ; ce seroit une belle charrue à mener ; par exemple , rien de plus sage que la loi qui défend de porter des dentelles en Suisse : ce pays a peu d'argent ; si on avoit la permission de le dépenser mal-à-propos en habits , bientôt on en manqueroit pour acheter du pain. Apprenons à nous soumettre sans murmurer , aux loix de notre pays , & croyons qu'elles sont sages. Apprenons à respecter les puissances , parce qu'elles viennent de Dieu. Apprenons que toutes les fois que nous manquons d'obéir aux Princes , nous défobéissons à Dieu.

UN PAYSAN.

Mais si les Rois ou les Souverains nous commandoient quelque chose de mauvais , faudroit-il aussi leur obéir ? S'ils défendoient , par exemple , de s'assembler pour prier Dieu , ne pourroit-on pas essayer d'en obtenir la permission de gré ou de force ?

LA BONNE.

Si les Souverains nous commandoient de violer les commandemens de Dieu , sans doute qu'il ne faudroit pas leur

obéir ; mais il ne faudroit pas se révolter contr'eux , sous quelque prétexte que ce soit. Cela n'est jamais permis.

CHARLOT.

Mais si le Souverain vouloit m'ôter les biens , la liberté , & même la vie ; s'il vouloit ôter nos privileges , alors on pourroit se révolter , n'est-ce pas ? car alors il feroit mal.

LA BONNE.

Non , mon cher ; quand Jesus-Christ est venu au monde , il y avoit de fort méchants Princes ; cependant , quoiqu'Hérodes , qui étoit le Roi de son pays , eût cherché à le faire mourir , il n'a jamais dit une seule parole contre lui , & lui a obéi tout comme les autres. Il est vrai qu'ils s'enfuit de son pays jusqu'à la mort de ce méchant Roi : ainsi , si l'on vouloit nous faire du mal , nous pourrions nous sauver , mais c'est tout ce qui est permis à des Chrétiens. Les Apôtres & les premiers Chrétiens ont été aussi bien tourmentés par de méchants Princes , qui leur ôtoient leurs biens , & les faisoient mourir d'une maniere cruelle ; ils étoient en très-grand nombre , cependant ils

ne se sont jamais révoltés ; ils se fau-voient , & s'ils étoient attrapés , ils se laissoient égorger comme des agneaux , comme leur divin Maître.

Il y a encore plusieurs sortes de Supérieurs , auxquels nous devons les devoirs dont je vous ai parlé. Le Supérieur du diocèse , c'est l'Evêque. Le Supérieur de la paroisse , c'est le Curé , & les Prêtres qu'il a avec lui. Le Supérieur de la paroisse , pour le temporel , c'est le Seigneur , les Juges , & tous ceux qui rendent la justice de la part du Roi , ou de la part du Seigneur. Le Supérieur d'un domestique est son Maître , sa Maîtresse , ou les gens qu'ils mettent à leur place. Le Supérieur d'une famille , c'est le pere. En général , on appelle Supérieurs tous ceux qui ont autorité sur les autres. Nous commencerons par nos devoirs envers les supérieurs Ecclésiastiques : le premier est notre Evêque. Il ne peut pas être partout , l'Evêque ; mais il a mis les Curés à sa place , pour vous gouverner & avoir soin de vos ames. L'Evêque , qui tient la place de Dieu , remettant ses pouvoirs au Curé , le Curé vous tient aussi la place de Dieu : vous lui devez le respect , l'obéissance , l'attachement ;

c'est-à-dire , que vous devez le regarder & l'aimer comme un pere. Enfin , vous lui devez les dîmes : manquer à ces devoirs envers son Curé , c'est manquer à Dieu.

UN PAYSAN.

Quand vous le diriez pendant dix ans , il y a des Curés qu'on ne peut respecter , quand on le voudroit. Je ne parle pas de celui-ci ; c'est un brave homme , excepté qu'il est bien intéressé : il ne vous feroit pas grace d'un épi de blé. Mais , patience , il faut bien que chacun ait ses défauts.

A N N E.

Si vous appelez intéressé celui qui assiste les pauvres jusqu'à se dépouiller pour eux : mais je dois me taire, on m'a défendu de parler.

LA BONNE.

Pour moi , je ne suis pas obligée au secret ; & je vous dirai , mon bon homme , que votre Curé donne tout aux pauvres , & que , pour avoir plus à leur donner , il vit lui-même très-pauvrement , & n'a vaillant que ce qu'il porte sur son corps. Il a raison de se faire

payer exactement les dîmes : c'est le bien des pauvres , dont il n'est que le procureur , quand il a pris dessus ce qu'il lui faut pour vivre.

UN PAYSAN ÉTRANGER.

Mais le nôtre , Mademoiselle , est très-bien nourri , très-bien vêtu : doit-il être aussi respecté que celui de cette paroisse ?

LA BONNE.

Celui de cette paroisse pourroit se mieux nourrir sans qu'il y eût de l'ex-cès , & qu'on y pût trouver à redire. Un homme qui travaille beaucoup a besoin de se procurer quelques soulagemens ; il est même obligé de se conserver pour son troupeau.

LE PAYSAN.

Les Curés sont bien malades , assurément ! Tenez , j'ai plus de mal dans un mois , qu'ils n'en ont dans un an ; & si vous voulez que je vous dise la vérité , ce sont de vrais fainéants , qui vivent aux dépens du pauvre Laboureur.

LA BONNE.

Si vous ne venez ici que pour y

débiter de pareilles extravagances , je vous défends d'y revenir. Vous dites que vous avez plus de mal dans un mois que votre Curé dans une année ; vous oubliez , mon ami , que vous êtes fait pour avoir ce mal : vous y avez été accoutumé dès l'enfance , & vous n'êtes pas capable d'autre chose. La plupart de vos Curés , au contraire , pourroient être mieux qu'ils ne font ; & quand il n'y auroit que la peine de vivre avec des gens tels que vous , j'aimerois mieux labourer la terre. Heureusement tous les payfans ne vous ressemblient pas ; sans quoi ils feroient pires que des ours. Croyez , mon très-cher , que vous auriez bien peu de Prêtres qui voulussent être Curés de campagne , s'ils n'avoient d'autres récompenses que les dîmes qu'on leur paye de si mauvaise grace. C'est pour gagner le Ciel qu'ils sacrifient leur vie & leur santé. Continuez à être bien ingrats ; leur part du Paradis en fera plus grosse : mais , je vous en avertis , dans le même temps qu'ils gagnent le Ciel , en supportant votre ingratitude , vous gagnez l'Enfer.

MÈRE - JEANNE.

On fait bien qu'il faut respecter

son Curé ; mais va-t-on en Enfer pour en dire quelque chose par-ci, par-là ?

LA BONNE.

On se met toujours dans le chemin de l'Enfer, quand on néglige d'observer les commandemens de Dieu. Ecoutez une histoire bien terrible.

Dieu avoit donné au Peuple Juif Moïse pour leur commander, & Aaron pour être leur Prêtre. Il y avoit alors, comme on en voit aujourd'hui, des hommes qui n'aimoient pas à obéir & à payer les dîmes. Il y en eut trois qui dirent : Pourquoi faut-il que nous obéissions à Moïse & Aaron ? quel droit ont ils de nous commander ? Moïse leur dit : Ce n'est pas contre nous que vous venez de murmurer, mais c'est contre Dieu ; & il va vous punir. En même temps il commanda au peuple de se séparer de ces trois méchants hommes & de leur famille qui ne valoit pas mieux qu'eux ; & dans le moment la terre s'ouvrit sous leurs pieds, & ils furent ensevelis tout vivants dans l'Enfer. Il y avoit parmi le peuple cinquante hommes qui étoient du parti de ces misérables : Dieu envoya un

grand feu qui les dévora sans qu'il en échappât un seul.

N A N O N.

Oh, mon Dieu, que cela est terrible! Priez-le pour moi, Mademoiselle; car j'ai beaucoup murmuré contre le Curé, parce qu'il ne vouloit pas nous permettre de danser les dimanches après les vêpres: j'ai dit qu'il étoit trop rude.

N A N O N.

Vous aviez grand tort, Nanon: il n'a fait que son devoir. L'Eglise a défendu de danser les dimanches & les fêtes; & si M. le Curé souffroit que vous désobéissiez à l'Eglise, sans faire tout ce qu'il pourroit pour vous en empêcher, il iroit en Enfer, & vous aussi. Corrigeons-nous donc, mes bonnes gens, & accoutumons-nous à respecter nos Pasteurs. Toutes les fois que nous rencontrons M. le Curé, nous lui faisons la révérence: il faut dire dans votre esprit, en la faisant, Je vous salue, ô mon Dieu! dans la personne de mon Curé; je crois fermement qu'il me tient votre place. Quand quelques personnes voudront vous dire quelque chose contre votre Curé; il faut leur

dire humblement , mais avec fermeté , Parlons d'autre chose , je ne veux pas murmurer contre celui que Dieu m'a donné pour me conduire. Si vous lui voyez faire quelque action qui ne vous paroisse pas bonne , il faut en détourner votre pensée , & dire en vous-même : Je me trompe ; il y a sans doute quelque chose que je ne comprends pas.

UN FERMIER.

Mais si l'on voyoit un Curé , s'enivrer , est-ce qu'on pourroit excuser cette action , & penser qu'il fait bien ?

LA BONNE.

Une personne charitable en trouveroit bien le moyen. D'abord , c'est qu'une personne peut paroître ivre , & pourtant ne l'être pas.

LE FERMIER.

On s'y connoît bien , Mademoiselle : la rue a beau être large , elle est trop étroite pour un ivrogne ; il ne peut se soutenir sur ses pieds.

LA BONNE.

J'ai connu un saint Prêtre qui se mit en retraite , à la campagne , les trois

jours de carnaval , pour demander pardon à Dieu des péchés de gourmandise qui se commettent ces jours-là : il ne mangea que quatre onces de pain par jour , & ne but que de l'eau. Vous pensez bien que quand il revint en ville , le soir du mardi-gras , il étoit bien foible , & chanceloit. Ceux qui voyoient cela , disoient : Voyez ce vieux Prêtre , qui vient de goûter ; il est bien ivre. Vous concevez bien que ces personnes-là se trompoient.

M A R I O N .

Une fois on a dit cela de moi & de trois de mes compagnes. La Maîtresse nous avoit donné un jour de congé pour prendre une médecine : après l'avoir avalée , nous fûmes nous promener. Nous mangeâmes des poires , du lait , & nous bûmes des eaux minérales. Oh ! cela nous rendit si malades , que nous fûmes obligées de rejeter tout ce que nous avions dans le corps en rentrant en ville. Les gens ne disoient-ils pas : Voyez ces jeunes filles , qui se font enivrées. Cela me rendit si honteuse , que je n'ai osé passer dans cette rue depuis.

THÉRESE.

Et moi, Mademoiselle, je me suis véritablement enivrée une fois. Je venois de la campagne, c'étoit en été, & je mourois de chaud : je priai la fervante de m'aller chercher un pot d'eau fraîche. Elle, qui pensoit que cela me rendroit malade, m'apporta du vin blanc dans le pot. J'avois une telle soif, que je bus tout d'une haleine sans m'en appercevoir ; & cela me rendit bien ivre. Est-ce que c'étoit un péché, Mademoiselle ? je ne m'en suis jamais confessée ; & je n'y ai pas même pensé.

LA BONNE.

Non, ma chere, on ne péche pas sans le vouloir : Ah ça, si quelqu'un vous avoit vue ivre, & qu'il eût pensé que vous étiez une ivrognesse, vous voyez bien qu'il auroit fait un mauvais jugement. Ainsi si je voyois un Curé ivre, je penserois en moi-même : Voilà un honnête homme qui n'a pas coutume de boire du vin ; il aura été surpris en buvant un coup, quand il avoit chaud ; car les personnes qui ne sont pas habituées à boire, sont

d'abord enivrées. En pensant ainsi , je ne risque rien , & je conserve la charité : car si ces personnes sont véritablement ivres , je ne serai pas condamnée par elles au jour du jugement.

UNE FEMME.

J'ai oui dire que Noé qui étoit un saint homme , s'étoit pourtant enivré. Mon mari me dit cela quand je l'appelle ivrogne.

LA BONNE.

Noé s'enivra , comme a fait Thérèse , sans le vouloir. Après avoir cultivé la vigne , il s'avisa de faire du vin ; & comme il ne connoissoit pas l'effet de cette boisson , & que ce vin doux lui paroissoit bon , il en but assez pour s'enivrer : Mais prenez garde à ce qui arriva ensuite , mes bonnes gens. Pendant que Noé étoit ivre , il lui arriva d'être découvert d'une manière malhonnête , car il s'étoit endormi. Cham , l'un de ses fils , ayant vu cela , se mit à rire , & appella ses freres pour en rire avec eux : mais ils ne voulurent pas le faire ; au contraire , ils jetterent un manteau sur leur pere pour le couvrir. Noé ayant
appris

appris à son réveil ce qui s'étoit passé, bénit ses deux fils, & maudit celui qui s'étoit moqué de lui.

M A R I E.

Cela me paroît bien rude, d'être maudit pour si peu de chose.

L A B O N N E.

Dieu approuva la conduite de Noé, ma chere; & par conséquent elle étoit juste. C'est qu'il n'y a pas de petites fautes, quand il est question du respect que nous devons à nos supérieurs. Une personne qui leur voit faire une mauvaise action, & qui le dit aux autres, fait comme Cham, qui découvre à ses freres la faute innocente que son pere avoit faite; & elle court le risque d'être maudite de Dieu, qui regarde les fautes contre ses supérieurs comme si elles étoient faites contre lui.

U N P A Y S A N.

Je trouve ce que vous dites fort bien, Mademoiselle: mais si un Curé s'enivroit tous les jours, on ne pourroit guere l'excuser: y auroit-il du mal à en avertir les Grands-Vicaires?

Cela m'est arrivé dans une Paroisse où j'ai demeuré, & l'on mit le Curé au séminaire.

LA BONNE.

Avant de vous répondre, je dois vous faire une question. N'aviez-vous pas eu quelque querelle avec ce Curé ? L'aimiez-vous ? Etoit-ce seulement pour éviter le scandale, que vous eûtes soin d'avertir les supérieurs de ce mauvais Prêtre ?

LE PAYSAN.

Je vous assure que j'aimois ce Curé ; car, à cela près qu'il s'enivroit tous les jours, c'étoit le meilleur homme du monde. Je lui ai dit, après sa sortie du séminaire, que c'étoit moi qui avois averti : il m'en remercia, & ne but plus autant.

LA BONNE.

Vous n'avez fait aucun mal, mon cher ; au contraire, c'étoit un acte de charité. Mais si vous eussiez eu quelque querelle avec lui, qu'il eût été votre ennemi, & que vous l'eussiez accusé pour vous venger, vous auriez commis une grande faute.

MERE-JEANNE.

On ne pèche donc pas, quand on ne hait point ses supérieurs, de dire leurs fautes par conversation.

LA BONNE.

Pardonnez-moi, Mere-Jeanne. Faites bien attention à ce que je vais vous dire, & que ce soit le fruit de notre leçon d'aujourd'hui. Il n'y a qu'une seule occasion où il soit permis de dire les fautes du prochain, & sur-tout celles de ses supérieurs. D'abord, il faut ne les point voir, si cela est possible : on doit les excuser ; croire que ceux qui les font n'ont pas mauvaise intention ; que si ces fautes sont si claires, qu'on ne puisse s'empêcher de les voir, on ne doit jamais en parler qu'en secret à ceux qui peuvent y apporter remède ; encore faut-il n'avoir d'autre intention que celle de rendre service à la personne qu'on accuse. Ainsi on peut, en quelques occasions, avertir une mere des fautes de ses enfants ; un maître, de celles de ses domestiques ; les supérieurs Ecclésiastiques, de celles des mauvais Prêtres. Néanmoins, comme cela est fort délicat, & que l'on pourroit s'y

tromper , il ne faut jamais le faire sans avoir consulté son Confesseur , crainte de mettre une bûche dans son œil , en voulant ôter une paille de l'œil du prochain.

Ce n'est pas assez de respecter vos supérieurs , quels qu'ils soient ; ils faut encore les aimer , leur souhaiter du bien , & tâcher de leur en faire ; prendre leurs intérêts dans les grandes comme dans les plus petites choses , pourvu que ce soit selon la justice. Enfin on est obligé d'obéir à ses supérieurs dans les choses qui ne sont point contraires aux commandements de Dieu & de l'Eglise.

UN HOMME *d'une autre Paroisse.*

Mais si M. le Curé veut fourrer son nez par-tout. Combien gagnez-vous ? combien ne gagnez-vous pas ? que fait celui-ci ? que dit celui-là ? S'il interroge les enfants & les domestiques pour savoir tout ce qui se passe dans une maison , est-on obligé de lui rendre compte ? Ne puis-je pas penser qu'il fait une faute , d'être si curieux , & de s'embarraffer des affaires d'autrui ?

LA BONNE.

Que dites-vous là , mon ami ? Vos

affaires ne sont-elles pas celles de votre Curé, puisqu'il est votre pere ? S'il vous aime comme ses enfants, peut-il être indifférent sur ce que vous faites & ce que vous dites ? Supposons, pour un moment, qu'il pousse cela trop loin, que ce soit par curiosité qu'il fasse ces questions, pouvez-vous être fâché de ce qu'il a plus de moyens de vous être utile, en vous connoissant davantage ? Souvent c'est sa charité, son amitié pour vous, qui excitent sa curiosité ; & vous devez lui en avoir obligation.

CHARLOT.

Si l'on mentoit pour obéir à son Maître, n'est-ce pas, Mademoiselle, que ce seroit lui qui porteroit le péché, & point celui qui auroit obéi ?

LA BONNE.

Le Maître, sans doute, seroit le plus coupable ; mais cela n'empêcheroit pas le menteur de faire un péché dont il seroit puni. Je viens de le dire tout à l'heure, Charlot ; le Maître ou le pere qui commanderoit une mauvaise chose, ne tiendroit plus la place de Dieu, mais celle du Diable.

En voilà assez pour aujourd'hui,

mes bonnes gens : dimanche prochain nous nous reverrons , & nous parlerons des devoirs des Maîtres envers les domestiques.

T H É R È S E.

Mademoiselle , il y a un homme qui nous a promis de nous dire une histoire , & vous l'avez remis à la fin de la leçon.

L A B O N N E.

Je l'avois oublié , ma chere : je vois que vous aimez les histoires ; ce bon vieillard peut nous dire la sienne. De quoi est-il question ?

L E S A V E T I E R.

C'est que vous disiez que ceux qui ont beaucoup d'argent ne sont pas plus riches que les pauvres , & qu'ils ne sont pas si heureux. J'en fais quelque chose , moi : tel que vous me voyez , j'ai été riche , j'ai eu un carrosse , des laquais.

T H É R È S E.

Miséricorde ! un homme qui a traîné carrosse , être un Savetier ! Mais cela n'est pas possible.

LE SAVETIER.

Cela est possible , car cela est. Mon pere , qui étoit fort pauvre , & un tantinet paresseux , avoit huit enfans , & bien de la peine à les nourrir , comme vous pensez bien ; car tel pere , tels enfans , & nous n'aimions pas mieux à travailler que lui. Il juroit continuellement contre la pauvreté , au lieu de pester contre sa paresse , qui en étoit cause ; & il souhaitoit les richesses comme un pauvre fiévreux souhaite l'eau.

J'étois le quatrième de ses fils ; & ses plaintes firent une telle impression sur moi , que je résolus de devenir riche à quelque prix que ce fût.

Je quittai donc mon village pour aller à Paris , & j'amassai trente sous sur la route en demandant l'aumône. Ayant vu que des drôles de mon âge gagnoient leur vie en décrotant les fouliers , j'achetai une banquette & une paire de broffes.

Heureusement pour moi , je rencontrai un homme de notre pays , qui étoit laquais chez un grand Seigneur , & qui me fit obtenir la place de Décrotteur de la maison , où il venoit

beaucoup de monde. J'étois fidele , & assez gentil ; le Cuisinier me faisoit faire ses commissions , & me donnoit des restes plus que je n'en pouvois manger. D'abord , je pensai qu'en vendant ces restes , je pourrois envoyer quelque chose à mon pauvre pere ; car j'avois bon cœur en sortant de notre village : mais ayant amassé un louis d'or , la vue de cette somme chatouilla tellement mon ame , que je ne pus me résoudre à m'en défaire. En un mot , je devins si avare , que je ne pensois jour & nuit qu'aux moyens de mettre liard sur liard. Au bout de dix ans , je me trouvai quinze cents livres , que je regardois plusieurs fois par jour : cet argent étoit caché sous un tas de paille dans le grenier que j'occupois ; & je vous assure que je serois mort de faim mille fois plutôt que de toucher à cet argent de malheur. Ce n'est pas qu'il ne me vînt de temps en temps de bonnes pensées. N'est-tu pas un grand chien , me disois-je quelquefois ? es-tu heureux avec ton argent ? Non , tu en desires davantage ; & quand tu l'auras , tu en voudras encore plus. Ces pensées ne me corrigèrent pas. J'entrai en qualité de Laquais dans

la maison où j'avois été Décroteur, & je trouvai bientôt le moyen de devenir riche. Il y avoit alors des billets de banque: mon Maître faisoit un certain négoce avec ces billets, qui faisoit pleuvoir les richesses. Il m'avertissoit d'acheter des billets à bon marché; & huit jours après je les vendois quatre fois autant. Enfin, tant y a, que je gagnai deux cents mille livres.

Vous croyez peut-être que j'étois content après cela: point du tout; je voulois augmenter mon bien, en épousant une vieille veuve, qui étoit fort riche & qui aimoit l'argent tout autant que moi. Pour lui donner dans la vue, je pris de beaux habits, un carrosse, des domestiques. Mes affaires alloient bien, & je faisois une dépense enragée. Un beau matin, voilà que ce papier, qui avoit un prix la veille, ne valoit presque plus rien: il diminuoit tous les jours, & à la fin il ne valut plus rien du tout; en sorte que je me trouvai tout d'un coup plus pauvre que je n'étois au sortir de mon village; car je devois de tous côtés, & je fus réduit à m'enfuir pour ne pas aller en prison. Arrivé dans une petite ville proche Paris, je fus logé chez un Savetier.

qui eut pitié de voir un homme de qualité réduit à mon état ; car j'avois fabriqué une histoire qu'il crut bonnement.

Ce Savetier avoit dix enfans, & pourtant n'étoit point pauvre ; car il vivoit passablement, & avoit encore de quoi faire l'aumône, parce que sa femme & tous ses enfans travailloient : il n'y avoit pas jusqu'à un petit garçon de cinq ans, qui gagnoit déjà six liards par jour en filant du coton. Ce Savetier étoit estimé de tout le monde ; & un grand Seigneur ayant entendu chanter un de ses enfans qui avoit la voix belle, le demanda au pere pour lui faire sa fortune. Le Savetier le remercia bien humblement, & lui dit que la fortune de ses enfans étoit faite. Avez-vous du bien, lui demanda ce Seigneur ? Non, répondit le Savetier ; mais nous avons des bras, nous aimons l'ouvrage : notre travail suffit pour nous vêtir, & nous faire faire nos quatre repas par jour. Le Roi, tout grand Seigneur qu'il est, n'en fait pas davantage, & je gagerois bien qu'il ne les fait pas de si bon appétit que nous. Au moment de la mort nous aurons vécu tout comme lui ; nous, de pain & de lard ;

lui, de poulets & de fricassées : mais n'importe ce que l'on mange, pourvu que l'on vive. Nous ne manquons de rien : nous ne souhaitons que ce que nous avons ; & quand il faudra quitter ce monde, nous ne regretterons point ce que nous laisserons. Mais, lui dit ce Seigneur, tu te fais vieux ; qui te nourrira, quand tu ne pourras plus travailler ? Monseigneur, lui répondit le Savetier, mon pere a nourri mon grand-pere ; je le nourris à présent qu'il est vieux ; &, s'il plait à Dieu, mes enfants me nourriront. Ce Seigneur ne put s'empêcher d'admirer la sagesse de cet homme, & voulut lui donner un louis d'or en se retirant. Le Savetier le refusa, & lui dit qu'il lui demandoit seulement la pratique de ses domestiques, pour raccommoder leurs louliers : il faut, lui dit-il, pour manger son pain avec appétit, l'avoir gagné.

Je demeurai étonné d'entendre un tel discours ; & si j'avois su chanter, je me serois offert à ce Seigneur. Je déclarai donc à cet homme que j'étois fort surpris de son refus ; & de fil en aiguilles, je lui racontai mon histoire. Etiez-vous content, me dit-il, quand vous aviez tout cet argent ?

Hélas ! non , lui répondis-je ; au contraire , j'étois accablé de soins , de chagrins & d'inquiétudes. Oh ! me répondit cet homme , nous ne connoissons le chagrin que de nom : nous sommes heureux dans notre pauvreté ; & puisque Dieu nous a mis dans cet état , nous croyons fermement qu'il est le meilleur pour nous. Cet honnête-homme me fit comprendre que pauvreté , vertu & bonheur s'accordent très-bien ensemble , au lieu qu'il est rare de voir loger richesses , contentement & vertu dans la même maison. Enfin , il vint à bout de me faire aimer le travail , & m'offrit , de la meilleure grace du monde , de m'apprendre à raccommoder les fouliers. Il me mit en trois mois en état de gagner ma vie. Mais , ce qui valoit infiniment davantage , il m'apprit à servir Dieu. Je revins dans ce bourg , où j'avois pris naissance ; j'y épousai une bonne ménagère , qui n'avoit pas plus de bien que moi. J'ai eu neuf enfans , qui ne m'ont été à charge que jusqu'à l'âge de cinq ans , car alors je les ai mis au travail : ils sont tous placés selon leur état , hors une fille , qui n'a point voulu se marier pour avoir

soin de nous : & ses freres & sœurs lui ont fait une pension à cause de cela ; chacun lui donne cinq sous par semaine , pour lui faire une dot. Si je devenois paralytique , il y auroit dispute entre mes enfans , à qui m'auroit chez lui ; mais , Dieu merci , j'ai bon pied & bon ceil , comme vous voyez , quoique j'aie près de quatre-vingts ans.

LA BONNE.

N'oubliez jamais cette histoire , mes bonnes gens ; elle est la preuve de deux vérités que je vous ai dites : c'est qu'on peut aisément être pauvre & heureux ; & que les peres qui ont bien élevé leurs enfans , en reçoivent leur récompense dans cette vie , puisque dans leur vieillesse ils en sont aimés , respectés & servis dans leurs besoins.

I. Conversation particuliere.

*LA BONNE , ANNE ,
LE VIEILLARD.*

LA BONNE.

JE vous ai fait rester , mon bon & honnête-homme , pour vous faire des

compliments & des remerciements pour Mere-Anne & sa famille, & pour vous demander si vous pensez sérieusement à vous marier.

LE VIEILLARD.

C'est que vous trouvez ridicule qu'on se marie à mon âge : n'est-ce pas, Mademoiselle ? Aussi n'en ai-je pas bien pris la résolution. Je serois fâché que la jeune fille fût malheureuse ; & pour tout au monde, je ne voudrois pas la contraindre.

LA BONNE.

Vous avez raison, mon cher ami. Que pensez-vous de cela, Mere-Anne ?

ANNE.

Je pense comme Maître-Paul : je ne voudrois pas contraindre l'inclination de ma fille ; j'aimerois mieux demeurer encore plus pauvre que je ne suis. Mais, Mademoiselle, elle a bon cœur, bon sens ; & avec cela, je pense qu'il ne lui fera point de peine d'épouser cet honnête homme.

LA BONNE.

C'est donc l'inclination de la fille

qu'il faudra consulter. Vous la ferez venir demain, Mere-Anne : ne lui dites point pour quoi ; & dans le soir vous me l'amènerez avec Paul. Pour vous, mon cher, je ne puis vous trouver trop vieux pour vous marier, d'autant plus que ce n'est point par amourette, mais par raison. Dieu n'est point offensé de ce que vous cherchez à vous procurer une société & quelque soulagement dans vos dernières années. Mais nous examinerons cela demain plus amplement.

II. Conversation particuliere.

LA BONNE, ÉLISABETH,
 fille de Mere-Anne,
ANNE, LE VIEILLARD.

LA BONNE.

COMMENT donc, Mere-Anne, vous ne nous aviez pas dit que votre fille avoit fort bonne façon. On ne peut rien de plus simple que son habit ; cependant il est net, propre & bien décent : c'est signe que son ame est aussi bien disposée, & qu'elle n'est pas paresseuse.

A N N E.

Je ne vous ai pas parlé de sa figure, Mademoiselle, parce que je ne m'en soucie guere. J'ai souhaité qu'elle ne fût pas contrefaite, parce que Dieu l'avoit fait droite, & que je crois qu'il faut avoir soin des présents qu'il nous a faits. S'il me l'avoit donnée de travers ou bossue, je n'en aurois pas été plus mécontente : tout ce qu'il donne est bon. Pour ce qui est de la propreté, c'est une obligation qu'elle a à ma bonne mere. Elle disoit toujours qu'une fille peut être bien habillée avec une loque, pourvu qu'elle soit nette & bien rapiécée. Dès l'enfance, elle accoutumoit mes enfans à la propreté : elle disoit qu'on s'en portoit mieux. Elle vouloit qu'ils ne laissassent rien traîner de leurs petites guenilles, & ne vouloit pas souffrir une paille dans la chambre : on auroit pu s'y mirer par-tout. C'est ce qui fait qu'on aime tant ma fille dans la condition où elle est : tout le monde achete son beurre & son lait, parce que la Laitiere fait plaisir à voir.

L A B O N N E.

Rien de plus vrai que ce que disoit

vosre bonne mere : la mal-propreté vient de paresse ; elle produit des maladies, & fait qu'on ne peut trouver à se placer, parce qu'une servante mal-propre fait soulever le cœur.

Ah-çà, Elisabeth, nous voulons vous marier. Cet honnête-homme ayant entendu dire que vous êtes une bonne fille, veut vous faire entrer dans sa famille.

ÉLISABETH.

Il est bien bon, Mademoiselle : mais je suis encore si jeune, que je ne pense pas à me mettre en ménage. Cet honnête Monsieur ne fait peut-être pas que je suis extrêmement pauvre : je ne possède rien que ce que j'ai sur le corps ; & je ne serois pas en état de nourrir des enfants.

LA BONNE.

Vous avez un bon corps, mon enfant. Vous travaillerez de vosre côté, vosre mari de l'autre : Dieu vous aidera ; il faut se confier en lui.

ÉLISABETH.

Cela est bien vrai, Mademoiselle : s'il avoit permis que ma mere m'eût commandé de me marier, & que j'eus-

se bien des enfants, je pense qu'il m'aideroit à les élever, parce qu'il me les auroit donnés: mais il ne me commande pas de me marier à dix-huit ans, ni ma mere non plus; & à moins qu'il n'y ait une nécessité, je crois que ce seroit folie à une fille de se marier si jeune.

Quel âge a le fils de Monsieur?

LA BONNE.

Si je vous disois qu'il a vingt ans; qu'il a de quoi nourrir les enfants que Dieu lui donnera; qu'il sait que vous êtes pauvre, & que cela ne l'empêche pas de vous rechercher; qu'il est non-seulement un honnête garçon, mais encore que sa figure est agréable.

ÉLISABETH.

Je dirois qu'il est trop bon de penser à moi, & que je lui en suis bien obligée; mais je ne le prendrois pas, il est trop jeune; ce seroit mettre deux enfants ensemble. Je pense qu'un mari doit toujours avoir une douzaine d'années plus que sa femme.

LA BONNE.

Et s'il en avoit quarante de plus que

vous, ma chere, mais qu'il se portât bien, l'aimeriez-vous mieux ?

ÉLISABETH.

Je n'ai pas de répugnance pour les gens âgés : quand ils se portent bien, c'est tant mieux ; quand ils sont infirmes, on en a soin. Mais, Mademoiselle, je n'ai point d'inclination à me marier ; & à moins que ma mere ne me le commande absolument, je resterai fille encore quelques années, quoique je n'aie pas de répugnance pour le mariage.

LA BONNE.

Et si vous trouviez un mari qui se chargeât de donner du pain à votre mere & grand'-mere, auriez-vous cette répugnance au mariage ?

ÉLISABETH.

Je vous assure, Mademoiselle, que je me marierois dès demain avec plaisir. Je n'ai d'autre desir que celui de les soulager.

LA BONNE.

Cela me fait voir que vous êtes une bonne fille ; mais seriez-vous une bon-

ne femme ? Savez-vous , Élisabeth , qu'une femme est obligée d'aimer son mari ? Or , si pour nourrir votre mere , vous preniez un homme vieux , dégoûtant , contrefait , vous ne pourriez pas l'aimer.

ÉLISABETH.

Pourquoi non , Mademoiselle ? Ne m'auroit-il pas choisie par préférence à une autre ? Ne verrois-je pas qu'il me feroit le plus grand plaisir que je puisse recevoir en ce monde ? Ne serois-je pas sûre qu'il est bon Chrétien , charitable , & qu'il auroit un bon cœur , puisqu'il m'aideroit à accomplir un des commandemens de Dieu ? Il me semble qu'il n'est pas difficile d'aimer un tel homme. Quand cet homme feroit pareille chose pour une autre que pour moi , je ne pourrois m'empêcher de l'aimer.

LA BONNE.

Vous voyez bien , Maître-Paul , que vos années ne feront pas peur à cette bonne fille , puisqu'elle vous aimeroit quand vous seriez infirme , dégoûtant , seulement à cause du bien que vous seriez à ses parents ; parce que cela

marqueroit que vous auriez un bon cœur.

LE VIEILLARD.

Et moi , je l'aimerois à cause de ces sentiments - là , quand elle ne seroit ni jeune ni jolie. Je lui donnerai tout mon bien en l'épousant : j'ai douze bonnes mille livres en contrats , outre la maison dans laquelle je loge , qui est à moi , & où il y a de bons meubles. Elle pourra laisser tout à ses parents , si je meurs.

ÉLISABETH.

Est-ce que vous n'avez point du tout de parents , Monsieur ?

LE VIEILLARD.

J'ai un grand nombre de petits neveux ; mais leurs peres m'ont donné beaucoup de chagrin , & eux - mêmes me souhaitent la mort.

ÉLISABETH.

Je vous demande pardon , Monsieur , si je vous dis librement ma pensée , peut-être à cause que je vous aime déjà en reconnoissance du bien que vous avez voulu me faire ; mais je ne pourrois pas vous épouser à cette condition.

Ma mere m'a toujours dit qu'il ne faisoit pas faire tort à son prochain : or je ferois tort à vos neveux , si je leur ôtois votre héritage ; & puis , vous vous feriez tort à vous-même devant Dieu , car vous ne me feriez riche qu'à cause du chagrin que vous ont donné leurs parents , ou eux-mêmes. Ce seroit vous venger , & Dieu le défend.

LE VIEILLARD :

Vous êtes une fille admirable ; mais pourtant , je vous trouve trop scrupuleuse. Il n'y a que la moitié de mon bien que j'aie reçu de mon pere : mes freres en ont eu autant que moi , ils l'ont mangé ; & moi , j'ai augmenté le mien en travaillant. N'est-il pas à moi ? n'en suis-je pas le maître ?

LA BONNE.

Comptez , Maître Paul , que ce que vous dit cette bonne fille n'est pas un scrupule. Si vous avez des enfants , il est clair que tout votre bien leur appartiendra , comme cela est juste : mais si vous n'en aviez point , il ne seroit pas juste que ce que vous avez fortit de votre famille , sur-tout si vous avez des parents pauvres. Laissez à votre

femme la jouissance , pendant sa vie , de ce que vous avez : ce sera la récompense des soins qu'elle aura de votre vieillesse ; assurez du pain à sa mere & à sa grand'-mere , c'est un acte de charité : mais il faut que le ruisseau retourne à sa source , & le bien dans la famille. Vous y êtes d'autant plus obligé , que vos parents sont vos ennemis ; car vous savez bien que Jesus nous a commandé de les aimer & de leur faire du bien.

LE VIEILLARD.

Dieu vous bénisse toutes les deux , pour m'avoir empêché de faire une faute : je ferai tout comme vous voudrez ; & dès cette semaine , si vous le jugez à propos , Mademoiselle , Elisabeth fera ma femme.

ELISABETH.

Oh ! mon cher Monsieur , cela ne se peut pas. Vous ne voudriez pas que je donnasse du chagrin à mon Maître & à ma Maîtresse , qui ont eu bien des bontés pour moi. Ils ont beaucoup de bétail : si je les quittois tout d'un coup , ils seroient bien embarrassés :

il faut leur laisser le temps de chercher une autre servante , car ils ont compté sur moi pour toute l'année.

LE VIEILLARD.

Miséricorde ! il y a encore huit mois pour finir l'année. Ne savez-vous pas, la belle fille, que mort & mariage rompent toute espece d'engagement ?

ELISABETH.

Je fais bien que c'est la coutume : mais si j'étois à la place de mes Maîtres, je serois bien fâchée qu'on me laissât toutes mes bêtes sur les bras, sans savoir à qui les donner à soigner : cela pourroit leur faire tort. Pourquoi ferois-je à ces bonnes gens une chose que je ne voudrois pas qu'on me fît ?

LA BONNE.

Conservez bien cette maxime, ma chere Elisabeth : ne faites jamais aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. Mais, si vous aviez une servante, voudriez-vous que, pour vous obliger, elle manquât l'occasion de se bien établir ? je suis persuadée que non.

ELISABETH.

ELISABETH.

Oh ! pour cela , je ne voudrois pas faire ce tort à une pauvre fille ; mais pourtant je ne veux pas désobliger mes Maîtres.

LA BONNE.

Ce sentiment est louable , ma chere : cependant , si vos Maîtres étoient assez peu raisonnables pour préférer si grossièrement leurs intérêts aux vôtres , ils ne mériteroient pas que vous sacrifiasiez pour eux votre établissement. Je leur parlerai : il faut leur donner le loisir d'en chercher une autre ; & pendant ce temps , vous arrangerez vos petites affaires. Adieu , mes bonnes gens.

III. Conversation particuliere.

LA BONNE, MARION.

LA BONNE.

MARION fera - t - elle bien fincere ? Si je lui demande une chose , ou que je la devine , me dira - t - elle la vérité ?

Partie I.

P

M A R I O N.

Oui, Mademoiselle, à moins que vous ne me demandiez mes péchés, car je ne dois les dire qu'à mon Confesseur, je pense.

L A B O N N E.

Mais les dites-vous bien à votre Confesseur, vos péchés? J'ai quelque chose qui me dit que vous n'êtes pas bien sincère avec lui.

M A R I O N.

Je vais vous parler tout bonnement, Mademoiselle; car, tenez, vous me paroissez une bonne personne. Il y a des bagatelles que je ne dis pas à mon Confesseur: ce n'est point par honte; mais il y en a de scrupuleux, qui lanternent sur tout, & qu'il n'est pas possible de contenter. Ils voudroient qu'on fût des saintes: vous voyez bien que cela ne se peut pas à notre âge; il y a temps pour tout.

L A B O N N E.

Mais, ma chere Marion, on meurt souvent à votre âge; & si l'on n'est pas sainte, on ne va pas dans le Ciel,

Vous voyez bien que votre Confesseur n'a pas tort de vouloir que vous en foyez une ; mais je ne suis pas si sévère que lui. Quelles sont ces bagatelles que vous ne voulez pas lui dire ? Apparemment ce ne sont pas des péchés , car vous savez qu'il faut les confesser tous.

M A R I O N.

Il dit , lui , que ce sont des péchés ; mais je ne saurois le croire : au surplus , je ne vous crois pas plus douce que lui. N'avez - vous pas dit tantôt qu'il ne falloit pas danser les dimanches & les fêtes ? On ne danseroit donc jamais , car il faut travailler les autres jours.

L A B O N N E.

A ce que je vois Marion aime terriblement la danse. Eh bien , ma chere , vous êtes douze ouvrières chez votre Maîtresse ; quand je serai retournée à la ville , je vous donnerai permission de venir chez moi tous les dimanches après l'office : j'ai une grande chambre , dans laquelle vous danserez tout à votre aise , mais à condition qu'il n'y aura pas d'autres personnes.

M A R I O N.

Comment voudriez-vous qu'une douzaine de filles dansassent toutes seules ? Il faut bien qu'il y ait quelques garçons.

L A B O N N E.

Je me trompois , Marion , quand je croyois que vous aimiez la danse : ce n'est pas cela que vous aimez , mais la compagnie des garçons. Vous rougissez , ma fille ; pourquoi cela ? Croyez-vous que ce soit une chose honteuse ? y a-t-il du mal ?

M A R I O N.

Je vous assure , Mademoiselle , que je n'y fais pas du tout de mal ; & pourtant on n'aime point à entendre dire cela : le monde est si méchant ! il pense d'abord au mal , quoiqu'il n'y en ait pas. On aime qu'il y ait quelques garçons dans une compagnie , parce que cela la rend plus gaie. Au surplus , je défie à une seule personne de dire qu'ils y viennent pour moi seule.

L A B O N N E.

Allons , ma chere Marion , du courage , & de la sincérité. Ce n'est pas

par curiosité que je vous demande ces choses, je vous en assure. Dès que vous m'avez parlé de vos promenades, j'ai tout deviné ; & c'est pour cela que je vous ai priée de passer la soirée avec moi : j'ai voulu vous être utile. Vous avez bien vu que je n'ai rien dit tantôt devant votre mere ; vous pouvez bien compter qu'elle n'entendra jamais parler de ce dont nous devons raisonner ensemble. C'est la meilleure femme du monde ; mais comme elle est un peu vive , elle vous auroit querellée. Dites-moi donc sincèrement la vérité : toutes les apprentisses ont un galant , & vous en avez un aussi ; mais je pense que ce garçon-là ne vous convient pas , pour plusieurs raisons.

M A R I O N .

Hé ! pourquoi , Mademoiselle ? ce garçon est fort sage , & il m'aime beaucoup , excepté que je n'ai rien , & qu'il est riche : mais il ne s'embarrasse guère de l'argent , quoique son pere soit un vilain avare ; sans cela , il m'auroit déjà demandée en mariage à ma mere. Il attend un de ses oncles , qui l'aime beaucoup , pour obtenir le consente-

ment de son pere ; & il le menacera de s'engager , s'il le refuse.

L A B O N N E .

Je vous le répète , ma chere Marion , ce garçon-là veut vous attraper ; j'en suis aussi sûre que si je le voyois. Pauvre Marion ! Que je serois fâchée qu'on la trompât ! Tout le monde la montreroit au doigt ; si sa mere ne la tuoit point à force de la battre , elle ne trouveroit point à se marier ; car un honnête-homme n'épouse point une fille qui a eu des amants. Il n'y a que celles qui sont sages , qui trouvent à se marier comme il faut. Croyez-moi , ma chere enfant : renoncez à cette intrigue ; je suis sûre que le pere de votre amant ne consentira jamais qu'il vous épouse. Je gage qu'il vous a défendu de rien dire à votre mere.

M A R I O N .

C'est par une bonne raison : il dit qu'elle gêneroit tout , parce qu'elle ne pourroit s'empêcher de parler , & il ne faut pas que le pere sache rien avant l'arrivée de l'oncle. Mais pourquoi croyez-vous que je me laisserai attraper ? Je vous assure , Mademoiselle ,

que je suis sage, & que j'aimerois mieux mourir que de cesser de l'être.

LA BONNE.

J'en suis bien persuadée, ma chère Marion; & c'est pour cela que je vous aime & que je vous donne de bons conseils. Ah - ça, vous aimez ce garçon, qui vous aime, je le vois bien: je veux vous donner un moyen de l'épouser, s'il en a véritablement envie, & s'il est une honnête garçon: c'est de ne plus le voir, & de vous retirer de cette compagnie où il vient. S'il ne cherche qu'à se moquer de vous, il verra bien qu'il n'y a rien à gagner de ce côté-là, & il vous laissera en repos. Que s'il pense à vous épouser un jour, il vous en aimera davantage, parce qu'il connoitra que vous êtes sage, & que quand il vous aura épousée, vous ferez une fort honnête femme. Les hommes prennent bien garde à cela, Marion; ils ne s'embarraissent guere de la sagesse d'une fille qu'ils veulent tromper: mais quand ils la fréquentent dans un bon dessein, ils prennent garde surtout à ce qu'elle soit prudente & sage. Vous avez été sage; mais vous n'avez pas été prudente.

M A R I O N.

Eh ! comment est-ce que je n'ai pas été prudente , Mademoiselle ?

L A B O N N E.

Ecoutez-moi bien , ma chere. Toutes les filles sont sages naturellement , & d'abord elles disent comme vous : J'aurois mieux mourir que de ne pas l'être. Les garçons savent fort bien cela ; & pour gagner le cœur de ces filles , ils font semblant d'être sages aussi , & parlent d'abord de mariage pour gagner la confiance de leurs maîtresses. Quand une fois ils sont sûrs d'être aimés , ils proposent des goûters dans lesquels on boit du vin , des promenades , & alors ils se montrent tels qu'ils sont. Une pauvre fille qui aime , croit son amant un honnête - homme , elle ne se défie point de lui ; & puis , quand elle a succombé , & qu'il l'a embarrassée , il la laisse là. Alors la pauvre malheureuse se désespere : quand elle a des parents violents , elle s'enfuit , & très - souvent devient une créature qui court les rucs , & qu'on enferme , parce qu'elle ne sait que faire pour gagner sa vie. Oh ! que cela est terrible !

MARION.

Vous avez bien raison , Mademoiselle. Si mon amant étoit assez hardi pour me faire une mauvaise proposition , je le dévisagerois. Pourtant , tous les hommes ne sont pas mal-honnêtes : j'en connois qui ont épousé des filles qu'ils avoient trompées ; & comme l'on dit ordinairement , le mariage couvre tout.

LA BONNE.

On dit fort mal , ma chere : le mariage ne peut empêcher le monde de penser que cette fille étoit une évaporée , une créature sans pudeur , qui seroit au rang des mal-honnêtes filles , si celui qui l'a épousée l'avoit plantée là. D'ailleurs , croyez-vous qu'une femme comme celle-là soit fort heureuse ? A la moindre dispute qu'elle a avec son mari , il lui reproche qu'elle a été trop heureuse qu'il l'ait épousé , il ne l'estime pas ; il se défie d'elle , & pense que puisqu'elle n'a pas été sage avec lui , elle pourroit fort bien ne l'être pas avec un autre. Croyez , ma chere , qu'il lui fait faire une bien rude pénitence de sa faute.

M A R I O N .

Je vois bien que tout ce que vous me dites est vrai , pourtant je ne puis me résoudre à ne plus voir mon amant. Vous ne savez pas combien il m'aime , Mademoiselle. Il se mettroit mille choses dans l'esprit : il croiroit que je ne l'aime plus , que j'en aime un autre ; cela le feroit mourir de chagrin , le pauvre garçon.

L A B O N N E .

Les hommes ne meurent pas si aisément , ma chere enfant ; au surplus , vous pouvez lui dire que j'ai deviné tout ceci , & que je vous ai conseillé de ne plus le voir ; ou si vous aimez mieux que je lui parle , j'irai demain à la ville , & je verrai bien , en lui parlant , s'il a dessein de vous épouser. Tenez , je vous ferai cacher dans mon cabinet ; vous entendrez toute notre conversation , & vous verrez par vous-même ce qu'il faut penser de lui.

M A R I O N .

Je le veux bien , Mademoiselle : mais s'il alloit être fâché contre moi , à cause que vous savez cela ?

LA BONNE.

Vous pouvez lui dire hardiment, que je le favois. J'avois interrogé votre sœur, ma chere Marion; elle est bien prudente, elle n'a jamais voulu aller dans vos parties, vous le savez; elle m'a tout dit.

MARION.

Voyez la mauvaise langue! Elle me le payera, je vous assure: elle m'avoit tant promis le secret!

LA BONNE.

Elle devoit le dire en conscience, ma chere: son Confesseur lui avoit commandé d'avertir votre mere; mais elle a mieux aimé m'en parler, de peur de vous faire maltraiter. D'ailleurs, loin de nuire à votre amour, cela y servira; car, si votre amant est honnête-homme, nous prendrons ensemble de bonnes mesures pour gagner son pere. Mais, comment votre Maîtresse souffre-t-elle un tel désordre parmi les ouvrières? Est-ce qu'elle ne le fait pas? Est-elle une méchante femme?

MARION.

Notre Maîtresse est une femme bien

dévote , qui passe à l'église tous les dimanches & toutes les fêtes. Elle a une vieille ouvrière , qui vient avec nous , & qui est la meilleure fille du monde : elle dit souvent , *Il faut que jeunesse se passe*. Elle fait croire à notre Maîtresse tout ce qu'elle veut , car il y bien long-temps qu'elle demeure chez elle : c'est cette fille qui coupe & conduit tout l'ouvrage. Oh ! elle fait son pain manger. Quand Madame y est , elle ne parle que de Dieu & des Saints : si nous disons alors un mot plus haut que l'autre , elle rechigne , nous fait des sermons ; mais quand nous sommes seules , elle nous laisse chanter , babiller , & faire ce que nous voulons , pourvu que l'ouvrage s'avance , s'entend ; car elle veut qu'on travaille bien.

LA BONNE.

Il me semble que vous aimez bien cette fille : mais , dites-moi , ma chère Marion , voudriez-vous faire comme elle ? Là-là , dans votre conscience , trouvez-vous qu'elle fasse bien , de tromper ainsi une honnête-femme qui se fie à elle ?

M A R I O N.

Je vous dirai bien la vérité , à condition que vous n'en parlerez jamais à personne. Il me vient souvent dans la pensée qu'elle ne vaut rien , qu'elle est une menteuse , une hypocrite , une ingrate : elle se moque de la dévotion de notre Maîtresse ; mais je ne voudrais pas , pour tout au monde , que Madame le sût , car nous serions trop gênées. Savez-vous bien que nous n'osons pas rire devant elle ? elle dit que c'est un péché.

L A B O N N E.

Vous dites que cette fille vous laisse parler & chanter à votre fantaisie , quand vous êtes seules : que chantez-vous ? sont-ce des cantiques ?

M A R I O N.

On se moqueroit de nous , Mademoiselle ; & puis , cela ne divertit pas : ce sont des chansons à danser , ou celles qu'on chante dans les rues.

L A B O N N E.

Je suis votre amie , ma chere Marion , & je ne voudrais pas vous tromper

per. Vous êtes dans un tel état , que si vous mouriez à présent , je tremblerois pour votre salut : vous êtes très-assurément dans le chemin de l'Enfer. Vous savez bien que le plus grand malheur du monde , est d'être damné pour toute une éternité : cependant vous avez encore d'autres malheurs à craindre dès cette vie ; c'est d'être déshonorée , & de devenir une malhonnête-fille : car Dieu , que vous avez abandonné , vous abandonnera. Hé ! qu'est-ce que notre vertu , sans sa grace ? une feuille que le vent emporte. Ah ! pauvre Marion , que vous êtes à plaindre !

MARION. (*En pleurant.*)

Mais pourquoi dire que je suis abandonnée de Dieu ? Quel grand mal ai-je fait ? Croyez-vous que je vous trompe , en vous disant que je suis sage ?

LA BONNE.

Non , ma chere , je ne crois pas que vous me trompiez. Mais , comptez-vous pour rien les mauvaises confessions & communions que vous avez faites ? Oui , assurément , vous avez fait de mauvaises confessions ; d'abord ,

en ne vous confessant pas de ces péchés, que vous traitez de bagatelles, & qui font très - considérables ; d'ailleurs, vous n'aviez aucun dessein de vous en corriger.

M A R I O N.

Pour ce qui est de ces fautes, que vous appelez de gros péchés, je ne pensois pas qu'il y eût beaucoup de mal. Je m'en suis pourtant confessée une fois, & mon Confesseur me refusa l'absolution, parce que je ne voulois pas faire des choses qu'il demandoit, & qui étoient impossibles. Je l'ai quitté pour cette raison, & j'en ai pris un autre, à qui je n'ai rien dit de tout cela, crainte qu'il ne fût aussi scrupuleux.

L A B O N N E.

Hé ! quelles étoient ces choses impossibles que demandoit votre Confesseur ? Il avoit tort, de vous demander des choses que vous ne pouviez pas faire.

M A R I O N.

C'est justement ce que j'ai pensé, Mademoiselle. Il vouloit que je disse à ma Maîtresse tout ce que faisoit son ouvrière, ou que je sortisse de cette

maison. Vous pensez bien que je ne pouvois pas faire cela : on auroit dit que j'étois un mauvais esprit , une rapporteuse. Je vous assure que Madame ne m'auroit pas crue : l'autre auroit trouvé le moyen de s'excuser ; & après cela , elle m'auroit traitée comme un chien. Je ne pouvois pas non plus quitter mon apprentissage : je suis engagée pour cinq ans , & il n'y en a que trois de passés.

L A B O N N E .

Mais ces choses-là ne sont point impossibles , ma pauvre Marion ; & il faut absolument le faire , ou vous exposer à aller en Enfer. Supposez que votre Maîtresse ne voulût point croire toutes ces choses , & chasser la malheureuse qui perd toutes ses ouvrières , assurément il faudroit bien la quitter : je me charge , moi , d'en trouver les moyens , & de vous mettre dans une maison où vous pourrez faire votre salut aussi-bien que chez celle-ci. Donnez-moi permission d'ajuster tout cela à ma fantaisie , & vous serez assurément contente.

M A R I O N .

Comme vous voudrez , Mademoi-

felle : mais, pourtant ah ! je n'ose vous dire une chose ; vous me gronderiez.

LA BONNE.

Pourquoi vous gronderois - je , ma chere , quand vous avez assez d'amitié pour moi , pour me dire vos petits secrets ? Assurément , je serois bien injuste. Mais je puis bien deviner ce que vous n'osez me dire : c'est que vous craignez de ne plus voir votre amant.

MARION.

C'est justement cela , Mademoiselle. Nous avons fait des parties pour nous bien divertir cet hiver ; j'aurois regret d'y manquer.

LA BONNE.

Vous dites que vous êtes une honnête - fille , que vous aimeriez mieux mourir que de manquer à l'honneur ; & je vous crois , puisque vous me le dites : c'est-à-dire , que je suis persuadée que vous ne voulez pas me tromper. Mais vous vous trompez vous-même : vous vous exposez au péril , vous périrez : vous ne voulez pas vous retirer des occasions de vous perdre , vous vous perdrez. Quel dommage !

une jeune fille comme vous , qui est bien faite , qui a de l'esprit , qui pouvoit espérer de trouver un bon parti , un honnête-homme de son état , qui l'auroit rendue heureuse ; & il faudra que cette pauvre fille soit perdue par la faute d'un monstre , qui n'a ni religion ni honneur : cela m'afflige tellement , que je ne puis retenir mes larmes.

M A R I O N .

Eh bien , Mademoiselle , je ferai tout ce que vous voudrez ; mais pour l'amour de Dieu qu'on ne sache pas que c'est moi qui vous ai dit tout cela. J'ai encore une chose qui me fait bien de la peine. Une de mes compagnes a eu bien du malheur : elle aimoit un jeune-homme qui l'a attrapée ; son amant est allé courir le pays aussi-tôt qu'elle lui a dit l'état dans lequel elle étoit. Cette pauvre créature pleure nuit & jour ; elle dit que ses parents la feroient enfermer , s'ils savoient cela ; car ils ont de l'honneur : la première fille lui a promis de lui aider à cacher son malheur. Or si elle sort , ma pauvre amie est perdue.

L A B O N N E .

Non , ma chere ; je me charge de lui

aider à garder son secret : la charité nous engage à cacher les fautes du prochain , & ce seroit un grand péché d'en parler. Apparemment que cette fille n'étoit pas sage naturellement ; comment donc l'avez-vous prise pour votre amie ?

M A R I O N .

Oh ! je vous assure qu'elle n'est point une dévergondée ; j'aurois mis ma main au feu pour elle : mais sous prétexte de la mener à une vogue , ce misérable l'a fait entrer dans une maison où les gens ne valaient rien sans doute.

L A B O N N E .

Vous voyez donc bien , ma chere , qu'il ne suffit pas d'être sage , mais qu'il faut encore être prudente , & fuir les occasions du péché : d'ailleurs , pour vous parler naturellement , une fille qui consent à ces parties , & qui donne son cœur sans la permission de ses parents , n'est plus une fille sage ; elle se perdra à la première occasion. Cela ne m'empêchera pas de donner du secours à cette pauvre péchereffe , pour la mettre en état de réparer sa faute. J'oubliois une chose , Marion , vous êtes

bien brave ; votre mere dit que vous avez de grands profits : il est bien aisé de la tromper , car elle ne fait pas ce qui se passe dans les villes ; mais moi je fais comme les choses vont. Les profits sont bien petits , & ne suffisent pas pour acheter de beaux tabliers , des rubans , des dentelles : j'ai bien peur que ce ne soit le Diable qui vous ait fait ces présens par les mains de votre amoureux. Dites-moi la vérité ?

M A R I O N .

Il est vrai qu'il m'a donné la dentelle qui est à mon bonnet ; mais c'étoit le jour de ma fête , & je n'ai jamais rien voulu prendre que cela. Nous avons d'assez bons profits ; parce qu'on nous donne souvent quelque chose , & puis nous vendons des morceaux d'étoffes pour faire des souliers , des bonnets. . .

L A B O N N E .

En vérité , ma chere , je ne puis assez remercier Dieu de vous avoir amenée ici : vous étiez dans le plus mauvais chemin du monde. D'abord une fille qui reçoit des présens d'un garçon , se vend , & je ne donnerois pas deux sous

de sa sagesse , quand ce ne seroit qu'un lacet , un ruban , c'est toujours prendre ; & c'est la plus mauvaise chose du monde. En second lieu , vous volez les personnes que vous servez. C'est une très-mauvaise habitude ; quand une fois on l'a prise , on ne s'en corrige presque jamais ; & il y aura un grand nombre de Couturieres & de Tailleurs damnés pour ce seul article. Il faut absolument changer de vie , mon enfant. Je retournerai demain à la ville avec vous ; & je partirai aussi matin que vous voudrez. Soyez tranquille sur vos secrets ; c'est comme si vous ne m'aviez rien dit.

Conversation particuliere.

*LA BONNE, MARION,
UN JEUNE PROCUREUR.*

LA BONNE.

J'AI écrit ce matin un billet à votre amoureux , pour le prier de se rendre ici ; & il ne tardera pas. Je vous placeraï dans ce cabinet d'où vous pourrez entendre tout ce qu'il dira.....

Vous avez bien pleuré , ma pauvre Marion , vos yeux sont très-rouges.

M A R I O N .

J'ai pleuré toute la nuit , Mademoiselle : si vous saviez combien j'aime ce garçon . Et s'il vouloit m'épouser , Mademoiselle . . .

L A B O N N E .

Je gagerois ma vie qu'il n'y pense pas . Quand un garçon parle de mariage à une fille , il y a une marque infailible pour connoître si c'est tout de bon , ou s'il veut la tromper . Il ne cherche qu'à se moquer d'elle , s'il lui défend de parler à ses parents ; c'est une chose infailible . . . Mais je l'entends monter ; entrez vite dans mon cabinet .

L E P R O C U R E U R .

J'ai reçu un billet de votre part , Mademoiselle , qui m'invite à venir ici : qu'y a-t-il pour votre service ?

L A B O N N E .

Asséyez vous , s'il vous plait , Monsieur . Je suis chargée de savoir quelles

font vos vues par rapport à une jeune fille de la campagne que vous voyez souvent : elle appartient à de fort honnêtes gens , & je m'intéresse beaucoup à elle.

LE PROCUREUR.

Les vues qu'ont les jeunes gens , Mademoiselle , quand ils cherchent à s'amuser. La fille est gentille , elle m'écoute ; un homme de mon âge n'est point un Caton , & l'on ne peut lui faire un crime de pousser sa bonne fortune auprès d'une jeune créature qui n'est pas cruelle.

LA BONNE.

On m'avoit dit que vous aviez sur elle des vues plus sérieuses , & que vous pensiez à l'épouser.

LE PROCUREUR.

La chose me paroît singulière : mais , Mademoiselle , vous avez trop d'esprit pour croire un mot de cette fable. Je suis fils unique , j'ai du bien ; me croyez-vous assez lâche pour déshonorer ma famille en épousant une campagnarde dont la conduite est suspecte ?

LA BONNE.

Je loue votre délicatesse sur l'honneur, Monsieur ; & je suis persuadée que ce n'est que faute de réflexion que vous y avez manqué.

LE PROCUREUR.

Vous m'insultez , Mademoiselle : si vous étiez un homme , cela ne se passeroit pas tranquillement , malgré ma robe & ma profession.

LA BONNE.

Vous êtes sensible , Monsieur : c'est bon signe. Ne nous échauffons point , s'il vous plaît ; aussi - bien mon sexe ne me permettroit pas de vous donner satisfaction , comme vous souhaiteriez : mais je suis en état de vous en donner une autre. Si vous n'avez point manqué à l'honneur , & que je me sois trompée , je me soumettrai à toutes les réparations qui seront en mon pouvoir. Dites-moi , s'il vous plaît , Monsieur ; peut-on mentir , en honneur , en donnant des paroles qu'on est résolu de ne par tenir ?

LE PROCUREUR.

Je vois où vous voulez venir, Mademoiselle : j'ai dit par-ci par-là quelques mots de mariage à la Marion ; mais mettez-vous à ma place. On trouve une compagnie des jeunes filles, qui ne respirent que le plaisir ; j'en trouve une assez drôlette, qui s'avise de m'aimer bien tendrement : la première chose que ces fortes demandent, est si on veut les épouser : on le promettrait à vingt ; car on fait bien que ces fortes de paroles n'engagent à rien ; on en est quitte pour quelque argent, & on ne les trompe pas, parce qu'elles savent bien que ces paroles ne sont pas sérieuses, & qu'on se moque d'elles : mais elles veulent bien être trompées.

LA BONNE.

Cela est bon pour les filles de la ville qui connoissent la mauvaise foi des hommes ; mais celles de la campagne n'entendent rien à l'honneur des Messieurs de la ville ; & on les trompe, quand on leur promet une chose qu'on ne veut pas tenir. Ainsi, Monsieur, vous avez trompé une fille innocente, que vous auriez perdue, si Dieu n'avoit

pas permis que je fusse instruite de tout ; une fille sage , dont toute la famille n'a rien à se reprocher sur l'honneur : & comme vous pensez trop bien pour vous rendre coupable de tels crimes , j'espère que vous n'essayerez plus de la revoir & de la séduire.

LE PROCUREUR.

Je suis un libertin , je passe condamnation sur cet article : je vous assure pourtant que je me ferois un scrupule de séduire une honnête fille. Mais puis-je regarder comme une honnête-fille , celle qui vient souvent dans une compagnie pleine de jeunes gens ; qui se familiarise avec eux ; qui souffre qu'on lui prenne les mains , qu'on l'embrasse , qu'on la régale , qu'on lui fasse des présents ? Vous sentez bien qu'on regarde une jeune fille qui agit ainsi , comme une fille perdue. Au reste , je vous promets de ne plus revoir la Marion , pourvu qu'elle ne cherche pas à me voir , & qu'elle ne se trouve plus sur mon chemin. Je suis votre serviteur , Mademoiselle , quoique vous me fassiez un grand tort : la petite personne n'auroit pas tenu contre un habit

neuf que je voulois lui donner, & dont elle avoit envie.

LA BONNE, *après le départ du Procureur.*

Eh bien, ma pauvre Marion, êtes-vous contente de ce que vous avez entendu ? Aimez-vous encore cet homme-là ?

M A R I O N.

C'est un monstre que j'étrangleroie de mes deux mains. Peut-on être aussi traître ! J'ai manqué sortir trois ou quatre fois pour le dévisager.

L A B O N N E.

A présent que vous avez repris votre raison, je puis vous parler sincèrement, ma chère. Vous avez plus de tort que lui ; il n'a pu deviner que vous étiez sage, pendant que vous vous comportiez comme une fille qui ne l'est pas. On pensera toujours mal d'une fille qui se familiarise avec les hommes, qui cherche à les voir à l'insu de ses parents, qui reçoit des goûters, des présents : on croit sans peine qu'elle n'a plus de vertu, & qu'elle ne demande qu'à être attrapée. Les hommes qui

font semblant de les aimer , se moquent d'elles , les méprisent comme de mal-honnêtes filles. Je ne vous en dirai pas davantage , parce que vous avez tout entendu. Tranquillisez-vous un quart d'heure. Je prierai votre Maîtresse de venir à nos instructions en vous ramenant , & je lui enverrai une voiture. Si elle me refuse , je trouverai le moyen de la faire avertir de ce qui se passe chez elle , sans que cela puisse vous donner du chagrin.

Fin de la premiere Partie.

111-2





